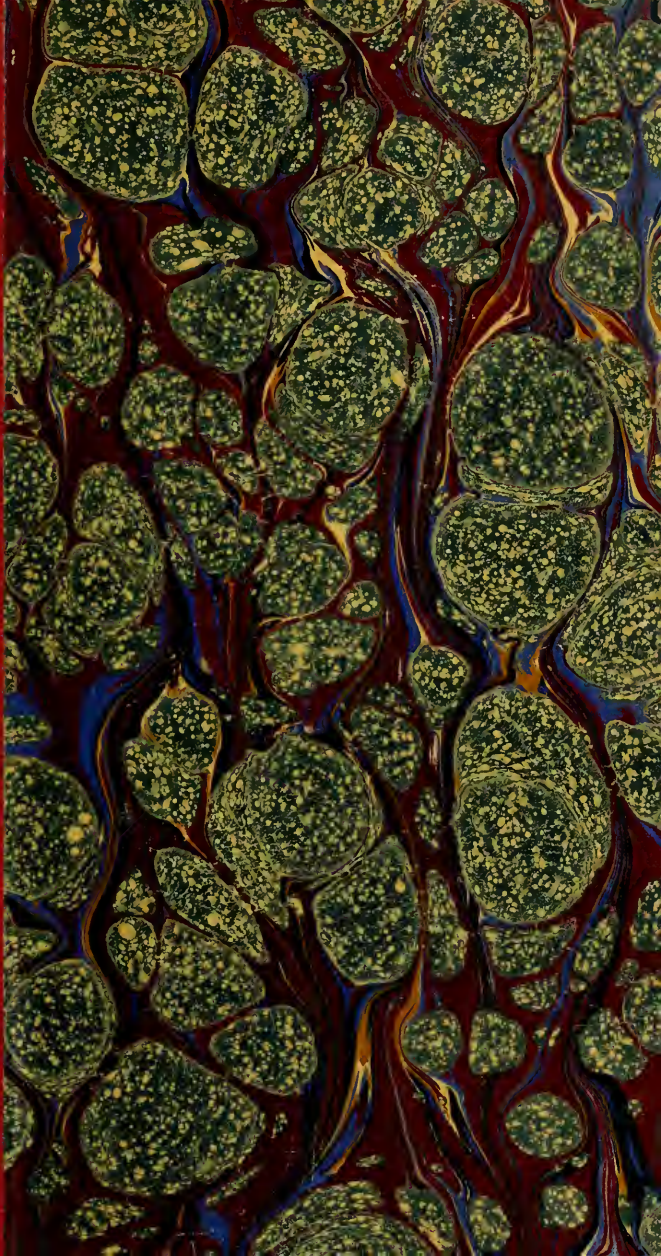


TRESVAUX
DE BERTEUX
Agry
à Paris

PRINCESSES
BYZANTINES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

I

Les Volontés Merveilleuses . . . . . 3 vol.

II

L'Époque . . . . . 6 vol.

III

Critique des Mœurs . . . . . 1 vol.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

PRINCESSES
BYZANTINES

PAR

PAUL ADAM

LA TRÈS PIEUSE IRÈNE
ANNE COMNÈNE

PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1893

DF
506
A32

POUR

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

LA

TRÈS PIEUSE IRÈNE

I. — LA FUREUR ICONOCLASTE.

Alors que Léon l'Isaurien paissait encore les bestiaux de ses maîtres dans la campagne asiatique, il rencontra deux voyageurs, un soir.

Pour récompense des services d'hospitalité qu'il sut leur rendre, ces étrangers offrirent de lui dévoiler le sort.

Dès la première inspection des signes fatidiques, ils l'avertirent que, devant révéler d'admirables choses pour le guider à une très haute fortune, ils lui feraient promettre tout d'abord d'accomplir un vœu qu'ils allaient formuler.

Léon jura en riant.

— Tu seras empereur!... Voici comment tu agiras pour obéir à ton serment. Dans l'étendue de tes États, tu interdiras que l'on rende les honneurs pieux aux Images dites saintes, ces idoles vénérées par la superstition publique en une folle abjection autant et plus que l'Idée divine elle-même.

A quelques marques, il reconnut que ses hôtes étaient Juifs et Kabbalistes. Il les congédia en se moquant de leur prédiction...

Ainsi parle la légende. De fait, le pasteur Léon, après certaines difficultés qu'il eut de contenter ses maîtres, suivit une troupe de soldats en passage. Sa bravoure le porta vite aux premiers grades. Stratège, il acquit la confiance de son armée, conspira et profita, pour sa gloire, de ce désordre politique habituel, durant lequel onze empereurs périrent de mort violente dans le Palais de Byzance, depuis Héraclius jusque la conquête des croisés.

La prédiction se réalisa.

Lui, ne faillit point à tenir son serment. Du moins, candidat des mercenaires pillards qui, par crainte d'anathème ecclésiastique, n'osaient trop voler les statues de métal précieux peuplant les églises, ce lui valut une immense popularité de propager parmi les thèmes militaires la nouvelle et fructueuse hérésie.

Quand, dans la salle des XIX tables, il proclama l'abolition des images, les officiers l'acclamèrent et les troupes surexcitées furent étrangler, en sa villa, le patriarche Germain qui refusait la sanction liturgique.

Les citoyens comprirent l'enfantillage d'une révolte à l'encontre de la multitude armée. Ils se résignèrent ou simulèrent la résignation. Mais les femmes ne l'entendirent pas ainsi. Avec une ferveur remarquable, elles secondèrent les revendications des moines; amoureuses passionnées du luxe des églises, ayant au cœur la reconnaissance de maint ex-voto.

L'histoire de cette hérésie est toute de rivalité entre les soldats et les femmes; les uns cupides et soucieux de garder ce droit d'accroître le salaire des victoires; les autres éprises des magnificences canoniques, habituées au sourire doulou-

reux du Christ tordant sa beauté messiaque sur la croix, habituées au regard de la Vierge compatissante et douce, prête à anoblir de ses consolations les plus intimes confidences. Elles n'eussent voulu perdre cet avantage de l'amour immédiat du Christ, de ses compagnons les saints, formes mystiques et chastes où s'incarnait leur besoin perpétuel de tendresse, de protection. Elles n'eussent voulu se désister de croire à la très réelle puissance des saintes patronnes intercédant pour les menus péchés du cœur et ornant de leurs robes pompeuses, de leurs auréoles d'or, de leurs bottines gemmées les vitraux et les mosaïques, les cimaises et les autels. Renonceraient-elles à cette compagnie d'excellent ton si peu répliqueuse et devant qui bavarde à l'aise l'imagination.

Aussi quand les militaires vinrent abattre la statue de la Vierge nichée sur la porte du palais impérial et considérée comme une sorte de palladium, source ordinaire de nombreux miracles, elles se hâtèrent en foule au-devant, ébranlèrent l'échelle qui portait l'officier chargé de la besogne, et avant qu'il eût frappé trois fois l'image, se ruèrent, le déchirèrent.

Quelque temps après, comme l'on procédait à l'investiture du patriarche Anastase, successeur de Germain, consentant à interdire le culte des images, elles accoururent à la basilique, forcèrent les portes closes, accablèrent le récipiendaire de pierres et de coups, avec force injures dont les plus douces étaient « mercenaire et loup ravissant déguisé en pasteur ». On eut peine à le faire enfuir demi-mort jusque le lieu où se tenait l'empereur.

Outré de cette rage, Léon qui n'était point galant envoya

ses gardes massacrer les séditieuses. Leur cruauté n'en épargna point.

Plus tard, il fut enjoint de brûler toutes les images sans valeur marchande et de fondre celles en métal. Les femmes les serrèrent dans leurs vêtements et elles luttaient avec des cris effroyables pour empêcher qu'on les leur arrachât. Des clameurs désespérées mugirent dans Byzance. Exaspérés par l'appât du gain, par l'esprit de classe, les soldats coupèrent un membre aux plus récalcitrantes. Le sang et les pleurs coulèrent dans les sanctuaires dévastés.

Mais Dieu protégea ses fidèles, répandit les grâces. Il se fit des miracles éclatants qui terrifièrent l'impiété. Saint Jean Damascène ayant eu la main coupée, se réfugia dans une église. Pendant son évanouissement, la Vierge lui apparut, et elle sembla lui recoller le poignet. Au réveil, il jouissait de ses deux mains et il put continuer de peindre ses images pieuses, art où il excellait.

Contre ce miraculeux amour divin, Léon l'Isaurien opposa de miraculeuses atrocités humaines. Il fit enlever aux défenseurs du culte intégral la peau de la tête; et à ce derme mis au vif il ordonna de lier plusieurs images peintes sur bois. On oignit les barbes de poix, on les enflamma. Les martyrs crépitèrent; ils s'effondrèrent en étincelles sur les places publiques. A la voirie, les chiens prirent coutume de se repaître de la chair de moines.

Cependant beaucoup continuaient de servir en secret le culte des Saintes Faces. Même les payens convertis préféfèrent toujours la gloire du premier culte. Le monde en eut un bel exemple, lorsque l'empereur voulut marier son fils Constantin Copronyme, déshonoré d'un tel surnom pour

avoir, au jour de son baptême, souillé honteusement le bassin sacré. Il le fiança à la fille du roi des Avares, qu'on baptisa du nom d'Irène (Eiréné signifiant « paix ») pour marquer l'alliance que scellait cette union. Le patriarche iconoclaste accepta la tâche de l'instruire dans le dogme. Elle se montra docile aux leçons, se prit de ferveur pour la morale et la symbolique chrétiennes. Mais elle ne tarda point à se vouer, dès qu'elle la connut, à l'adoration des images, et rien ne la put empêcher de suivre ce rite dans le palais même, d'y établir une chapelle pour elle et son entourage, malgré Léon et Constantin.

Tant d'avertissements de la Providence ne réussirent pas à ramener les princes iconoclastes. Le souci de leur intérêt faisait craindre de mécontenter les soldats, seuls appuis d'un pouvoir d'occasion. D'imposantes calamités survinrent qui punirent les hérétiques. La terre trembla de l'horreur de porter de si opiniâtres criminels. Les statues des Césars croulèrent. La porte Dorée se défleuronna de l'image de Théodose. Les empereurs étaient frappés là même où ils voulaient frapper Dieu.

Léon succomba parmi ces afflictions publiques, à un affreux mal. Il se décomposa avant la mort; il se vit fermenter vivant comme une charogne pestilentielle; et les pratiques théurgiques de Constantin Copronyme ne la sauvèrent point.

La peste suivit qui dévasta Byzance. Les cadavres encombrèrent les charriots. On se fortifiait dans les maisons contre le fléau en interdisant l'approche aux étrangers. Les habits des malades arborèrent des croix de couleur verdâtre ou bleu clair pour avertir du danger qu'ils portaient avec eux. Tous ceux qui le purent désertèrent la cité impériale,

renoncèrent aux merveilles de la Byzance triangulaire ceinte de six lieux de murailles, étendant ses admirables faubourgs au long du Bosphore, élevant au ciel l'orgueil de son Acropole élancée, le feu de son phare géant au promontoire. Nul ne promena plus en robes peintes sa flânerie sous les colonnades des thermes d'Arcadius, et les statues de la galerie Justinien n'attirèrent plus l'admiration studieuse des novices, la rêverie grave des eunuques impériaux aux fronts blancs.

Quand la peste fut passée, Copronyme repeupla la ville d'Arméniens attachés à l'hérésie iconoclaste; et, comme il n'y eut plus dès lors d'opposition redoutable parmi le peuple, la doctrine chère au souverain fut définitivement établie, l'an 755, par le conciliabule de Constantinople.

Cependant le Pape envoya de Rome des moines chargés de prêcher clandestinement contre l'erreur officielle. L'un l'osa faire devant Constantin même. Le dernier supplice punit l'audace du protestataire. Mais, afin de ne point paraître adversaire aux pieuses et vertueuses gens, l'Empereur tenta d'attirer en son parti saint Étienne parce qu'il portait grande réputation d'honneur religieux. Comme ses émissaires et Copronyme même n'y surent réussir, ils l'accusèrent d'entretenir des relations infâmes avec Anne, une noble veuve que la parole édifiante du saint avait conduite au monastère. Soumise à la torture, cette héroïque femme préféra mourir dans les douleurs plutôt que de renier l'innocence d'Étienne, la sienne. La sollicitude du Seigneur manifesta encore son intervention; car la servante qui avait témoigné contre la dame eut les mamelles déchirées par ses enfants jumeaux jusqu'à ce qu'elle expirât de tourment.

Les moines de Saint-Étienne persécutés renouvelèrent les austérités des stylites. Lui-même réprimanda Constantin sur son hérésie et, ayant pris une pièce de monnaie à l'effigie de l'Empereur, il la foula sous les pieds en sa présence, disant que l'on ne s'en devait pas offenser puisqu'on jugeait que le Seigneur ne s'offensait pas si l'on profanait ses images.

Un jour que saint Étienne prêchait dans les rues de Byzance et que la foule augmentait à sa suite, les soldats furieux de le voir ramener les âmes à l'orthodoxie le mirent en pièces.

A quelque temps de là, Copronyme ordonna que tous les solitaires religieux et religieuses de son gouvernement s'assemblassent sous les murailles d'Éphèse, dans une grande plaine. Un héraut leur cria qu'il leur fallait choisir immédiatement l'un de ces deux partis : ou quitter l'habit monastique et s'épouser à l'heure même sans autre cérémonie, ou subir l'exil dans l'île de Chypre après avoir eu les yeux crevés.

Par crainte du supplice, par désir de libertinage quelques-uns consentirent à l'union des corps; mais beaucoup n'imitèrent pas cet exemple et subirent le châtiment prescrit.

Il était une noble religieuse nommée Anthuse. Elle vivait dans la solitude en grand renom de sainteté. Copronyme la fit tirer de sa cellule et, n'obtenant pas son apostasie, il lui infligea, par la main du bourreau, une fustigation publique.

Or l'impératrice Eudoxie, l'une des trois épouses successives de Constantin, en peine d'enfanter, commanda d'amener Anthuse, qui la soulagerait par son intercession déjà souvent miraculeuse. Après une fervente prière, Anthuse annonça la délivrance de deux jumeaux, un fils et une fille,

et qu'il fallait remercier Dieu. L'impératrice obtint aisément la liberté de la religieuse et, par reconnaissance, nomma sa fille Anthuse. Cette princesse, dans la suite, vécut comme une sainte et ne se résigna jamais au mariage.

Léon, aîné des fils, fut l'hoir désigné pour tenir l'empire après Copronyme.

Quand le temps vint de marier ce fils, les dignitaires du palais pensèrent que l'alliance des Francs serait, pour Byzance, d'un précieux secours. Pépin venait d'illustrer par de belles batailles et d'heureuses conquêtes la suprématie de sa race. En Occident, elle semblait maîtresse comme prétendait l'être « *l'Empire Romain* » en Orient; car on affichait toujours ce titre officiel. La diplomatie grecque essaya d'obtenir pour Léon la main de Gisèle, fille de Pépin. On fit ressortir comme cette union tiendrait l'Europe assujettie entre deux puissances formidables, l'une effective, l'autre ayant encore le signe respecté d'un très haut pouvoir moral. Une loi unique se fut imposée sans doute au vieux monde abolissant pour jamais les luttes de ses peuples mêlés et tournant tous leurs efforts vers l'œuvre de civilisation.

Il n'en fut rien. Le concile de Gentilly ayant condamné l'hérésie grecque, l'orthodoxie occidentale repoussa l'idée d'épousailles politiques.

Le châtiment de l'iniquité iconoclaste se perpétuait, l'isolait parmi les races chrétiennes.

II. — IRÈNE L'ATHÉNIENNE.

Constantin Copronyme jugea qu'il ne fallait point retarder davantage les noces de son fils. Dédaignant tout autre alliance politique, il afficha partout son désir de ne point vouloir sacrifier le bonheur de Léon à des vues ambitieuses et déclara ne lui choisir pour épouse que la fille la plus belle et la plus spirituelle d'entre les Grecques.

Athènes gardait encore sa renommée antique pour la finesse intellectuelle des esprits et la beauté statuaire des vierges pareilles aux Dianes et aux Pallas de ses sculpteurs. Entre toutes, alors, on vantait Irène, orpheline de famille aisée, instruite aux plus subtiles métaphysiques des Alexandrins dont maint disciple habitait la cité de Minerve, ressuscitant sous les murs du Parthénon l'académie platonicienne.

Son nom même, elle le dut à l'influence de ces sages qui l'avaient importé d'Alexandrie et aimaient à en nantir, comme d'un signe de paix les formes esthétiques des jeunes filles.

Elle avait alors dix-sept ans; Léon vingt-et-un. L'empereur se décida très vite à la faire entrer dans la famille im-

périale. Il ne s'enquit pas autrement de sa noblesse, car les chroniqueurs ne mentionnent pas ses ancêtres. Une seule chose l'inquiéta : Irène professait le catholicisme orthodoxe ; et comme il avait subi tant de malheurs pour soutenir son erreur contre le Pape et les miracles de Dieu, il ne lui appartenait plus de transiger en aucune occasion.

Irène invitée à reconnaître les formules du conciliabule de Constantinople, employa quelque temps en hésitations, puis satisfit au vœu impérial, bien que, dans le fond de soi, elle gardât aux images sa vénération sentimentale.

Mais obtenir la couronne comme prix d'une renonciation extérieure, ce permettrait peut-être, un jour, dans des conjonctures plus favorables, de rétablir sur l'empire entier la domination de l'orthodoxie catholique. Ainsi la conseillèrent les prêtres de son entourage et les princes de la pensée chrétienne. Elle devait réaliser leur espoir, le sien.

Quelles restrictions mentales se permit-elle en jurant sur le bois de la vraie croix et les plus puissantes reliques?

Par delà les parvis de la basilique, le trône l'attendait, avec les gardes, la couronne aux deux rangs de perles, aux longues bandelettes chargées de joyaux et qui battent, dans les cérémonies, sur l'incarnat avivé des joues. Vers le feu de ses regards s'exaltait l'enthousiasme de la foule sujette et les acclamations des dignitaires. Elle ne résista plus; elle se savait supérieure aux meilleurs esprits, aux volontés altières.

Possédant le levier d'une suprême puissance, qui l'empêcherait ensuite de modifier le monde au gré de ses théories philosophiques, d'appliquer à la mécanique sociale les axiomes et les inductions de ses éducateurs, bien autre-

ment révérés en elle-même, que les potentats de la famille future.

Pour cela, il lui suffisait d'abandonner son corps aux caresses du prince de Byzance que ses effigies montrent de figure affinée et maladive avec les lueurs d'yeux brûlants.

Elle se soumit donc à l'hérésie. Aussitôt les honneurs impériaux lui furent décernés. On l'envoya prendre dans Athènes avec un merveilleux équipage. Une galère la conduisit jusqu'au palais d'Hieria sis sur le promontoire Sortenien qui, de l'Asie, fait face à la colline de Byzance.

De là, il lui fut loisible de contempler la ville de Constantin élevant entre les plaines bleues de la mer et du ciel l'étincellement de ses dômes, les dorures des flèches aux édifices, les courbures de ses rues en pavois au long des grèves mangées par la bave des flots éternels. Elle allait y régner dans la splendeur des robes aux quadratures de joyaux, des mantes traînantes qu'on relève sur la main gauche soutenant le globe de l'univers asservi. Comme elle s'enivra de voir les préparatifs de fête pour son entrée dans la ville conquise par la seule force de son esprit, de sa beauté.

Quel plus grand triomphe possible que celui-ci, purement individuel et sans aucun concours?

Un empire à ses pieds, l'empire des Romains; l'orgueil des empereurs adorés comme les anciens dieux, — cela offert à la pure vertu des formes et de la spiritualité.

Il n'est pas dans l'histoire d'autre situation analogue, un bonheur aussi rayonnant dans une âme si parfaite et apte à goûter, avec le raffinement d'un esprit superbe, toutes les jouissances de la gloire, de la méditation métaphysique, du

délire artistique devant les merveilles humaines et l'apparat de la terre.

« Ce mois de septembre, conte le sec Théophane chroniqueur ecclésiastique, Irène d'Athènes fut amenée du palais d'Hieria jusque la ville impériale sur un dromon (sorte de légère barque construite pour passer le Bosphore). Sa suite occupait des chalandions ornés de soies magnifiques. Les hommes et les femmes des familles du premier rang vinrent la recevoir parmi un grand concours de peuple et l'accompagnèrent.

Le troisième jour de septembre, le patriarche se rendit au Palais, célébra les noces d'Irène et de Léon dans l'église du Phare. Le dix-septième jour de décembre, dans le Triclinium Augustal, l'impératrice Irène fut couronnée; puis ayant cheminé de l'oratoire de Saint-Stéphane jusque Daphné, elle prit le diadème nuptial avec le basileus Léon, fils de Constantin ».

Ils habitèrent le palais de Magnaure.

Le conte féerique où elle s'était rêvée vivre cessa dès lors. Malgré ses excellentes qualités, elle ne réussit pas à dominer l'impérial époux; et, sentant que la lutte lui serait plutôt nuisible, Irène se retira dans le Gynécée. Elle se constitua doucement, silencieusement une cour fidèle parmi ceux des officiers et dignitaires qui, ayant sujet de médire contre le pouvoir, semblaient craindre pour le salut de leur âme, parce qu'ils avaient officiellement renoncé au culte des images. La nouvelle impératrice les consola en secret, les accueillit en une intimité particulière, et bientôt elle eut

au palais nombre de partisans. Elle possédait de remarquables qualités de séduction, et comme elle resta fort vertueuse, les pieuses gens ne redoutèrent pas le prestige de sa beauté plastique.

Les médailles lui attribuent un corps en proportions sculpturales, noble de la majesté des déesses qu'expriment les marbres hellènes, des bras menus, ondulants, une poitrine haute et rude, une tête petite d'un ovale absolu où priment de grands yeux impérieux ; une bouche minuscule qui empreint le visage de cette puérilité ravissante propre aux nymphes des bas-reliefs.

Quand le peuple de Byzance la regardait passer en char selon le trot d'un quadrige blanc, les épaules couvertes de ses quintuples colliers aux lourdes pendeloques de pierreries diverses qui semblaient un camail de feux multicolores, des murmures d'admiration émouvaient la foule frissonnante.

Les habiles de la cour comprirent comme cette popularité ne manquerait pas de croître en faveur d'une princesse dont l'intelligence et la force morale ne démentiraient point la faveur publique. Et on commença de se donner à elle, occultement.

Or, Constantin Copronyme ayant obtenu la paix des Bulgares vainqueurs, résolut de venger ses multiples défaites par une incursion inopinée sur leur territoire. En pleine paix, 80,000 Grecs surprirent leurs garnisons et pillèrent le pays. Aussitôt ils armèrent de toutes parts. La flotte de Byzance envoyée sur l'Euxin pour débarquer des troupes, fut battue par la tempête, rejetée au rivage devant Copronyme assistant au désastre avec sa cavalerie qui gardait la frontière. Le roi Uzericus feignit alors d'être mé-

content de ses troupes. Elles conspiraient contre lui, écrivit-il à l'Empereur. Il ajouta qu'il désirait jouir de la vie privée, et suppliait Constantin de lui envoyer des otages afin de pouvoir se fier à l'hospitalité des Grecs et finir ses jours parmi les magnificences de leur capitale.

Copronyme crut à sa lettre. Il envoya les otages qui, dès leur arrivée au camp bulgare, furent éventrés en représailles de la violation de paix.

Quand il connut l'effet de sa sottise, l'empereur se désespéra; et, comme il avait les humeurs mauvaises, son sang se corrompit. Il éprouvait d'atroces brûlures aux cuisses, aux jambes. Les soldats le portèrent sur un brancard du camp à la côte : il ne pouvait plus marcher. Léon l'embarqua pour Byzance. Parvenu près le château de Strongyle, il se prit à crier effroyablement qu'il brûlait, condamné tout vivant aux flammes éternelles pour avoir blasphémé contre la Vierge Marie. En effet, il polémiquait depuis longtemps afin qu'on la nommât dans les prières Mère du Christ, et non Mère de Dieu, hérésie nestorienne dont il se retracta avant de mourir, en vouant à la Mère de Dieu la dédicace de l'église des Blaquernes, faubourg patricien. Sur le vaisseau même, il rendit l'âme dans les tortures du remords.

Léon atteignait alors vingt-six ans, il arrangea les choses du gouvernement avec ses quatre frères, les Césars Christophe et Nicéphore, le nobilissime Nicetas et Eudocime qu'il devait bientôt revêtir d'une dignité pareille.

Irène tenta encore de le séduire, de lui imposer son esprit. Elle pensait que, Constantin Copronyme étant défunt, le fils écouterait mieux ses avis. Mais Léon avait l'humeur malade comme son aïeul et son père. Il se gardait de tous,

mélancolique et méfiant, préoccupé seulement de conserver la sympathie des troupes qui maintenaient sa race au trône. Dévoué à leurs désirs, attaché à leur hérésie, il ne pouvait souffrir la douceur d'une femme qui représentait l'élément contraire dans la politique d'alors.

Rebutée par l'empereur et ses conseillers, Irène ne se découragea point. Elle prétendait devenir malgré tous victorieuse, dominer par-dessus la sottise de ces gens de cour, régner seule pour la gloire de l'orthodoxie. Heureusement la nature l'avait gratifiée d'un fils qu'on baptisa Constantin, comme l'aïeul. Il était né dans le pavillon de porphyre, La Pourpre, où l'étiquette voulait que les impératrices fissent leurs couches. Suivant la coutume, on surnomma l'enfant Porphyrogénète, né dans La Pourpre.

Grâce à lui, en se couvrant de l'affection maternelle, Irène se trouvait en meilleure chance de réussir. Elle laissa répandre un bruit sur la mort prochaine de l'empereur. Ses amis catholiques en propagèrent l'opinion; et ils disaient quels périls l'empire encourrerait, avec un très jeune prince, si on ne prenait soin de le couronner immédiatement. Les dignitaires et les officiers fort heureux sous cette race, tremblèrent d'avoir à lutter contre un parti de succession. Irène entretint leurs craintes. Il fallait dès l'heure présente légitimer la souveraineté future de l'enfant afin, qu'au cas d'un malheur, nul ne songeât à une restauration des anciennes races ou à l'usurpation du pouvoir en s'excusant par l'exemple de Léon l'Isaurien.

Tant travaillèrent et intriguèrent les amis de l'impératrice que ce devint là bientôt le sentiment général. On rappelait à tout propos les morts brusques des deux basileus défunts,

et les gens en place suivaient avec inquiétude sur les traits de l'autocrate l'envahissement du mal si redouté de l'impératrice.

Irène ne supportait point que sa science sûre, volontaire, demeurât soumise au bon plaisir d'un maître. Il lui tardait de paraître comme force humaine concevante et agissante capable de réaliser les utopies platoniciennes à la face du monde.

Même il commençait courir à d'étranges bruits sur elle. On prétendait que les formules des mages alexandrins lui étaient passées en héritage et que leur puissance seule et la vertu des incantations théurgiques la menaient au pouvoir. Plus initiée que Copronyme, elle l'avait vaincu ; et cette mort surnaturelle pouvait bien résulter des charmes de la magicienne catholique.

Ce ne faisait que lui acquérir les ambitieux. Bientôt on représenta au basileus lui-même qu'il importait, pour le salut de l'empire, de couronner son fils au plus tôt. En chacun s'affirmait la conviction que Léon ne survivrait pas très longtemps à son père. Irène y veillerait.

« Mon fils, répondit Léon aux plus insistants, est dans un âge bien tendre. Ma santé chancelle; je puis mourir bientôt. Vous verriez avec peine un enfant sur le trône, ou plutôt vous ne l'y souffririez pas. Il en coûterait la tête à mon fils pour avoir porté quelque temps la couronne. Je l'aime trop pour l'y exposer ». Alors tous lui jurèrent d'avoir pour sacrée la vie de Constantin Porphyrogénète quoi qu'il pût advenir.

Léon IV les voyant si pleins de ferveur, n'avait plus de bonnes raisons à faire valoir. Il consentit au couronnement.

L'impératrice se crut très affermie sur le trône quand elle apprit ce résultat de sa politique. Elle remercia son époux. Selon ses avis, Léon résolut d'accomplir cette investiture avec une grande solennité.

Le vendredi avant Pâques, il monta sur son tribunal, dans la place qui précède Sainte-Sophie; et, présentant Constantin aux troupes : « Voici, dit-il, le nouvel empereur que vous avez désiré! » L'assistance psalmodia : « Jésus qui êtes mort pour nous, recevez aujourd'hui le serment que nous faisons à notre empereur! » Alors le patriarche Paul — (il était catholique), — apporta le bras de la vraie croix sous un dais : les chefs des Ordres, les sénateurs, les tribuns des légions, les principaux du peuple, les maîtres de chaque corporation, même ceux des métiers les plus vils défilèrent devant la céleste relique et jurèrent fidélité et dévouement à Constantin Porphyrogénète.

Le lendemain, Léon déclara son frère Eudocime nobilissime. Les dignitaires resplendissant des costumes cérémoniels marchèrent en cortège jusqu'à Sainte-Sophie pour assister au sacrifice de la messe accompli sur l'un des trois cent soixante-cinq autels de la célèbre métropolitaine. A l'offrande, les représentants des ordres de l'État vinrent déposer entre les mains ecclésiastiques un acte signé de chacun des chefs, et qui consacrait le serment de la veille.

La famille entière bénéficiait de ce couronnement. L'élévation d'Eudocime devait rallier à la combinaison nouvelle les mécontents, adversaires d'Irène et de Léon, que ce jeune prince avait accueillis dans ses conseils.

Aussi, le jour de Pâques, ce fut une immense joie dans Byzance. La fête religieuse ordinairement magnifique se

complétait d'un gala officiel. En costume impérial, la double couronne en tête, le manteau tissé de pierreries étendu sur la croupe de son cheval, Léon chevaucha par-devant ses quatre frères et sa maison autour de l'Hippodrome rempli d'une foule enthousiaste. La cavalcade étincelait sous le pesant soleil comme un léviathan aux écailles de feux colorés. L'empereur n'avait qu'une passion : l'amour des gemmes et des perles ; et, dans l'intérieur des chambres obscurcies, il passait les heures à faire fluer et ruisseler en ses doigts fins les eaux lumineuses des améthystes, des topazes, des rubis, des béryls, des chrysolithes. Pour tenir sans cesse à portée du regard de telles féeries visuelles, il ordonnait que sa suite et ses ministres eussent leurs hardes couvertes de joyaux. Cela chatoyait sous l'admirable ciel à toutes courbettes des coursiers. Le peuple délirait, remué jusqu'aux fibres par la vertu des pierres.

Au milieu de cette splendeur, un char soudain parut où se tenait droite, — offrant dans ses bras le nouvel empereur, — la très belle Irène. Un rayonnement de joie triomphale se dardait de sa personne impeccable, quasi divine et qu'on savait si précieusement savante, en intimité avec les essences célestes et magiques. A sa venue, les feux des joyaux s'évanouirent, avec la richesse des costumes et la majesté du cortège. Elle passa devant le trépied de bronze aux trois serpents enroulés que les Platéens jadis avaient déposé dans le temple de Delphes en souvenir de la victoire sur les Perses. Et cela semblait lui convenir comme le signe des prophéties qu'elle réaliserait pour la gloire du Peuple Grec.

On dit que la foule se précipita en un élan d'amour, rom-

pant la ligne des gardes, sautant sur l'arène, et que maint y périt étouffé, piétiné, les os rompus par la hauteur de la chute.

Irène conduisait son fils au temple des catéchumènes. Les rues se remplirent sur le parcours de son char. Elle laissait des paroles enchantées à ceux qui approchaient les franges de sa robe; et on se les répétait de rang en rang, de groupe en groupe; on les apprenait ainsi que des devises propitiatoires.

Car elle ne négligea plus de manifester publiquement comme sa piété orthodoxe regrettait les Images des Saintes Faces où se formulent les forces suprêmes, où s'attachent les aspirations du cœur chrétien. De ce jour, tout le monde sut dans Byzance que l'impératrice revendiquait en faveur des femmes et des citoyens contre le pouvoir militaire. Le peuple fut sien.

Vers ce temps, on apprit que le chef Franc Karl, avait dépossédé le roi des Lombards, Didier, qui lui faisait la guerre. Karl avait répudié la fille de ce prince, les évêques francs ayant annulé ce mariage pour ce qu'elle ne pouvait concevoir, par infirmité corporelle ; et Didier pris, restait enfermé dans Corbie. Irène inquiétée par les succès des Francs en Italie, obtint que l'héritier des lombards, Adalgise, réfugié à Byzance fût honoré du titre de patrice. C'était une manière de défi pour l'excès de conquête dont les Francs menaçaient. Elle maria l'une de ses parentes à un prince bulgare créé patrice également. Les Barbares n'eurent plus de raisons de dévaster les frontières. On traita même pour qu'ils les défendissent.

Au Sud, les Sarrasins battus laissèrent aux mains des

Grecs quantité de captifs qui furent employés à la culture de la Thrace.

Peu à peu, Irène imposait à la cour une puissance effective émanée de son titre d'Augusta qu'elle portait depuis l'an 775. La foule applaudissait à chacun des actes qu'elle savait inspirés de la sagesse. Léon finit par croire fort dangereuse cette aspiration au pouvoir. Il avisa à se prémunir.

Une enquête que menèrent ses fidèles décela l'existence d'un parti catholique, agissant au cœur même du palais. Irène le dirigeait, et Anthuse, cette sœur de Léon qui gagnait l'opinion publique à ses œuvres saintes.

En effet, elle y consacrait les trois quarts de son bien, régi par une sorte de ministère. Un quart servait au rachat des captifs. Ce qui lui vouait la reconnaissance d'une partie des familles militaires et de la classe moyenne. Un autre quart se dépensait pour l'entretien, la nourriture des pauvres et, principalement, des enfants abandonnés. Elle fonda en leur faveur refuges et hospices. La populace l'aima pour ce qu'elle donnait ainsi à sa virginité de pieuse une merveilleuse fécondité, et que, princesse, elle reniait la gloire de son rang afin de secourir les humbles.

Si la populace et les familles militaires lui venaient en alliance, elle se rendait l'église favorable en répartissant le troisième quart de son revenu entre les monastères et les basiliques ravagées par la fureur iconoclaste, jusqu'à donner ses robes précieuses et rares, les robes de porphyrogénète à qui en voulut pour orner les autels et les habits sacerdotaux.

Bien qu'il n'eût jamais autorisé le rétablissement des images, l'empereur montrait une grande tolérance à l'égard

des catholiques. Son lecteur Paul, devenu patriarche, appartenait à l'orthodoxie d'Irène. Cependant Léon ne voulut souffrir cette manière de conspiration qui pouvait, au moindre éclat, soulever contre lui les armées.

L'enquête poussée à fond démontra qu'un culte clandestin se pratiquait dans les appartements de l'impératrice. Un matin, pendant les prières du carême, Léon pénétra brusquement dans les chambres, fit fouiller partout. Sous l'oreiller du lit impérial, on trouva deux images : le Christ, la Vierge.

L'époux exprima une grande colère. Comme il ne seyait, par décence, de s'emporter contre la Despoïna elle-même, il dirigea sa fureur contre les subalternes. On pensa que les papias qui gardaient les clefs du palais pendant la nuit avaient, de concert avec le capitaine des gardes, apporté ces « idoles ».

L'ordre impérial les soumit à la torture. Rasés, déchirés du fouet, on les conduisit tout saigneux à dos d'ânes par les rues, jusqu'à la prison du prétoire. Le chambellan Théophane y mourut de ses blessures. Thomas, gouverneur du palais, et les autres propagateurs catholiques allèrent de la basse-fosse au cloître.

Trop fine et trop prudente pour risquer une disgrâce entière qui eut compromis le succès de son œuvre, Irène nia être pour quelque chose dans cette affaire. Elle protesta qu'on avait, sans l'avertir, caché ces images sous l'oreiller dans l'intention de lui nuire auprès de l'empereur et de la brouiller avec lui. Elle songeait que ce sacrifice d'amour-propre et de franchise se compensait par l'assurance de continuer en paix sa pieuse propagande. Il est des cas, dit-on, où le mensonge politique devient méritoire.

Léon toutefois ne s'y voulut fier. Sur le moment, il la traita mal, l'injuria, lui reprocha durement de n'avoir ni honneur ni religion.

Il fallait qu'elle possédât l'âme d'une malheureuse pour violer l'horrible serment fait à l'empereur défunt sur les choses les plus saintes. Comme elle voulut s'approcher afin de l'adoucir, il la repoussa avec beaucoup de violence et refusa depuis de la voir.

Irène jugea comme une très grave mésaventure l'espèce de divorce qui suivit cette rupture bruyante.

On disait depuis bien des mois que Léon IV Basileus ne vivrait plus vieux. Tel que son père, il mourrait de ce mal dont les humeurs décomposent le sang. Lui-même s'assombrissait, dans le sentiment de sa fin proche. Plus que jamais il s'enfermait aux chambres obscures, pour jouir de ses joyaux où il baignait ses mains, son visage, sa barbe, s'ingéniant à leur découvrir des jeux de lumière inconnus, des qualités extrêmes d'éclat et de coloris. C'était un charme, disait-on ; et personne ne l'en saurait délivrer. Son âme devenait l'esclave de l'esprit des gemmes. Les amis d'Irène le surveillèrent.

Bientôt rien ne refréna son délire, cette passion bizarre. Se prévalant de l'hérésie iconoclaste, il enlevait des sanctuaires les pierres dont il tombait amoureux, au grand scandale des chrétiens.

On voyait à Sainte-Sophie une couronne d'or enrichie des plus belles gemmes du monde, conquises par les empereurs romains aux temps des victoires illustres sur l'ensemble des peuples. L'empereur Héraclius l'avait consacrée à Dieu parce que, trop lourde, nul ne la pouvait porter. On l'avait

suspendue à la voûte. Chaque jour, Léon qui l'aimait éperdûment, l'allait visiter, lui parlant comme à une maîtresse, caressant ses formes admirables, se berçant à l'éclat merveilleux de ses yeux de pierreries.

On rapporta la chose à l'Impératrice qui envoya des gens observer l'époux infidèle; car elle gardait, dit un chroniqueur, grand ressentiment de cette rivalité.

Enfin Léon, incapable de résister davantage à la passion, ne recula plus devant la peur du sacrilège. Il s'appropria l'objet sacré.

La possession occulte ne lui suffit pas. Il fallut qu'il montrât au monde ce bonheur. A la première fête cérémonielle, il apparut au peuple avec sur le chef, la couronne d'enchantement. Il resplendissait comme le soleil des grimoires alchimiques. La foule ébahie, stupéfaite, l'adora. Mais on meurt de trop fol amour.

A peine rendu au palais, il lui sembla que les feux des mille gemmes incrustées se fluidifiant sur son front le brûlaient atrocement. Il hurla toute une nuit dans les grandes salles désertées par l'effroi des serviteurs, invoquant en vain les saints des mosaïques qu'il avait effacés. Des pustules lui germèrent sur le crâne. La fièvre le consuma en quelques heures. Le sacrilège s'expia pour la vengeance et le triomphe de la jalouse Irène.

Constantin atteignait dix ans.

En son nom, l'Impératrice allait régir l'État.

III. — LA RÉGENCE.

Certains accusent Irène de cette mort propice à ses intérêts.

La solennisation qu'elle avait su conseiller pour le couronnement de son fils empêcha les compétitions immédiates.

Le serment du Vendredi-Saint fut renouvelé dans les mêmes termes. Elle se trouva toute puissante, appuyée d'un parti fort et déterminé. Le peuple déjà disposé parfaitement en sa faveur, reçut des largesses considérables ; car elle profitait de l'avarice criminelle des prédécesseurs, en jetant en pâture aux hommes les trésors acquis jadis au prix d'iniquités nombreuses et dont la foule gardait rancune. En sorte que sa conduite fut un heureux contraste avec les coutumes cupides des empereurs, sans que l'on raisonnât comme elle accomplissait une simple et peu coûteuse restitution.

Mais elle eut grand soin de faire ces largesses en son propre nom et d'écarter dès le présent la personnalité du porphyrogénète. D'abord les monnaies l'avaient représenté sous un visage niaisement ovale et soutenant avec son père une croix double. De même, les pièces nouvelles le montrèrent soute-

nant avec sa mère une haute croix géminée. Cela seul se modifia dans sa vie.

Irène offrit à Anthuse de partager le pouvoir. La sainte s'y refusa et s'étant cloîtrée attendit la mort et la béatification dans l'austérité monastique. Et l'Impératrice domina seule, servie par la modestie même de celle qui l'avait puissamment aidée à s'assurer le trône.

On put voir en fort peu de temps, comme elle surpasserait les espérances publiques.

Aaron-al-Raschid, le prodigieux calife des épopées arabes, dès qu'il la connut par ses premières diplomaties, cessa les hostilités entreprises contre Byzance et lui voulut alliance. Peut-être, initiés d'un dogme occulte enseigné à l'un et à l'autre, s'étaient-ils reconnus à l'échange d'un signe mystérieux. Des présents envoyés, des projets pacifiques ouvertement affirmés conclurent ces premiers rapports.

Le pape Adrien Ier, ce politique hardi qui sut faire du Franc Karl le Carolus Magnus des écrits ecclésiastiques et le Charlemagne de l'histoire, ne lui fut pas moins favorable. Il connaissait les desseins orthodoxes de l'Athénienne et, sûr de ne plus craindre l'absorption grecque balancée par l'énorme pouvoir des Carolingiens, il s'humanisa dans la querelle canonique et s'entendit avec la pompeuse intelligence d'Irène. Charlemagne qu'il menait en épouvantail pour éloigner les maraudeurs du temporel de Saint-Pierre, obéit à ces desseins. Il s'établit une manière de triple alliance entre Byzance, le Pape et l'Empereur décidés à maintenir la paix contre les Barbares et les ambitions soudaines des généraux épars.

Qu'en moins de deux mois de règne un pareil résultat

eût été atteint par Irène cela était la marque d'un esprit hautain, actif, propre à méditer de grandes choses et volontaire pour les accomplir.

En même temps, le budget se dégrevait d'impôts. Les richesses illégalement enlevées aux citoyens, aux moines, étaient rendues. Une harmonie nouvelle naissait dans l'État, un équilibre inouï de ses forces, de ses facultés, la paix si vainement attendue. Les louanges du peuple élevèrent Irène dans son amour.

Comme premier ministre, elle choisit l'eunuque Staurace, un cubiculaire assoupli à la vie de cour par un très long service de courtisan. Il savait très bien les hommes, leurs passions, leurs faiblesses surtout qui les livrent.

Des derniers rangs sociaux, il s'était élevé par l'unique force de son talent observateur, disséquant, avec l'ardeur de sa haine pour les maîtres, esprits soumis à ses investigations. Dépourvu de passions sensuelles, il concentrait en sa seule ambition les vigueurs de son être, avec l'espoir vague de dominer un jour ceux-là qui l'avaient asservi, honteusement mutilé. C'était, à condition de ne pas lui laisser rompre le frein, un auxiliaire sans égal.

Irène, dit un pieux historien, *le prit pour l'éclairer et non pour la conduire.* Il la renseigna sur ce qu'il connaissait du palais, cette cité énorme avec ses églises, ses gemmes, ses trois mondes militaire, ecclésiastique, administratif, circulant dans l'ensemble des salles immenses, des édifices divers, le long des quais, sous les arcades basses de l'hippodrome, et sans cesse occupé à s'unir en factions, à tramer des complots avec un art spécial créé pour cela, une sorte de sport aristocratique où se consumait la vie de cour.

La ville était une tout autre chose, plus inconnue de ces patriciens, de ces eunuques, que les postes militaires des confins asiatiques, où tour à tour ils allaient commander et s'user en tentatives périlleuses afin d'attacher à leur fortune individuelle les mercenaires barbares pour reparaître un jour sous les murs de la ville impériale, chaussés de pourpre, la couronne des basileus au front, près de triompher, prêts à subir courageusement le dur supplice des yeux crevés, s'ils ne réussissaient point.

Staurace n'ignorait aucun « système » de conjuration. A tous, il avait été mêlé depuis son entrée au palais, comme agent, comme spectateur, comme espion. Ce fut lui qui saisit les lettres adressées par plusieurs officiers iconoclastes au César Nicéphore, père de Léon, relégué déjà en Chersonèse par le feu empereur pour menées ambitieuses. Les soldats l'invitaient par leurs écrits à représenter aux troupes de son thème que la balance et l'épée ne convenaient pas aux mains d'une femme.

Avertie aussitôt, l'impératrice rappela Nicéphore avec de tels termes qu'il crut sa grâce accordée en l'honneur du joyeux avènement. Il accourut. Mais, dès la première heure de sa venue, il fallut qu'il se justifiât. On instruisit le procès où furent impliqués des sénateurs même.

En d'aussi graves conjonctures, Irène n'hésita point. Elle pensa qu'il fallait punir terriblement pour marquer que sa main de femme frappait de façon virile. Les fauteurs du complot, sans égard au rang, reçurent le fouet et furent tondus puis relégués aux frontières; les plus illustres durent subir l'internement dans des îles différentes où aucun rapport ne leur demeurerait possible.

Quant aux quatre oncles de l'empereur, césars et nobilissimes, elle leur enjoignit de comparaître en sa présence devant le patriarche Paul. Ils l'y virent superbe et courroucée, revêtue de ses insignes d'Augusta, ayant le diadème surmonté de la croix grecque, et cette sorte de chasuble courte devant, longue derrière qui se retroussait sur la main gauche comme la traîne de nos modernes amazones. Les eunuques et les dignitaires catholiques l'entouraient, les scholaires avec leurs masses d'armes. Staurace lut un réquisitoire contre leurs prétentions menaçantes pour la paix intérieure. Cela se terminait par une condamnation à mort. On leur laissait une voie de salut; substituer la mort civile à la mort physique; se consacrer à Dieu par tous les vœux de renoncement. Le patriarche voulait bien les recevoir au nombre des ministres du Christ et les ordonner prêtres. On ne leur laissait pas le loisir de réflexion. Il fallut qu'ils se décidassent et se fissent sacrer incontinent. Après une renonciation de leurs titres et qualités, on leur conféra les ordres.

Irène exigea que ce premier succès sur ses adversaires fût suivi d'une sanction solennelle qui montrerait au peuple quelle puissance infrangible elle tenait. Sa science n'ignorait pas l'influence suprême des manifestations extérieures sur l'esprit des foules. Comme la magnifique cérémonie du couronnement de Constantin avait, aux yeux du monde, légitimé sans conteste sa qualité d'empereur, elle pensa que faire officier sacerdotalement par ses beaux-frères devant Byzance les marquerait ainsi d'un caractère d'onction qui rendrait odieuse à l'avenir toute tentative guerrière ou politique de leur part. Le sentiment religieux de Byzance

n'eût pas souffert cette profanation. Ils resteraient pour jamais déchus de leurs droits de naissance.

A Noël donc, ils donnèrent en grand appareil la communion publique au peuple, dans l'église de Sainte-Sophie. Irène y vint avec un superbe cortège. L'empereur Constantin l'accompagnait, suivi de toute la cour, des officiers, des dignitaires. Et l'on portait devant eux la couronne enlevée par Léon, cette merveille de joaillerie pour l'amour de laquelle il était mort. Afin d'expier le sacrilège, l'impératrice l'avait enrichie encore des pierres les plus rares qu'elle avait pu connaître. On en fit un nouvel hommage au Seigneur parmi l'allégresse des moines et les acclamations populaires.

Mais un si beau coup d'audace politique ne pouvait satisfaire tout le monde. Le parti militaire sentait bien que l'orthodoxie à peine secrète d'Irène le menaçait. Ce fut une créature de l'impératrice, le vieux stratège Elpidius, gouverneur de Sicile qui, le premier, fomenta la révolte.

Dans son gouvernement, il blâma la cérémonie de Noël. Les Siciliens l'approuvèrent excités par les milices; ils rapportaient immédiatement à l'intervention d'Elpidius les améliorations administratives appliquées selon les ordres de la Régente. Puis, sur son conseil, ils offrirent à Nicéphore de le proclamer et se levèrent en armes.

Le césar-prêtre craignit. Il concevait que si la Despoïna avait entièrement mené au bien son œuvre de répression, le peuple de Byzance pensait avec elle et pour elle, et que sans lui rien n'était qui méritât les hasards d'un soulèvement. Aussi prévint-il de lui-même Irène sur les choses de Sicile.

Théophane, capitaine des gardes, aussitôt expédié à Messine pour signifier à Elpidius son rappel, manqua d'être

écharpé par la populace. Il dut fuir. Dès son retour, Irène commanda l'arrestation de la famille d'Elpidius. On les enferma au cloître, puis en prison comme otages.

La nouvelle de la révolte occasionna certains troubles dans l'esprit des thèmes militaires; et, quelque temps, on put redouter qu'elle se généralisât. Par bonheur, Jean, chef du Palais, battit les Sarrasins. Ce succès encouragea les troupes. La faveur d'Elpidius baissa.

Irène ne laissa pas languir ce sentiment de l'opinion. Avec les trésors énormes accumulés par l'avarice des empereurs iconoclastes, elle arma une flotte considérable. Et ce lui attira les cœurs davantage. Seule après tant de maîtres, elle savait vaincre sans fouiller les bourses. Elpidius ne put résister. Il dut s'enfuir chez les Sarrasins, emportant pour toute fortune ce titre apocryphe de basileus décerné par les soldats séditieux. Les infidèles le lui reconnurent et l'honorèrent. Mais nul historien ne dit quelle fin il eut. Sans doute, il mourut exilé misérable, occupé à de vaines intrigues pour persuader ses hôtes d'aller combattre sa patrie et de le porter au trône.

A Byzance, le Palais jugea les Siciliens suffisamment punis par l'humiliation de la défaite. Nul autre châtiment ne les frappa.

D'autre part, Staurace, victorieux des Slavons définitivement chassés de Grèce et de Thessalie, revint toucher le milliaire d'or d'où rayonnaient les routes impériales. Sur la place intérieure du Palais parmi la joie de la classe négociante dont ces provinces rouvertes allaient augmenter les trafics, il apparut dans la majesté des étendards déclos et le poudroiement de la cavalerie. La Régente le reçut avec

beaucoup d'honneur. Elle voulut que l'on fêtât extraordinairement l'habile ministre qui la secondait de si brillante façon. Il triompha dans l'Hippodrome avec une splendeur inaccoutumée. Byzance n'avait rien vu de pareil depuis Bélisaire.

Irène comptait alors deux ans de pouvoir.

Ses adversaires semblaient partout terrassés aussi bien par la force de ses armes que par l'excellence des résultats de sa politique. On imagine difficilement l'énorme activité qu'il lui fallut pour accomplir en deux ans la reconstitution de l'empire byzantin, pour substituer au pouvoir précaire des prédécesseurs maintenus contre l'hostilité du peuple par la faveur instable de l'armée un gouvernement en équilibre entre ces deux forces, sachant s'acquérir les sympathies de la première au moyen d'une économie sociale admirablement improvisée et des espoirs de restauration, sachant aussi occuper l'inquiète brutalité de l'autre par des expéditions fécondes en gloire, ou la réprimer par d'énergiques coups d'État.

En deux ans, l'orpheline athénienne avait organisé le point d'appui de cet équilibre social. Les guerres vaines, les entreprises d'inutile orgueil ou de sotte fureur publique, cessaient devant la logique de cet esprit. Elle n'armait que contrainte et pour conclure les querelles par des traités d'union commerciale.

La prospérité grandit étrangement sous l'administration favorable d'Irène. Les beautés du règne de Justinien se renouvelèrent. Partout la culture des champs occupait les bras des captifs colonisés; les routes sûres se creusaient d'ornières sous le faix des chariots marchands colportant les

richesses qui passaient d'Orient en Occident; car la vertu géographique de Byzance en faisait le comptoir du monde le plus achalandé entre la civilisation asiatique et la barbarie confinée dans la vieille Europe.

Irène maintenait ses relations entre le calife Aaron-al-Raschid, fils de Mahdi, et le Charlemagne à la couronne de fer. Elle les unissait de ses mains propices d'initiée. Les sciences encloses aux anciens livres de l'hermétisme cosmopolite lui léguaient les conseils nécessaires pour évoquer l'harmonie des éléments humains en présence dans le corps de l'empire. Et elle prédominait dans l'imagination de l'un et de l'autre potentat avec le prestige de sa beauté déjà légendaire rehaussée par l'artifice du luxe byzantin.

Assise sous les tendelets impériaux, à l'extrême pointe du promontoire, dominant les eaux rapides du Bosphore, elle passait les soirs devant la féerie immortelle du ciel levantin à se voir reflétée dans les vasques de métal poli, resplendissante comme la Mère de Dieu, en la châsse pompeuse de ses vêtements qui miraient les scintillantes étoiles à chaque facette de leurs joyaux uniques. Les pensées de triomphe chantaient en elle. Sa mémoire évoquait les enseignements mystérieux des écoles; et elle se demandait pourquoi les arbitres du monde renoncent si facilement à jouir de la grandeur d'un État se développant en harmonie selon leur idée directrice, à l'immense bonheur de percevoir leur esprit créateur vivifier les âmes de millions d'êtres, leur imprimer un effort cadencé réalisant le principe même qui les a mis en branle. Renoncer à cette joie divine pour sacrifier aux misérables appétits individuels! Les monarques des temps défunts défilaient devant son souvenir courbés sous le ridi-

cule des passions bestiales pour l'assouvissement desquelles le souverain pouvoir ne leur avait paru qu'un utile moyen; et elle éprouvait une manière de honte à songer qu'elle compterait un jour aux pages historiques dans la série des simples couronnés.

L'amour de faire vibrer un peuple au souffle de son esprit la tenait haletante et pâmée quand la foule approbative poussait à elle ses flots humains secoués de clameurs favorables. Elle sentait le cœur lui faillir, le froid de la mort pénétrer sa chair tressaillante. Elle communiait, presque sous les espèces sensuelles, elle, principe actif et fécondant, avec cette foule passive, enthousiaste comme une amante, et palpitant comme l'épouse à l'approche de l'époux.

Ce délire d'élue, elle le ressentit surtout durant le voyage qu'elle fit à travers ses États. Dans tout le nouveau de cette gloire récente dont le peuple s'était déshabitué, elle apparut aux foules pieuses ainsi qu'une seconde incarnation du Sauveur. L'or inépuisable des réserves servait à fournir ses perpétuelles largesses et le public ne la connaissait pas encore qu'elle semait sur les épaules des passants les monnaies nombreuses, pantacles infaillibles pour lier les âmes.

Sa marche d'ailleurs fut marquée par des œuvres philanthropiques. Elle relevait les villes détruites par les guerres, elle fondait des colonies pour les pauvres, dotait les monastères phalanstériens qui appliquaient alors dans toute leur rigueur les doctrines communistes si effrayantes pour notre âge pusillanime. Ainsi organisa-t-elle sous l'économie des moines, la ville de Berroë au bord de l'Èbre, l'édifia de nouveau parmi ses ruines et la nomma Eirenopolis.

Cependant elle avait atteint la chose qu'elle désirait le

plus au monde : sceller définitivement une alliance avec l'empire franc, et fondre en une même action officielle les trois puissances de l'Empereur, du Pape, de Byzance.

Rotrude, fille de Charlemagne, fut fiancée à Constantin Porphyrogénète. Elle était la sœur de Louis et de Pépin, sacrés récemment par Adrien rois d'Aquitaine et d'Italie. L'ambassade solennelle envoyée près de Charlemagne revint avec l'acquiescement des Francs. Ce que n'avaient obtenu ni Léon l'Isaurien, ni Constantin Copronyme malgré tant de démarches et d'humiliations. Irène, par sa seule initiative et la grâce que projetait au loin sa renommée, se le fit en quelque sorte offrir comme un honneur sollicité.

Ce parut un grand triomphe aux Grecs. Ils aimaient déjà leur future impératrice qu'ils baptisèrent Erythro, dans la vivacité de leur allégresse, lui donnant le nom de la mer, qui épousait deux fois le jour la terre de l'Empire.

La Régente choisit un eunuque et l'adressa vers la princesse afin de l'instruire dans la coutume et dans la langue des Grecs, l'éduquer au cérémonial et aux subtilités du dogme byzantin.

Cette fois, les évêques des Gaules ne s'opposaient plus à un mariage avec un prince iconoclaste. Certainement Irène avait donné les gages d'une prochaine conversion imposée au peuple; et cela lui avait valu, dans les négociations nuptiales, la précieuse alliance de Rome.

IV. — LA MATERNITÉ IMPÉRIALE.

Dans les soucis d'une politique complexe, le jeune prince avait été quelque peu négligé par l'affection maternelle. Si, jusque la mort de Léon, Irène l'avait choyé comme le motif de ses plus ardentes brigues, l'empereur mort, elle laissa plutôt aux moines et aux eunuques éducateurs le soin de cultiver la croissance de Constantin. Quand la question du mariage franc vint à surgir, la régente s'étonna de voir s'agiter cette imagination adolescente enfin sortie de la puérilité première et regardant déjà l'avenir comme une proche expérience à mener de soi-même. Il parut soudain très amoureux de Rotrude, excité par l'enthousiasme des gens; et sa naïve prolixité se promettait de conduire le monde avec cette fille de la grande race combattante du Nord.

Irène comprit alors que bientôt elle devrait s'effacer devant le pouvoir de l'Empereur devenu l'homme d'État attendu. Son autorité à elle était chose intérimaire et pis-aller de tutelle devant la viduité de la patrie.

Il fallut que cette femme altière se rendît à ce raisonnement vers l'heure même où aboutissait à merveille la combi-

naison de ses plans politiques, de ses rêves de gloire. Il lui fallut songer qu'un rôle de vieillesse lui allait convenir dans la retraite du monastère ou dans les salles du gynécée, que plus elle ne commanderait ni ne goûterait l'ivresse de sentir lui battre au cœur la faveur publique, de suivre haletante le jeu merveilleux des empereurs où les vies humaines sont les points de dés et la terre et les mers le plateau d'enjeux. Abandonner tout, même cette belle partie : restaurer Byzance à la hauteur de son titre d'empire romain. En deux automnes n'avait-elle su déjà séduire la fortune, suffisamment pour que le monde admirât.

Constantin avait douze ans. L'extrême jeunesse de la princesse franque laissait encore du répit.

Irène se voyait à trente ans près de ne plus vivre que de son titre. La dignité lui importait peu sans le pouvoir. Cela lui parut une souveraine injustice du sort. Comment cet enfant sot et inexpérimenté saurait-il prendre la succession de son œuvre gigantesque et porter un fardeau tel. Ne croulerait-il pas misérablement dans l'ordure de ses vices juvéniles comme tant de potentats mémorables?

La régente se révoltait. Elle ne se permit pas de céder à la coutume. Et pour reculer au moins l'échéance d'un si funeste avenir, elle arrangea sa diplomatie de manière à refroidir les relations actives existant entre Charlemagne et Byzance. D'abord elle allégua l'extrême jeunesse des fiancés pour prétexte à son refus de fixer la date des noces; puis tergiversa sur le détail des actes nécessaires. Aussi, peu à peu, les négociateurs francs se lassèrent. On laissa tomber les questions de date, de contrat, sans rupture apparente, cependant.

Mais, de cette secousse morale, il demeurait au cœur d'Irène un étrange sentiment de méfiance à l'égard de ce fils qui la pouvait priver de tout, du soir au matin, par un coup de force aussitôt légitimé. Elle le voyait en proie aux conseils de vieux libertins, d'audacieux jouvenceaux avides du pouvoir et de joies, aptes à tout tenter pour les obtenir.

Hors le désir de régner, aucun signe d'intelligence ne semblait devoir éclore dans ce cerveau embryonnaire sottement attaché à connaître les plaisirs extérieurs, les futilités de la vie, à offrir et à retirer sa confiance aux plus misérables favoris. Toute la hideur de l'âme brutale des jeunes garçons se manifestait en ce petit-fils de Copronyme. Rien qui fit pressentir en lui un génie du gouvernement ou de la guerre.

Irène pensa qu'il importait de sauver Byzance de ses mains.

Elle n'avait d'autre moyen d'y réussir que de se faire plus indispensable encore aux destinées du pays, que de pousser son œuvre plus outre et de ravir le monde par le bonheur de ses entreprises.

Ses ennemis, ceux qui attendaient patiemment, résolument l'émancipation de Constantin. C'étaient les iconoclastes du parti militaire. Là surtout elle devait férir et gagner. Sa seule chance de salut reposait sur le désastre et la déchéance des destructeurs d'images. Eux abattus, les orthodoxes lui devaient la liberté religieuse, les moines la richesse de leurs cloîtres et la sécurité contre les pillages, les femmes l'accomplissement d'un très cher désir. Cela lui donnerait d'un même coup l'alliance du Pape et des Francs, les subventions du clergé, la reconnaissance des classes tra-

fiquantes ennemies des soldats, mais qui payaient l'impôt.

Elle entama rapidement la lutte; et, pour grandir encore le prestige de la cause qu'elle secondait, elle se ménagea un miracle.

Fort à propos, en cet an 782 du Christ, un paysan de Thrace trouva le tombeau d'un géant enfoui dans la terre avec cette inscription : « Le Christ naîtra de la Vierge Marie et je crois en lui. Soleil tu me verras encore un jour sous l'empire de Constantin et d'Irène ».

La stèle fut amenée dans Byzance. Elle y fit grand effet. Elle contenait la réfutation de l'hérésie nestorienne, sur quoi se fondait la doctrine iconoclaste et prédisait la restauration en même temps que l'empire à vie d'Irène, élue de Dieu. Les catholiques préparés depuis longtemps à la résistance par les encouragements du palais menèrent bruyamment la légende. On se révéla en public adorateur des images. Tout ce qui n'était pas militaire arbora hardiment l'opinion de la régente soutenue du Seigneur. Seuls les évêques du conciliabule de Copronyme n'osèrent se rétracter par amour-propre. Ils avaient défendu avec trop d'acrimonie l'abolition des Images.

Le public manifestant ainsi, la tâche se facilita. Un édit décréta la liberté de conscience et la faculté pour chacun de suivre le culte qui lui conviendrait. Aussitôt l'orthodoxie fut prêchée dans les églises; on officia publiquement selon le vieux rite.

Beaucoup n'étaient devenus ardents iconoclastes que par crainte des vexations et des supplices. Le culte de la Vierge se rétablit partout. Les femmes triomphaient par le moyen d'une femme, pour l'adoration d'une divinité féminine.

Irène avait son parti au grand jour. Les soldats le purent dénombrer; et comme les forces leur en semblèrent considérables, ils n'agirent pas à l'encontre.

Ce premier résultat rendit l'impératrice fort confiante. Elle s'attendait à une émeute, à la révolte ouverte. Voici que sa fermeté seule anoblissait l'intellectualité délicate par-dessus la multitude brutale. Pour elle-même, pour ses ambitions secrètes c'était la victoire en somme de l'élément contraire à Léon l'Isaurien et à Constantin Copronyme; un présage de sa suprématie future sur le Porphyrogénète, leur descendant.

Elle ne laissa point de repos à l'ennemi et porta de nouveaux coups.

Paul, le patriarche de Léon IV, malgré les apparences nécessaires à sa charge, n'avait pas démenti ses préférences pour l'orthodoxie. Il restait fort attaché à Irène, l'ayant prouvé en ordonnant les oncles du porphynogénète lors de circonstances périlleuses.

Quand le mouvement populaire eut été bien admis, la régente lui persuada de se retirer au cloître et d'y accomplir une pénitence publique de ses errements extérieurs. Paul se conforma à ce désir.

A peine fut-il en cellule, la maladie l'assaillit, une de ces maladies qui aidaient Irène à propos lors des temps difficiles. On le jugea bientôt perdu.

Accompagnée de l'Empereur, la Régente alla le visiter. Là, devant eux, devant leur suite, Paul remercia très haut le ciel d'avoir quitté une dignité hérétique avant la mort; cela seul lui permettait l'espoir du salut éternel. Dès ces paroles, Irène fit mander les principaux patrices et séna-

teurs iconoclastes et les pria de voir le patriarche afin de l'exhorter à reprendre la direction de l'église. Lorsqu'il les aperçut, Paul les supplia de garantir leur salut par une prompte abjuration. En outre, il conseilla de réunir un concile œcuménique pour résoudre la question des Images. Ces personnes ne manquèrent pas de lui reprocher son consentement officiel à l'hérésie. A cela il répondit par des pleurs et des cris de contrition, répéta que c'était précisément la cause de sa douleur, et pourquoi il s'efforçait de faire rude pénitence. Pendant cette crise de désespoir tragique, il trépassa.

Irène tenait tout prêt un édit autorisant à prêcher la réfutation des théories iconoclastes. Il fut promulgué aussitôt. Paul ne croyait sans doute pas jouer si au réel la comédie du repentir in extremis. La Régente ne dédaignait pas l'office de machiniste dans les drames de palais utiles à son dessein. Sans doute, elle avait pensé qu'une mort parfaite prêterait une autre importance à la conversion préparée.

D'ailleurs on ne perdit plus de temps. Les délégués des ordres de l'État réunis par commandement impérial dans la megaura du palais des Blaquernes, virent la Régente, l'Empereur portant le sceptre et le globe, tous les dignitaires en costumes présider cette séance extraordinaire. Lorsque le silence se fut établi, Irène qui, en sa qualité d'Athénienne, parlait admirablement le grec, invita en de belles périodes les personnes présentes à élire un nouveau patriarche qui égalât Paul par ses qualités.

« L'Empereur, ajouta-t-elle, envisage cette dignité comme la plus importante de l'empire puisqu'il s'agit du service de Dieu et du salut de ses sujets. Aussi souhaite-t-il que vous

l'aidiez à choisir celui que vous croirez le plus digne et le plus capable de remplir ces importants devoirs; en telle sorte qu'ayant contribué de votre part à l'élection du patriarche, vous vous soumettiez d'autant mieux à son pouvoir que vous l'aurez jugé vous-mêmes le plus capable de vous gouverner. Il est à la vérité, à la cour, un sujet dont le mérite est assez connu de tout le monde et sur qui on n'a pu d'abord s'empêcher de jeter les yeux : cet homme c'est Taraise; mais... »

Comme dans toute assemblée de ce genre ayant un peu le sentiment de son humilité, les gens se hâtèrent d'interrompre Irène, et de crier le plus haut possible le nom de Taraise.

Satisfaite de cette docilité, elle de dire : « C'est celui-là même que nous choisissons et que nous voulons pour patriarche. Mais, comme j'allais vous l'apprendre, il refuse cette charge; et il faut, devant cette manifestation, qu'il expose ici les motifs qu'il a de s'opposer à une élection inspirée, pour ainsi parler, par Dieu même puisqu'elle vient de la voix du peuple après celle de l'Empereur. »

On connaissait Taraise de famille de patrices, réputé homme de talent et de cœur. Ainsi que saint Ambroise avant son élévation au patriarcat, il était laïque. Mais Irène le savait catholique intransigeant. Elle l'avait choisi comme l'énergique exécuteur de la restauration méditée, l'homme fort d'âme qui ne reculerait, ni ne trahirait. Pour accepter cette mission, il avait exigé que l'assemblée le désignât, ne voulant point qu'on pût lui reprocher plus tard d'avoir obtenu sa charge par faveur.

Devant cette acclamation publique, Taraise n'hésita plus.

Il se leva; et, après les saluts d'étiquette à l'Empereur, à l'Impératrice, il prit la parole, ceux-ci le lui ayant commandé.

Il commenca par déclarer ne vouloir pas assumer une si grande responsabilité dans l'église de Constantin puisqu'elle se trouvait séparée par l'anathème des autres églises patriarcales de l'Orient et de celles d'Occident. Il avoua n'admettre qu'une foi unique dans le Christ et dans son Esprit. Par suite, il n'accepterait la charge patriarcale qu'après la décision d'un concile général ayant statué sur le différend des Images et rétabli par son jugement l'unité du christianisme.

L'assemblée sanctionna de ses acclamations l'attitude approbative d'Irène, et se sépara.

Dans la coulisse, l'Impératrice et Taraise convinrent d'envoyer un message au pape Adrien. Les souverains de Byzance l'y priaient de venir lui-même tenir la présidence du concile œcuménique projeté. Ils lui promettaient des honneurs inouïs et la satisfaction de ses plus chères visées.

Trop fin pour ne pas comprendre quel parti la politique impériale comptait tirer de ce voyage pontifical, Adrien préféra envoyer deux légats porteurs d'une lettre fulminatoire contre l'hérésie iconoclaste. Il fécilita Taraise de sa profession de foi et de son élection, encore que celle-ci fut faite contre les canons.

L'année suivante, au mois d'août, commença, dans l'église des Saints-Apôtres, le concile annoncé en grande rumeur à toutes les sociétés ecclésiastiques du monde.

Dans les galeries du haut pourtour tendues, pour la circonstance, d'étoffes impériales quadrillées de broderies pré-

cieusement métalliques enchâssant les pierreries, Irène et Constantin trônèrent, avec les amis de la Régente.

Elle daignait l'expression bienveillante de sa face vers les évêques déjà déterminés à l'accomplissement de son vœu, à voter la restauration du culte catholique; et l'on échangeait par apparat officiel quelques propos de discussion convenue qui précéderaient l'accord unanime, lorsque d'effroyables bruits et des clameurs de meurtre retentirent du dehors.

On vint annoncer que des séditieux en armes manifestaient pour le maintien du dogme établi par le conciliabule de Copronyme trente-six années auparavant.

Bientôt on signale les gardes du Palais qui accourent, l'épée nue. Des cris terribles, des hurlements de guerre épouvantent les Pères de l'Église. Irène pâlit et impose en vain l'autorité de son geste consacré. Les portes cèdent. Les hommes pénètrent menaçants parmi des cliquetis de fer et ils profèrent qu'ils ne laisseront pas outrager par un désaveu public la mémoire des monarques militaires dont ils reçurent leurs charges honorifiques. Les officiers de son escorte envoyés par l'Impératrice pour ordonner le calme et la retraite sont contraints de se réfugier dans la nef autour de l'intrépide Taraise, qui, vêtu de l'habit patriarcal, monte à l'autel et commence, dans ce tumulte de bataille, le symbolique sacrifice non sanglant.

Néanmoins le concile se sépara. Irène, merveilleusement dédaigneuse de cette foule, sortit avec son fils et devant elle les menaces tombaient. Son courage altier troubla les protestataires qui, après son départ, rivalisèrent d'insultes envers le patriarche. Les évêques iconoclastes les vinrent joindre. Ensemble, avec la jactance du succès, ils vantèrent

les axiomes théologiques du conciliabule, pleins de dérision pour les orthodoxes réactionnaires, dont la fermeté ne se démentit pas.

Revenue au Palais, l'impératrice ne perdit pas le temps en récriminations vaines. Elle n'essaya point non plus contre ses adversaires d'une répression dangereuse, à cette heure de défaite. La violence de la soldatesque triomphait trop pour qu'il fût prudent de refréner alors son ivresse. Elle se priva de sortir, ne parut plus au dehors.

Mais bientôt, un bruit courut la ville : les Sarrasins se jetaient sur les provinces d'Asie. Des messages venus au Palais, et rendus publics immédiatement, signalaient les progrès de l'incursion de lieu en lieu, de bourg en bourg.

Les crieurs publics et les tibicinaires, sonnaient sur les places la calamité nouvelle. Les troupes commencèrent à passer le Bosphore avec les enseignes et les bagages. La guerre étant prévue terrible et longue, les phalanges de l'élite reçurent, briguèrent l'ordre de partir. Car d'énormes préparatifs agitaient les gens du Palais. Pour la première fois, le jeune empereur allait prendre le commandement des armées et déployer en étendard le voile de la Très Illuminante Pureté contre le croissant des infidèles.

Le prince enthousiasmé de la subite importance dévolue à sa personne hâtait les choses. Il voulut que ses équipages gagnassent tout de suite la Bithynie afin de donner au monde chrétien cette preuve d'une bravoure qui ne pourrait plus tiédir. Or, c'était coutume et privilège des gardes impériaux de suivre en tous lieux les équipages des souverains. Comme on ne les y conviait pas assez vite, ils réclamèrent cet honneur imprescriptible.

La régente commanda leur passage. Ils sortirent de Byzance.

Irène n'espérait que cette marche. Staurace parti depuis plusieurs jours auprès des légions de Thrace sous prétexte de les dénombrer, offrit aux officiers la garde des souverains. Il les ramena bientôt convertis à Irène, glorieux de leur nouveau titre et de leur plus belle solde. Ils pénétrèrent dans la capitale et occupèrent les logements des gardes impériaux dispersés alors dans les camps et dans les postes d'Asie.

En même temps, on annonçait la retraite subite des Sarrasins; les motifs de guerre n'existaient plus; les équipages de Constantin repassèrent le Bosphore, laissant les troupes iconoclastes sans vivres, sans places fortes dans les provinces méridionales. Byzance était au pouvoir des orthodoxes. Les iconoclastes pris au piège de la Régente allaient devoir rendre les armes.

En effet, Irène les licencia par décret. Dépourvus d'argent, de ressources, ils se dissipèrent, en quête chacun d'un abri et du gain nécessaire. Deux semaines après, un ordre impérial expulsait de Byzance tous leurs partisans, leurs familles, leurs serviteurs; le titre de « gardes » était imputé à l'élite des légions de Thrace. La panique sarrasine avait délivré l'Athénienne orthodoxe de ses plus durs ennemis.

Elle n'attendit guère pour consacrer sa victoire.

Dans la ville même où Constantin avait réuni le grand concile qui formula les principales vérités de la Foi, à Nicée, en Bithynie, elle convoqua les évêques, un an plus tard. Du lieu, de son nom historique, l'assemblée sainte devait acquérir un prestige réel : une sorte de confusion s'établirait

dans les esprits chrétiens et l'on ne saurait quel fut la plus importante de ces diètes catholiques.

En fait, la cérémonie parut des plus graves. Nombre de religieux mutilés lors des persécutions iconoclastes, s'y montrèrent, palmes humaines du martyre de l'Église.

Un miracle ne pouvait manquer de sanctifier une époque si pieuse. Des Juifs de Bryte ayant crucifié une image du Sauveur, le sang et l'eau jaillirent au coup de lance qu'ils lui portèrent, tant qu'on en put envoyer à toutes les basiliques du monde.

Dieu donnait raison à Irène contre le parti militaire. Les miracles affermissaient son pouvoir. Elle se béatifia dans l'âme admirante du peuple grec.

Le vingt-troisième jour d'octobre, en cet an 787, le patriarche Taraise mena les Pères du concile à Byzance dans la grand'salle du Palais des Blaquernes. Irène, l'Empereur, les magistrats et la cour, les corporations et la multitude s'étageaient hiérarchiquement de l'intérieur du palais à l'extérieur, vers l'extrémité du faubourg noble. Sur un trône, merveille des orfèvres studieux, la Régente en sa châsse d'habits d'or et de pourpre, présida la lecture du *Décret de Foi*.

Tous les dignitaires durent y apposer leur seing. A un coup de trompette, des clercs préparés relevèrent les images, les rétablirent dans les niches, et le peuple se ruant par la ville avec des acclamations alla chercher au fond des cachettes les statues de piété et les érigea en grand honneur partout, dans les palais, les églises, aux angles des rues et sur les portes d'où Constantin Copronyme les avait fait abattre.

Bénie par la reconnaissance des femmes, l'Impératrice rouvrit les trésors de Léon l'Isaurien et répandit les largesses. De somptueux présents récompensèrent les hommes de bonne volonté qui l'avaient servie et consolèrent les ralliés tardifs que les fervents de la première heure avaient querellés aux séances du concile. En effet, un moment les évêques catholiques refusèrent d'y recevoir les pénitents iconoclastes; ils les accusaient de s'être souillés du sang chrétien. Grâce à l'intervention d'Irène, on les accepta; mais ceux qui avaient tenu le conciliabule de Copronyme durent en relire publiquement tous les articles, suivis de la réfutation imposée.

La paix régna. Le parti militaire fondateur de la puissance de l'Isaurien, disparut. Irène se connut à la tête des réactionnaires religieux. C'était la faction majeure du peuple. Seule, la Régente en demeurait la pensée directrice; à elle seule, ce peuple parvenu à réaliser son vœu, pouvait imputer la restauration du culte libre. Le jeune empereur ne comptait plus, sinon comme symbole humain, sorte de maître des cérémonies paraissant à tous les galas publics avec la tenue des basileus byzantins. Il n'existait point par lui-même.

Nul chroniqueur ne mentionne que la très pieuse Irène ait éprouvé jamais du remords de la lutte entreprise contre ce fils, au mépris des devoirs maternels. Ce titre de Très Pieuse lui resta pour le triomphe de l'Église orthodoxe, obtenu par son courage et son habile politique sur les plus redoutables hérétiques de l'histoire.

V. — LES LUTTES INTESTINES.

Comme elle eut toujours en but la grandeur de Byzance, la reconstitution de l'hégémonie romaine, elle se convainquit de bonne heure que rien ne pouvait aboutir de ses desseins sans l'appui des plus hauts pouvoirs : le Pape et les Francs. A voir perpétuellement le territoire se dérober sous les incursions des Sarrasins, Scythes ou Bulgares, elle comprit que ce ne serait trop de l'entente des peuples du vieux monde pour s'opposer à l'immigration orientale et se défendre d'un esclavage probable. Il fallait donc écarter les conseils de la politique exclusive préconisée par les théoriciens de palais et tenter, au contraire, rapprochements et alliances avec les jeunes races d'Occident plus âpres à la lutte, mieux fournies en valeur, innombrables, et amantes de la guerre. Dès ce huitième siècle, Irène prévoit la définitive invasion de 1445, la chute de l'Empire immergé, sans soutien, par l'afflux de la cavalerie turque; toute la civilisation de Constantin, tout le souvenir de la gloire romaine émiettés sous la furie du Barbare oriental, qui s'installe enfin hors ses déserts inféconds dans la fertile et riche Europe.

Elle seule de son temps, elle seule des générations grecques précédentes, de celles qui suivirent, sut cet avenir et peina pour le détourner. Certains prétendent que l'astrologie lui était de révélation familière. Le pourrait-on nier en suivant aux récits des secs et niais annalistes de ce temps, les efforts dignes des plus célèbres intelligences qu'elle accumula.

Son fils Constantin lui semblait l'obstacle à ses vues. Elle pensait qu'il n'échapperait pas à l'individualisme brutal des ascendants, préoccupés, au contraire, en un orgueil puéril, de se brouiller par des extravagances religieuses ou politiques, avec le pouvoir occidental.

Les dix-neuf années de l'éducation impériale n'avaient pas formé un esprit supérieur. Le souci d'une débauche quotidienne, une arrogance facile, le mépris des sciences, l'ignorance complète de toutes choses constituaient le fonds moral du futur souverain. Sans doute, Irène eût dû se reprocher un manque de vigilance; et, aux heures de sincérité intime, elle s'avouait certainement qu'elle avait constaté sans déplaisir les absurdes penchants de l'héritier. S'avilissant ainsi de lui-même, il laissait moins à craindre pour plus tard. Jamais il ne se montrerait capable de gouverner seul l'empire des Romains. Esclave de tristes appétits sensuels, il ne tarderait pas, si par hasard il essayait le despotisme, à lasser le peuple par la fréquence des impôts et l'odieux de ses allures. Irène se trouverait bientôt remise par l'opinion publique en possession d'une autorité qui valait à Byzance une prospérité économique inconnue depuis des temps. Autour d'elle ses amis propageaient le sentiment de l'incapacité de l'hoir et disaient comme l'Empire en de telles mains, sans Irène à la tête, serait confusion et misère!

Une seule qualité lui parut naître quand il atteignit l'adolescence : le courage militaire. C'était précisément la plus dangereuse pour sa mère. L'armée couvait toujours une manière de haine contre elle; et Constantin, ami du soldat, manieur d'armes, visiteur de camps, pouvait un jour réveiller le parti des séditieux naguère iconoclastes.

Aussi lorsque les Sarrasins inquiétèrent, sérieusement cette fois, la Romanie, Irène mit en œuvre ses intrigues et son influence pour l'empêcher de prendre la tête des troupes d'expédition. Elle simula l'amour maternel, le déclara bien trop frêle malgré ses dix-neuf ans pour affronter les fatigues d'une campagne en Asie. Les soldats protestaient. Elle forma leur état-major de ceux-là même qui, dans l'entourage impérial, cherchaient à stimuler l'orgueil de Constantin contre l'inflexible autorité de sa mère.

Des batailles malheureuses déconsidérèrent ces courtisans.

L'empereur dépité pressait sa mère de conclure enfin le mariage avec la fille de Charlemagne. Les portraits qu'il avait de Rotrude, le bien que l'on disait d'elle excitaient son désir. Il en sembla fort amoureux.

Leur âge n'était plus un obstacle aux fiançailles. La Régente ne pouvait présenter de motif valable qui prolongeât le retard de cette union tant désirée par le cœur du prince et par la diplomatie de la cour.

L'ambassade grecque partit. Elle trouva Charlemagne à Capoue dans sa gloire de conquérant organisateur. Selon les conseils et les ordres d'Irène, les ministres de Byzance réclamèrent avec hauteur l'accomplissement des promesses nuptiales faites sept années auparavant; en outre,

ils élevèrent sur la Pouille et le duché de Bénévent des prétentions intransigeantes que l'on savait inadmissibles pour la politique franque. Déjà blessé par les tergiversations antérieures des diplomates d'Irène, Charlemagne refusa les concessions requises. Ainsi que l'avait espéré l'Impératrice, le mariage fut rompu définitivement.

Dès que la nouvelle en parut certaine, elle invoqua l'exemple de Copronyme qui, sur le refus de Pépin d'unir sa fille à Léon, avait immédiatement fiancé ce prince à une Grecque distinguée d'esprit, elle-même.

Il fallait agir pareillement, affirma-t-elle, pour sauvegarder la dignité de la cour byzantine.

En ce temps, vivait un saint homme, nommé Philarète, rendu célèbre dans tout l'Empire par sa charité et ses autres vertus. Il élevait sa nièce, Marie l'Arménienne, selon de sévères principes de piété. Irène jugea que cette belle éducation la désignait pour le trône, encore que sa naissance fut médiocre. Quoique pût dire Constantin Porphyrogénète, désolé d'avoir perdu Rotrude et sans affection pour cette fiancée nouvelle, il la dut épouser devant les menaces et l'autorité de sa mère. En vain invoqua-t-il l'indépendance acquise par son âge, les dix-neuf ans qu'il portait. Irène rappelant son propre mariage accompli dans des conditions analogues le força, par respect filial, à obéir.

Cependant si le dédain de Charlemagne servait l'ambition de la Régente, il blessait fort son amour-propre. La Despoïna permit au Lombard Adalgise de passer en Italie par les provinces grecques pour tenter de reprendre la couronne de son père, prisonnier des Francs. Même elle lui donna des subsides en argent et en hommes. Jean, trésorier

général des guerres et chef du palais conduisit les troupes. Elles passèrent en Calabre, se joignirent aux garnisons de Sicile et marchèrent sur le duché de Bénévent. Grimoald, allié de Charlemagne, vint à leur rencontre, les battit presque sans combat. Jean fut pris et mourut soit des suites de blessures, soit des tortures sans doute infligées. Adalgise ramena péniblement à Byzance les débris de l'expédition et vieillit là, sans honneur, menant une existence obscure.

Charlemagne, avide de mettre l'Italie grecque aux mains de ses alliés, prit pour prétexte de continuer la guerre, les propositions hérésiarques du récent concile de Nicée. Il tenait à paraître le fléau du Pape. Cette attitude lui donnait une sorte de caractère sacré justifiant les succès de ses armes. Mais Adrien, craignait une nouvelle scission des églises. Il écrivit au prince franc une longue lettre qui réfutait son attaque. Les vainqueurs d'Adalgise ne terminèrent pas moins la conquête des possessions grecques en Italie, préparant ainsi le sacre de Charlemagne comme empereur, qualité que Byzance ne lui pouvait plus guère disputer.

Constantin atteignait alors vingt ans. Sa situation était absolument misérable. Le ministre Staurace le méprisait avec affectation. Une ignorance presque complète l'avilissait au milieu d'une cour érudite, rhétoricienne, éprise de brillants syllogistes. Occupé de satisfaire quotidiennement les pires débauches, il sollicitait de Staurace l'argent nécessaire, et cela le rendait d'autant plus infâme aux yeux des courtisans qui le voyaient au rang des quémandeurs habituels, sans plus de dignité. Staurace distribuait les emplois et les faveurs, les grâces et les charges, sans le consulter même pour la forme. Tout se décidait sans lui.

Irène qui, au concile de Nicée, lui avait passé la plume après avoir signé la première, mettait maintenant son nom avant le sien sur les actes publics.

Son imbécillité ne pouvait soutenir la lutte contre de si habiles personnages. Les médailles présentent un Staurace de face rusée et fine, au nez fort de flaireur, aux yeux perçants, avec une pénétrante ironie vers les plis de la bouche dont les commissures s'accusent. La barbe élégamment divisée allonge encore la figure plate semblable un peu à celle du Louis XI de la tradition.

Un jour, Constantin le molesta d'une arrogance inusitée et de menaces sous-entendues. Ce suffit pour que l'astucieux ministre d'Irène présageât de ce changement quelque conspiration latente. Certainement des téméraires excitaient l'empereur. Staurace fit espionner les mécontents, amis du Porphyrogénète. Il ne tarda pas à découvrir que les deux patrices Théodose et Damian, Pierre, préfet de la ville, méditaient de le surprendre, de le charger de chaînes et de le reléguer avec Irène en Sicile.

A ce moment, de furieux tremblements de terre bouleversaient le sol de Byzance. Les hommes n'osant plus coucher sous des toits, dressaient des tentes au milieu des jardins. Réfugiée dans un château de la banlieue, à Saint-Mamas, la Régente écoutait ses conseillers habituels lui dire que Dieu sûrement ne destinait pas l'Empire à son fils, et qu'elle agirait selon les vues du ciel en s'appropriant le titre et le pouvoir. Staurace survient qui conte comment les desseins secrets de l'impératrice déjà soupçonnés suscitent dans le palais un parti de révolte. On ne perd pas le temps. Les officiers mêmes que Staurace sait affiliés au complot reçoivent

l'ordre d'arrêter l'empereur et les patrices. Ils obéissent par peur.

Irène exprima une grande colère. Elle ne comptait pas sur une tentative de rébellion, et se croyait sûre pour longtemps de l'inertie de Constantin. Sa fureur frappa d'abord les conseillers du fils. Elle s'imagina qu'ils avaient tout conduit, hors sa volonté. Battus de verges, humiliés de mille manières, ils furent relégués dans cette Sicile même où ils voulaient l'exiler. Lorsqu'elle connut mieux les détails de l'aventure, elle n'épargna plus Constantin. Dès cette heure, elle cessa de le considérer comme son fils. L'ambition étouffa le sentiment maternel. Il ne lui fut plus que le rival pernicieux capable de la priver du commandement, son unique et dévorante passion. Car, bien qu'on sache Irène très belle, nul ne dit qu'elle fut galante. Parvenue jeune au souverain pouvoir, elle se servit de sa beauté pour captiver les foules et les plus habiles gens de cour, mais sans distinguer personne. Elle eût craint de se laisser dominer par un amant, et son orgueil lui défendit toujours ce risque. Aussi s'étant donnée entière, corps, esprit, à cette passion de régner, les autres affections moururent.

Constantin, obstacle vivant de son désir, fut battu de verges en prison, puis enfermé dans une chambre, si étroitement reclus que personne ne le pouvait voir.

Et, pour affirmer à la face du peuple qu'elle agissait ainsi selon le bien et la volonté de Dieu, elle fut en grande pompe à Sainte-Sophie remercier le Sauveur de l'avoir protégée contre les embûches de son fils. Le peuple l'acclama traversant les rues de Byzance sur son char, répandant la monnaie d'or.

C'était un signe excellent de l'état général. Irène pensa l'heure venue de dégrader le Porphyrogénète et de s'attribuer la dignité impériale. Elle profita de l'étonnement des esprits frappés d'une si grande hardiesse, pour ordonner aux troupes la prestation d'un nouveau serment par où elles s'engageaient à ne pas souffrir que l'Empereur régnât, Irène vivante. Les légions de Byzance qui lui devaient leur position la proclamèrent seule Basilea et seule digne de l'être. En même temps, des moines allaient répandant des prophéties, expliquant des textes bibliques où il était prédit qu'elle commanderait seule aux destinées de son peuple.

La foule admirant son énergie, enthousiaste de ses largesses, voyant l'empereur enfermé, ses amis en exil sans que personne osât tenter leur délivrance, se tourna vers cette incarnation de la force, et jura de n'obéir qu'à elle avec la même ferveur et les mêmes serments qui avaient jadis déterminé Léon à proclamer son fils.

Sûre, comme il lui semblait être, du pouvoir, Irène préparait déjà une flotte contre les Sarrasins qui attaquaient Chypre. Des officiers partirent en toutes les provinces pour rayer officiellement le nom de Constantin des actes publics. Mais très vite, une réaction surgit à l'encontre de son autorité. On écrivit à Irène de conseiller l'empereur, de l'éclairer, de lui apprendre à régner, mais non de se substituer à lui. « C'est Constantin seul que Dieu a établi notre maître ». De nouveaux messagers expédiés en hâte n'obtinrent pas meilleures réponses.

Irène ne céda point. Elle considérait comme dangereux de se dédire, maintenant. Une sédition pouvait naître qui la renverserait brutalement du trône. Reculer lui parut im-

possible. On dirigea une troisième mission d'officiers vers les camps provinciaux. Alexis, capitaine des gardes, brigua la légation auprès des troupes d'Arménie. Arrivé là, il vit bien que l'on était hostile à Irène, qu'il n'obtiendrait rien que de mauvais traitements s'il s'acquittait de son office. Pris par une ambition subite, par ce vague espoir de guider la révolte imminente et d'être porté au triomphe sur l'effort des soldats, il trahit brusquement l'Impératrice.

« Je viens, dit-il, vous annoncer la honte du nom romain et vous proposer de vous en faire les complices. Une femme ambitieuse m'a chargé de vous apporter de l'or et des fers ». Suivaient quelques propos sur la politique intérieure d'Irène et la manière dont elle avait su réduire au néant la personne impériale. Il acheva : « Les trésors de ce malheureux prince ont servi à corrompre la cour et les soldats... Voulez-vous vendre sa liberté et sa couronne?.. Désormais le sceptre appartiendra à qui voudra l'acheter et les soldats romains apprendront à trembler sous des femmes ».

Avec plus de prudence, les chefs des légions soutinrent la cause d'Irène. Les soldats constamment excités par Alexis finirent par les enchaîner; et, quand on apprit la défaite de la flotte dans les eaux de Chypre, la révolte déclarée aussitôt par les meneurs gagna les légions de Bithynie et de Cappadoce. Alexis prit le commandement et marcha sur la capitale, suivi de toute l'armée d'Asie dont les avant-coureurs annonçaient quel pillage sans pardon punirait la résistance des vaincus.

Irène se vit abandonnée des milices, perdue d'avance. Au palais, ses ennuques affolés n'avaient plus de conseils à fournir. Staurace et son collègue Aétius détruisaient par le

feu les pièces compromettantes et mettaient hors d'usage les registres aux impôts. Elle, tenace et formidable, ne voulait accepter leur avis de rappeler au trône Constantin. Dans ses appartements, elle se démenait furieuse, emportée, proclamant sa rancœur et sa haine contre la soldatesque imbécile qui lui préférait un jouvenceau sans esprit. Le monstre militaire si longtemps combattu, terrassé à maintes reprises, renaissait à l'heure même où elle le pensait détruit. Dans sa colère, elle insultait Marie l'Arménienne pour qui sans doute se levaient ses congénères. Enfin il lui fallut se rendre, abandonner l'espoir de ses longs efforts. Elle alla trouver son fils. Elle fut hautaine.

D'abord il refusa de la croire. Les mauvais traitements infligés à son corps par l'autorité de la Régente lui faisaient craindre tout, la mort même. Il comprenait alors cette femme plus ambitieuse que mère, qu'épouse, qu'amante. L'Empereur protestait avec terreur qu'il préférait de beaucoup sa situation d'alors aux périls du pouvoir. Ce lui semblait un piège, cette promesse de lui rendre le sceptre ; et il ne voulut longtemps l'accepter.

Irène lui envoya des gens qui confirmèrent ses dires. Alors il prit la tête des gardes et rejoignit au Bosphore ses partisans qui approchaient des murs. On le reçut par des acclamations. Alexis fit demander par la voix des soldats la punition des ministres d'Irène et, pour lui, le titre de généralissime en fonction irrévocable. L'Empereur n'osait encore frapper les puissants de la veille. Mais Alexis n'hésita point à faire battre de verges Staurace et Aétius qu'on relégua immédiatement en Arménie parmi de sûrs gardiens. A Byzance, on frappa les plus chauds amis de la Régente, im-

médiatement privés de leurs biens, puis exilés. On n'épargna pas son précepteur Jean qui l'assistait en tous lieux, en toutes occasions.

Les nouveaux gouvernants prescrivirent à Irène de vivre en secret dans son palais d'Eleuthérion dont elle avait dirigé la construction. Par prudence, elle y avait transporté dans de profondes cachettes les trésors de l'Empire; et, quand Constantin la pria de les lui remettre, elle répondit n'en pas posséder d'autres que ceux connus de lui-même.

Elle comptait sur cette réserve d'or pour reprendre la domination sur l'Empereur au jour où il aurait besoin de ses richesses.

Comme, malgré ce coup d'État, le peuple gardait sa confiance en la Régente, le conseil impérial interdit à Irène de se montrer en public. Cette réclusion forcée la fit regretter davantage. On s'apitoya sur ce sort. N'avait-elle pas rendu à Byzance la prospérité merveilleuse des anciens empereurs? Le changement politique avait eu lieu au commencement de l'hiver qui est souvent très rude sur le Bosphore. Pendant la saison rigoureuse, le peuple ne reçut pas les largesses accoutumées dont elle était prodigue. On murmura contre Constantin. Un violent incendie détruisit le palais patriarcal et les riches quartiers des alentours. Les partisans de l'impératrice mère répandirent le bruit que Dieu maudissait le règne advenu.

L'an qui suivit (791), le parti d'Irène avait tellement repris d'importance, qu'au mois de juin, Constantin sollicité par les politiques clairvoyants fit nommer Irène seconde dans les acclamations officielles. Avant son départ du ministère, Staurace ayant caché les registres, supprimé les rôles de

contributions, les percepteurs nouveaux réclamaient sans raison et vexaient les marchands, les cultivateurs, les propriétaires. Dépourvus de renseignements, perdus dans tout le désordre administratif, malmenés par les réclamations des habitants, pressés par les exigences de la cour, les officiers impériaux prirent le parti de rapiner brutalement afin de fournir au fisc les sommes obligatoires. Le mécontentement des citoyens ne se contint plus. Sur les conseils d'Alexis, Constantin fut combattre les Bulgares. D'abord il les surprit et les refoula hors du territoire byzantin. Pendant une autre campagne menée contre les Arabes, les choses empirèrent. A son retour, il fallut tondre et reléguer Alexis qui, soutenu des troupes arméniennes, se plaignait de l'influence renaissante d'Irène et menaçait le Palais de son ambition appuyée sur la force effective des soldats.

Enfin, débordé par l'indiscipline de ses partisans et menacé de séditions populaires, ses coffres vides, l'Empereur recourut à sa mère. Il la trouva très digne, austère dans sa sévérité de recluse. « Vous m'avez punie du bien que je faisais à votre peuple, dit-elle; vous ignorez tout, vos ministres aussi ». Et, triomphante, elle refusa de parer au gâchis général. Il fallut la supplier, l'aduler. Elle exigea la direction suprême, le rappel de ses ministres. Staurace et Aétius revinrent en leurs charges. La disgrâce d'Irène avait duré quinze mois à peine. En deux hivers, l'Empereur s'était perdu devant son peuple.

Irène voulut porter un coup décisif au parti militaire.

Les légions arméniennes lui refusaient l'acclamation. Alexis les rejoignit. Il se laissa battre et prendre. Nicéphore qui le remplaça n'eut pas meilleure chance. Bien que César

et oncle de l'Empereur, il eut les yeux crevés aussi bien qu'Alexis. Les autres oncles, Christophe, Nicétas et Eudocime, enfermés au château suburbain de Saint-Mamas, eurent la langue coupée.

Par de tels moyens de terreur, Irène comptait ôter à quiconque l'envie de tramer contre elle des complots. Leur qualité de prêtres n'avait pas sauvegardé les nobilissimes du supplice. Tout l'odieux de cette exécution retomba sur Constantin à qui l'on reprocha l'horrible ingratitude de faire mutiler ceux qui se rebellaient en sa faveur.

Ce fut bien pis quand, revenu de Bulgarie, vaincu, plusieurs dignitaires tués, même le devin Pancrace qui tenait la confiance de l'Empereur et lui avait prédit victoire, il marcha en personne et furieux contre les Arméniaques. Ses officiers en achetèrent les éclaireurs qui revinrent au camp des séditieux déclarer n'avoir point vu les phalanges impériales. Surpris et taillés en pièces, les Arméniaques se dissipèrent. Mille furent ramenés à Byzance par la porte des Blaquernes au milieu de la foule applaudissant à leur défaite. On les marqua de multiples petits trous noircis à l'encre qui formaient au front de chacun les caractères : *Arménien traître*. On les bannit en Sicile.

Dès cette heure, Irène fut sûre que personne ne conspirerait plus pour son fils, nul ne pouvant compter sur sa foi.

Le monde demeurerait instruit par ces cruels exemples de l'extraordinaire ingratitude dont il punissait les hommes voués à lui.

Le déconsidérant ainsi, par l'abus de sa sottise et de sa faiblesse, l'Impératrice mère comptait le rendre pour tou-

jours incapable du pouvoir. Elle ne limita point son œuvre de haine à ce succès.

Elle l'avait déconsidéré devant le parti militaire, il fallait le perdre auprès des gens d'Église.

Maintenant elle simulait pour lui une amitié véritable. Leur reconciliation officielle se consacrait d'ententes intimes. Peut-être l'ayant privé du pouvoir, Irène se laissait-elle compatir à la misère de ce fils imbécile, et voulait-elle lui donner au moins la compensation de satisfaire ses pauvres désirs. Non qu'elle abandonnât le souci de leur rivalité et le soin de le vaincre; mais, la théorie d'initiée lui dictait le précepte qu'on ne dégrade pas mieux les hommes qu'en aidant leurs passions; et, si elle pouvait paraître pleine de douceur envers Constantin lorsqu'elle prodiguait l'indulgence et l'argent à ses débauches, elle savait comme les gens devaient porter des jugements sévères sur ce soudard sans dignité. Elle, admirablement chaste et dédaigneuse des sens, se renferma dans les lignes divines de sa beauté intangible, prête à excuser les vices qui abaissaient, pour son bénéfice, les volontés mâles.

L'Empereur ne supportait guère Marie l'Arménienne. Son union avec cette fille avait marqué la fin de ses espérances légitimes à la suprématie impériale. Il ne paraissait auprès d'elle qu'en public et le plus rarement possible. Priant Dieu, elle souffrait en patience au fond du palais, entourée d'une cour minime, le strict service exigé par le cérémonial.

Vers l'an 795, Constantin fréquenta plus assidûment l'entourage de l'Impératrice. Marie, bonne et simple, éprouva d'abord grande joie de ce retour de l'époux. Elle remerciait

le Sauveur par des dévotions ferventes et répétées. Mais les gens du palais connurent bientôt le secret : il ne venait aux appartements de l'Impératrice que pour contempler à son aise une fille d'honneur, Théodote, dont il se laissait voir éperdûment amoureux.

Toute la cour imitant l'Empereur, se groupa autour de Théodote, si bien qu'on la considéra vite comme l'impératrice réelle, l'autre étant la Despoïna nominale. La suivante distribuait les grâces et gouvernait les intrigues des courtisans. A se sentir en si heureuse situation, elle ne fut pas longtemps sans briguer la couronne même. Aux premiers moments, l'Empereur hésitait à la contenter. Irène intervint. Elle félicita son fils sur le goût qu'il témoignait en choisissant si belle favorite. Puis, en des heures d'expansion, elle s'accusa presque de l'avoir contraint à prendre l'Arménienne.

Légitimé par l'approbation de sa mère, le désir de Constantin lui devint pressant. Ce n'était pas mince entreprise alors que le divorce. Les canons ecclésiastiques s'opposaient formellement à la disjonction des époux. Le clergé de Byzance tenait beaucoup à ne pas contrevenir à ce principe religieux, car cette austérité lui donnait avantage sur la facilité du clergé romain plus accessible aux querelles conjugales et fort porté à soumettre aux appétits ou aux intérêts des potentats l'inviolabilité des sacrements. Taraise ne se laisserait point corrompre et ne céderait pas à la persuasion. Premier patriarche orthodoxe succédant aux iconoclastes, il ne pouvait donner cet argument à la critique des adversaires.

D'autre part, le peuple aimait Marie l'Arménienne dont le

malheur le touchait. Il semblait dangereux d'encourir ainsi la défaveur du public. Cependant Théodote insistait, suppliait, menaçait son amant des plus sévères rigueurs : la retraite au cloître.

Il y avait, au fait, un motif rationnel de divorce impérial : la stérilité de l'épouse. On le fit valoir à Taraise en le priant d'annuler le mariage sur ce grief. Les autres cours sollicitaient et obtenaient toujours satisfaction de Rome, en alléguant pareille raison de rupture.

Le patriarche déclara sèchement à Irène qu'ayant reçu d'elle les insignes de son autorité spirituelle, il ne lui ferait pas l'injure de déchoir en se prêtant à de telles manœuvres.

Constantin, en sa sottise, n'admettait plus d'obstacle au désir de sa maîtresse dont les caprices l'asservissaient. Il entra en fureur, jura qu'on le voulait faire périr de désespoir, puisqu'il ne pouvait vivre sans cette fille. Sa folie s'accrut. L'idée de la persécution le mina. Il allait par tout le palais montrant des vases emplis d'une liqueur infecte, et il prétendait que l'Impératrice Marie avait commandé qu'on lui servît ce poison.

Irène feignit de le croire. Les dignitaires et les gens du palais n'avaient plus qu'à croire également. Ils désertèrent les appartements de la jeune Impératrice. Bientôt cent témoins se trouvèrent pour confirmer les histoires du fou; il alla pleurer devant Taraise et demander qu'on remédiât à cet excès d'infortune en annulant le mariage et en voilant l'empoisonneuse.

Le patriarche, honnête homme, eut grande indignation. Il publia hautement l'imposture. Mais les faux témoins se multipliaient pour dire les moindres détails du crime. Lassé

d'une si malveillante cabale, Taraise finit par juger : « Si vous ne mentez, vous me proposez d'admettre parmi les vierges sacrées celle qu'il faudrait faire mourir aux yeux de l'univers sur un honteux échafaud. Convainquez l'impératrice de ce forfait devant les sénateurs et livrez-la au bras séculier ».

Constantin n'osa suivre ce pernicieux conseil et, quelques jours, parut se désister d'accomplir son dessein. Théodote toutefois ne le laissa languir. Elle exigeait impérieusement le sceptre ou menaçait de tarir la source des joies charnelles. Esclave de son corps, l'Empereur expédia à Taraise un ordre exprès. Le patriarche se contenta de renvoyer l'émissaire avec la réponse qu'il préférait mourir à consentir. Le peuple tenait pour le patriarche, comme le clergé. Mais les gens de cour en quête de faveurs mettaient tout en œuvre pour donner à cette fille le sceptre de Byzance et assouvir la passion de Constantin. Le spectacle était bizarre de ces nobilissimes, stratèges, césars, chefs de gardes, officiers de scholaires, cubiculaires et palfereniers aux abois pour contenter la favorite et suant à fournir un motif de conciliation qui ramenât la femme au lit du souverain. Tous s'entremettaient. Des officiers voulurent passer l'épée au travers du corps de Jean, député des patriarches de Palestine, qui soutenait la conduite de Taraise. Téodote pleurait tout le jour dans le gynécée en criant que l'Empereur ne l'aimait plus, ou encore qu'il ne savait se faire obéir et qu'elle ne se passionnerait jamais pour un prince incapable de dominer ses sujets. Cela redoublait la fureur de Constantin comme le mésaise des courtisans privés de grâces par cette méchante humeur.

Il fallait en finir. L'Empereur courait tel qu'un satyre dans les galeries. Sans cesse, il ordonnait la mort civile du cloître ou la mort physique de l'échafaud contre Marie l'Arménienne. On devait choisir immédiatement et voir s'il convenait que le sang fût répandu ou le mariage annulé. Il envoyait dire à Taraise que, reprenant la religion de son père, de ses aïeux, il décrèterait l'abolition des images et le supplice des orthodoxes.

Irène se gardait d'intervenir. Autour du palais, le mépris de la foule augmentait pour ce fou d'érotisme. Le dégoût se généralisa. Un jour, il chassa brutalement l'impératrice dépouillée de ses ornements officiels ; et elle traversa la ville, éplorée, devant la consternation du peuple honteux de son prince.

L'Arménienne se réfugia dans le cloître. Déjà elle avait supplié Taraise de la séparer de son époux afin qu'elle se lavât de si odieuses calomnies.

Constantin, sitôt cette retraite connue, fit valoir auprès de Taraise que sa femme l'ayant abandonné d'elle-même pour le monastère, rien n'entravait plus le prononcé du divorce. Aux difficultés qui surgirent encore, l'Empereur entra dans le délire, promulgua des décrets iconoclastes, commanda les bourreaux.

Par crainte que le sang chrétien se répandît à cause de son obstination sainte, Taraise laissa un catéchiste voiler Marie l'Arménienne, contente d'obtenir à ce prix la vie, le repos, de troquer la couronne et les misères du trône contre la paix d'une cellule de religieuse.

Le patriarche refusa d'officier lui-même. L'abbé d'un monastère, consacré par Constantin, célébra les noces de Théo-

dote, dans l'église de Saint-Mamas. On déploya une grande pompe pour consacrer le sacrilège.

Taraise prêcha dès lors que l'Empereur ne mourrait pas en paix. Pour garantir de la fureur du potentat les ecclésiastiques qui s'étaient dérobés à cette cérémonie, Irène les couvrit de sa protection. Cela seul les sauva.

Il naquit de ce sacrilège un scandale énorme dont souffrit tout l'Empire. Beaucoup d'hommes incités par l'exemple de Constantin prétendirent divorcer. Les demandes en annulation de mariage affluèrent aux évêchés. Le clergé ne sut bientôt comment restreindre cette licence. Nulle réfutation plausible ne lui vint lorsque la voix publique l'accusa de déformer le dogme et la pratique selon les caprices des grands puisqu'il ne voulait étendre au peuple cette mesure de libération.

Certains abbés relevèrent la censure de la foule, l'approuvèrent. Ensuite, forts de l'assentiment général, ils ne craignirent pas de blâmer en public la conduite de Taraise. L'exemple de protestation fut donné par de propres parents de la nouvelle Impératrice attachés aux grades liturgiques.

Le palais les envoya prier de revenir sur leurs jugements. Ils ne se rétractèrent point. On leur fit des menaces. Elles restèrent vaines.

Deux abbés, Platon et Théodore, assumaient la responsabilité du mouvement protestataire. Au nom de leurs collègues proclamant adultère le mariage de l'Empereur, ils enjoignirent de considérer les contractants comme excommuniés.

Au palais d'Eleutherion, l'Impératrice-mère menait occultement cette aventure. Elle crut alors l'instant propice

pour conseiller à Constantin la suprême maladresse qui anéantirait de façon définitive son influence en manifestant aux yeux de la foule la réprobation que l'Église lui vouait. Staurace lui porta l'avis d'entreprendre une démarche personnelle auprès de Théodore, de le visiter à son monastère. L'Empereur y alla bénévolement ; ayant reconnu que la rigueur ne servait point sa cause. Enfermé au cloître Saint-Michel, près du palais, sous la garde de l'abbé Joseph, qui avait célébré les noces de Théodote, Platon ne cédait pas ; et la défaveur publique s'en était accrue.

Avec un assez beau cortège, Constantin Porphyrogénète gagna donc le monastère de Théodore. Dès qu'il voulut franchir le seuil, les moines s'enfuirent, renversèrent les cierges, comme il était coutume d'agir en présence des excommuniés ; puis s'enfermèrent dans leurs cellules sans lui parler ni le saluer.

Constantin en délire regagna le palais. Des soldats commandés aussitôt coururent au monastère, se saisirent de Théodore et de ses moines. On les déchira d'étrivières avant la relégation à Thessalonique où ils rejoignirent la communauté de Platon exilée là.

Un messager du pape, avec qui Irène gardait d'excellentes relations, loua le courage de ces saints hommes. L'opinion publique les admira, et bientôt les requêtes en annulation de mariage qui avaient excité ce tumulte furent retirées par leurs auteurs.

Tant de mésaventures ne diminuèrent qu'en partie le respect du peuple pour son prince. Il sembla plutôt qu'ayant souffert de lui cet excès d'indignité, les Byzantins affirmaient ainsi leur dévouement à l'oint de Dieu, au descendant du

glorieux Isaurien. C'était le sentiment, qu'une fois épuisées, toutes les folies propres à une jeunesse attardée et mal instruite pour résister aux tentations de la vie, Constantin Porphyrogénète finirait par comprendre la vanité des appétits sensuels et se consacrerait d'autant mieux, sous l'excitation du repentir, au bien de l'État.

On attendait.

Irène sentit cette espérance latente du peuple, et s'en désola. Pour confirmer ses craintes, Théodore et Platon terminèrent le schisme provoqué par leur intransigeance en revenant se soumettre à la communion de Taraise. La situation du patriarche grandissait. Marie l'Arménienne, que la foule aimait à prendre pour une sainte, le félicita de la sagesse montrée en ces conjonctures troublantes. Tout le monde pardonnait en somme à Constantin, sauf sa mère.

Le jeune Empereur avait accompli des actes de courage, pendant une expédition contre les Arabes; et l'on voulut chérir les qualités guerrières de sa race retrouvée en lui. Une fanfaronnade d'apparence insignifiante lui valut la sympathie de la foule. Il envoya au prince des Bulgares, Cardamos, qui réclamait le tribut, un coffre rempli de crottin de cheval.

Il y eut, à la suite, des marches de guerre; mais les Bulgares n'osèrent attaquer le camp des Grecs et l'Empereur rentra en triomphe aux Blaquernes.

Le parti militaire exalta ces avantages et la valeur de Constantin. La populace chanta la hardiesse du Basileus. La faction d'Irène perdit du terrain. Au palais, les anciens conspirateurs recommencèrent à miner le pouvoir de l'Impératrice-mère. L'opinion persuadait à Constantin de changer

les ministres, de revenir à la doctrine iconoclaste et de poursuivre les guerres heureuses.

Irène effrayée, emmena son fils jusqu'aux bains de Pruse en Bithynie, afin de le soustraire aux conseils néfastes. L'Impératrice Théodote était grosse. Il devenait à craindre qu'à la naissance de l'enfant, s'il portait le sexe mâle, l'opposition se groupât sur ce nom de l'hoir, pour former officiellement une puissance politique. Ils étaient à Pruse depuis quelque temps lorsque Constantin fut rappelé pour les couches.

Demeurée au milieu des troupes avec l'équipage impérial, Irène se constitua rapidement parmi les officiers une compagnie de fidèles. Elle employa toutes les séductions de sa grâce, de son éternelle beauté, et distribua une forte part de ses inépuisables richesses. Avant le printemps de 798, elle possédait au cœur des armées une coterie importante, capable de faire avorter un élan général du parti militaire dirigé contre elle.

C'était, pour l'instant, la chose essentielle. Le printemps venu, Constantin voulut entrer en campagne et renouveler les succès des années précédentes qui le réconciliaient avec le peuple. Irène travailla, expédia des émissaires. On acheta les éclaireurs. Ils prétendirent que l'ennemi avait repassé la frontière.

Le Porphyrogénète reprit très penaud la route de Byzance. En chemin, il apprit la mort subite de son fils au berceau. Irène conservait des amis sûrs auprès de l'Impératrice Théodote. Très affecté de ce malheur, le Basileus éprouva de l'humeur noire, se renferma, cessa de voir le monde. La populace de la capitale vivait des nouvelles du palais. L'infortune

impériale la toucha. L'imagination populaire voulut reconnaître en lui l'amoureux persévérant, le soldat valeureux, le père attendri; on le jugea homme de grand cœur.

Les jours de fête, la foule se massait à Sainte-Sophie pour le voir, amaigri et triste, invoquer avec une ardente piété la commisération du Christ. Ou bien, on guettait le dromon l'emportant sur les eaux du Bosphore jusqu'au palais de Saint-Mamas, jusqu'à ses vastes jardins; et les acclamations le saluaient de loin avec mille vœux appelant sur sa tête la bénédiction de la Très Illuminante Pureté et de la Rayonnante Douleur.

Il y avait six semaines que le malheur lui était échu. Pour la première fois, il venait d'assister à une fête, un jeu équestre du cirque.

Il regagnait le palais de Saint-Mamas en dromon, lorsqu'il aperçut courir vers lui une grande barque chargée de dignitaires, amis de sa mère, et de quelques officiers récemment attachés à l'auguste Régente.

Au lieu de se diriger franchement vers l'Empereur avec les acclamations habituelles, la barque louvoyait pour prendre place entre le dromon et la côte. Ce lui donna des soupçons. Il savait vaguement que la politique de Staurace lui gardait rancune de cette popularité éclose; il se rappelait l'incarcération et les étrivières subies jadis. Comme la barque cherchait sa position vers la terre d'Europe, il commanda aux rameurs de gagner très vite Pyles, sur la rive de Bithynie. La barque tenta la poursuite, mais trop lourde pour rejoindre le dromon, elle tourna la proue sur Byzance.

Arrivé parmi ses fidèles troupes du thème oriental, il apprit que sa mère s'installait dans la Megaura des empereurs.

Elle avait quitté Eleuthérion, tant elle se croyait sûre de tenir son fils et de lui prendre le pouvoir.

Irène risquait tout. Quand le peuple passa sur la rive adverse au devant de Constantin, elle se jugea perdue. Déjà elle pensait envoyer des évêques; peut-être obtiendraient-ils qu'elle vécût par la suite dans une maison privée. Or, des gens lui annoncèrent une chose qui modifia ses espoirs : ceux de ses amis, non compromis dans l'affaire du dromon, franchissaient en hâte le Bosphore pour joindre l'Empereur afin d'écarter les soupçons officiels de leur personne.

Aussitôt, sa perspicacité entrevit le salut, même le triomphe. « Si vous ne trouvez un moyen de me livrer mon fils, écrivit-elle à ceux-là, je lui découvrirai les conciliabules qui nous lient pour son dam ». L'âme victorieuse, Irène de retour en son palais d'Eleuthérion, attendit.

Constantin était circonvenu par des ennemis qu'il ignorait. Depuis les bains de Pruse, les officiers vendus à Irène ne demandaient que le signal d'agir. Sa femme le rejoignit, lui communiqua quelques défiances; on arrêta de s'enfoncer dans les terres jusqu'aux camps de l'armée.

Alors les amis secrets de sa mère tinrent conseil, disant : « Si le reste des troupes parvient jamais à s'unir à l'escorte de l'Empereur, il sera libre, et dès qu'il connaîtra nos desseins, nous nous trouverons à sa merci ». La lettre d'Irène les épouvanta. Aussi résolurent-ils d'en finir incontinent. Déjà deux légions mandées par Constantin se dirigeaient vers lui à marches promptes.

Les conjurés guettèrent l'instant où l'Empereur, retiré dans un édicule de piété, y commençait ses prières. Ils s'approchèrent comme pour le soin de leur service, le saisirent

avant qu'il se doutât de leurs intentions, le baillonnèrent, le voilèrent. Aux gardes demandant qui on emmenait ainsi, ils répondirent que c'était un prisonnier d'importance : l'Empereur voulait qu'on le conduisît secrètement. Ils passèrent. Ils jetèrent la capture sur un chaland.

« Ce samedi, quinzième jour de ce mois de septembre 798, ils l'amenèrent dans la ville de grand matin, au palais de La Pourpre qui se rencontrait le premier en entrant par la porte marine du côté de la Propontide. Là, vers trois heures de l'après-midi, suivant l'avis des conseillers de sa mère, les bourreaux vinrent lui crever les yeux avec tant de cruauté qu'ils lui donnèrent presque aussitôt la mort. Il trépassa dans le palais même où Irène lui avait donné naissance, au même mois, au même samedi, à la même heure où il avait fait crever les yeux au patrice Alexis et au César Nicéphore... »

Ainsi parle le chroniqueur. Sans autre transition il écrit, à la ligne suivante :

PREMIÈRE ANNÉE D'IRÈNE, IMPÉRATRICE DES ROMAINS.

VI. — LA TRÈS PIEUSE IMPÉRATRICE.

La nature émue d'un pareil forfait marqua la réprobation du Ciel. Pendant dix-sept jours, le soleil cessa de luire. Si grande fut l'obscurité que les navires perdaient la route sur l'immensité opaque des flots. Le bras de Dieu punit l'Empire par le moyen des incursions sarrazines qui dévastèrent le thème d'Orient et massacrèrent l'armée chrétienne.

Il fallut toute la science magique d'Irène pour conjurer ces fléaux, rapportent les chroniqueurs. L'or, l'essence de soleil des initiés, lui était sans doute facile à produire ; car elle trouva immédiatement dans ses coffres fabuleux les sommes nécessaires pour acheter la paix aux Bulgares et aux Arabes. Les impôts subitement diminués donnèrent la joie au menu peuple, aux riches marchands. Les étoffes précieuses, orgueil de Byzance, réapparurent sur les épaules des dignitaires, les statues furent redorées, les couronnes de la Très Illuminante Pureté se parèrent des joyaux inconnus, aux angles des rues, aux centres des carrefours, dans les niches des fontaines, contre les hautes mosaïques des églises. Par

l'intercession de la Vierge si prodigalement honorée, le soleil consentit à sourire de nouveau à la mer bleue, aux indolentes collines des rives.

Irène ne se montra presque pas en public jusqu'au jour de Pâques. Elle laissa s'apaiser la rumeur du crime.

On ne peut douter qu'un réel chagrin l'accablait alors. Son intention n'était pas de commander la mort de Constantin. En fait, l'Empereur avait péri par accident. Les historiographes se gardent de dire qu'elle donna l'ordre de crever les yeux à son fils. Cela s'accomplit par l'initiative des conseillers intimes, Staurace et l'eunuque Aétius qui, voyant vieillir Irène, se permettaient certainement le rêve de lui succéder, puisqu'ils participaient à un gouvernement dont le peuple se déclarait heureux. Le supplice des yeux crevés n'entraînait la mort que très rarement, toujours alors par la brutalité des exécuteurs. Dans les cérémonies, aux galas du palais, on pouvait voir maint seigneur ainsi aveuglé par raison de politique, garder toutefois son rang et, appuyé sur le bras d'un eunuque, paraître avec les insignes de sa charge. C'était simplement une sorte de stigmate de déchéance pour les ambitieux qui recherchaient l'Empire par la voie des armes ou l'hypocrisie des complots. On les indiquait ainsi à la défiance des foules, on les notait d'un symbole de défaite propre à écarter les pertubateurs d'un politique malchanceux. Mais cela n'entraînait point l'infamie, et tel qui avait subi ce supplice sous un gouvernement récent, parfois sous l'autorité régnante, n'en pouvait pas moins arborer dans les cortèges, au retour d'un bref exil, les blasons de sa noblesse, et les preuves de son patriciat.

L'Impératrice, si même elle ordonna l'œuvre des bour-

reaux, n'avait d'autre but que de réduire à ce rôle d'apparat le fils imbécile départi à ses soins par le hasard. Le préjugé courant écartait à jamais du trône l'homme frappé de cette infirmité physique. Le parti militaire, sans chef dès lors (les oncles de l'Empereur portant la même infirmité rédhibitoire), se trouverait encore une fois vaincu, désagrégé. Par meilleure prévoyance, dès que ces nobilissimes voulurent protester, Irène les relégua dans Athènes, sa ville originelle dont la plus grande fierté était value par ce triomphe d'une de ses filles. Sous la surveillance de ses concitoyens, amis comblés par le palais en parents chéris, l'Impératrice ne pouvait craindre que les exilés remuassent dangereusement.

Sans doute, la nécessité de se garer d'une réaction absorba beaucoup l'intelligence d'Irène, pendant les premiers mois qui suivirent l'accident survenu à son fils. Mais cette tâche politique accomplie, elle dut se plaindre à sa conscience du mauvais gardien qu'elle était pour sa vertu maternelle. Elle s'aperçut alors que le compétiteur était bien réellement le fruit de sa chair; tandis qu'il est permis de penser qu'au cours de la lutte soutenue contre Constantin, elle ne voyait en lui que l'adversaire politique, le bas soudard avide de soumettre à ses appétits sensuels le rendement de la patrie, les labeurs des gens, l'avenir de Byzance.

Consacrée à l'amour d'un peuple, à l'expansion et au développement de la race la plus intelligente des temps historiques, à la restauration de l'Empire romain, elle avait pesé cela d'une part, les intérêts du fils de l'autre, et, pour son criterium de moralité, il avait paru juste de sacrifier la moindre valeur du prince sans génie à la haute idée de

sauver des invasions et de la désagrégation dernière l'État, legs des Césars, des Théodose, des Constantin. Le droit absolu lui donnait raison. Elle eût péché contre la justice humanitaire en immolant Byzance à son fils; elle préféra supprimer l'individu au profit de la race, amputer le peuple malade du membre gangrené qui eut communiqué sa pourriture à tout le corps.

Mais, le sacrifice accompli avec l'entière rigueur exigée par sa théorie d'initiée impériale, le deuil la reprit; si forte douleur, qu'à partir de cet hiver-là une maladie lente la consume, une sorte d'humeur noire où elle aime se susciter le remords et jouir de l'amertume du désespoir.

Il est dit dans les livres des hermétistes anciens que le meurtre accompli sans l'équilibre du péril pour le meurtrier encourt, dans la série des transformations ultérieures à la vie, d'excessifs châtiments hyperphysiques. L'âme dégagée du corps traîne après elle la lourde charge du crime, dont elle ne peut se défaire avant de longues expiations; et elle rôde, alourdie par ce « *Karma* », contre le sol, parmi les vivants qui ne la peuvent percevoir, dépourvue de la consolation d'être plainte ou allégée de ses douleurs par la pitié humaine. Il semble que ce dogme ésotérique ait préoccupé jusqu'à sa mort la très pieuse Impératrice Irène. Elle commença de penser que sa victoire sur l'instinct, fort humble, en somme, de la maternité, était un crime contre le principe de la progression des hommes peinant à reconquérir l'Éden perdu. Elle se livra au douloureux scrupule de savoir s'il n'importait pas davantage de conserver intact le respect dû au principe de la perpétuité des hommes efforcés vers la connaissance de Dieu. Elle avait cédé à un motif utilitaire immédiat,

sans compter qu'un si haut exemple pouvait nuire à la vénération de cet instinct sauveur des peuples.

On ne la vit plus dans les rues de Byzance, joyeuse aux acclamations qui lui venaient battre avec les flots de foule en liesse, admiratrice de sa beauté. Elle s'enferma dans le palais, âpre à continuer son œuvre, mais lamentablement vouée au mal moral qui attristait son existence. L'or continua de jaillir hors de ses mains mystérieuses pour la prospérité publique. On dit qu'elle en faisait la nuit, seule dans les chambres inabordables du château d'Eleutherion. Ses ennemis tombaient partout. Les oncles de Constantin ayant voulu conspirer et soulever les soldats en garnison à Athènes, furent écharpés par les habitants. C'était le mois de mars. Acameras, prince des Esclavons, pensait les délivrer et créer l'un d'eux empereur.

Malgré ses douleurs, Irène n'hésita point à poursuivre l'œuvre de haine et d'extermination où elle s'était engagée sous l'influence de sa planète native, Saturne. Elle envoya aussitôt son cousin Théophylacte Sérantopichos qui conduisit les massacreurs.

Ce fut comme le renoncement à elle-même, cet autre crime.

Par là, elle se désistait de la lutte contre le rythme de mort qui la conduisait, et résignée à subir elle-même une fin d'autant plus prompte que les exécutions se multiplieraient, elle immolait, dans un sublime sacrifice la vie présente et la vie future à la reconstitution politique voulue par son fier esprit.

Aux soirs des samedis, les gens l'épiaient pour voir si elle se donnait suivant les rites, aux influences funéraires de sa

planète maudite, parée du plomb qui y est consacré, et dans les hardes sombres des vieux sacrificateurs chaldéens.

Sous ses pieds, la ville riche et voluptueuse soufflait au ciel son haleine de plaisir et les fumées de ses festins, et les chants des corporations fêtant leurs patrons sacrés, et les hymnes pieux des moines en éveil parmi les batteries des cloches. Parmi cette vie palpitante, Irène sentit lui venir la mort.

Les Pâques approchaient. Elle résolut d'offrir une dernière fois aux yeux du peuple le spectacle de sa puissance et de sa beauté dans un appareil inouï.

« A la sainte Pâque, narre l'annaliste, le second jour, l'Impératrice fit une promenade solennelle depuis les Saints-Apôtres, montée sur un char d'or traîné de quatre chevaux blancs. Quatre patrices tenaient les rênes : Bardanes, stratège des Thraces, Sisinnicos, stratège, Nicetas, domestique des scholaires et Constantin Boëlos ». Elle passa sombre et silencieuse, parmi un apparat semblable à celui des riches cathédrales les jours de grandes fêtes; apparat étalé dans toute la ville. Les largesses accoutumées lui firent un sillage d'or où se ruait la populace.

Presqu'aussitôt, elle fut si gravement malade que les nouvellistes allèrent par la ville annonçant sa fin prochaine. Elle resta longtemps dans une prostration absolue, les yeux fixes, les traits altérés par quelque spectacle d'outre-vie, terrifiant et magnifique.

Cependant que Taraise avec Théodore et Platon imploraient le Christ dans les chapelles du palais, les eunuques commençaient déjà à se disputer le pouvoir.

En ces dernières années, Aétius avait su conquérir une

autorité extrême. Étant demeuré cubiculaire, au service intérieur du palais, il avait pris peu à peu l'importance du domestique qui surprend tous les secrets du maître, les excuse et les plaint, puis assiste à ses chagrins, à ses joies, les partage, console et soulage par ses prévenances d'autant plus assidues qu'il espère une rémunération plus haute. Il ne tarda point à éclairer l'Impératrice sur les actes de Staurace qui affectait de commander lui-même les mouvements de troupes, de se donner l'importance d'un successeur certain au trône.

Furieux de cette faveur échue à un autre, Staurace mit le désordre dans les affaires publiques. Il refusa de s'éloigner, afin de ne point abandonner le champ à Aétius, et laissa les Tartares envahir le sol de Byzance. Irène acheta la paix. Mais, l'argent reçu, ces Barbares continuèrent les ravages. Leurs fourrageurs vinrent aux portes de Byzance enlever par un hardi coup de main les chevaux mêmes de l'Impératrice.

On eut beaucoup de peine à les repousser jusqu'en Lydie.

Cette insulte de l'ennemi, reçue par la faute de Staurace, anéantit son crédit auprès du trône. Se voyant découvert, il tenta toutes les arrogances, ne garda plus la mesure. Il agit en souverain, et même se fit décerner le serment par quelques légions.

Fort du consentement impérial, Aétius s'associa le patrice Nicetas, domestique de la garde des scholaires. Avec lui, il forma un parti puissant qui tint en échec les amis et les sectaires de Staurace.

Irène, malade, impotente, ayant perdu la volonté d'agir extérieurement, donnée tout entière au souci des vérités

hyperphysiques concernant la vie future, suivit les conseils d'Aétius.

Convaincue d'ailleurs que Staurace allait prendre l'Empire, elle se fit transporter au palais d'Hieria par plus grande sûreté. Là, dans une crise de violente colère, elle déclara que l'auteur des tumultes et des émeutes qui troublaient la ville se préparait ainsi à lui-même la chute et la fin les plus promptes.

Staurace osa comparaître. Cela le sauva. Comme il était habile orateur, il travestit les faits en sa faveur, se disculpa. La rage d'Irène tourna contre Aétius qui dut quitter le palais.

Quelle fureur ressentit cette femme impérieuse de ne pouvoir dompter son mal, d'être l'esclave de sa chair dolente, elle qui méprisait tant les appétits des hommes et la douleur des patients. Elle comprenait que ces misérables eunuques la trompaient, guettaient son soupir suprême pour se disputer un pouvoir qu'ils seraient incapables de rendre propre à servir le destin de Byzance.

Au mois de février, on se battit aux portes mêmes du palais. De son lit, Irène entendait les cris des séditieux et les chants des amis de Staurace qui tournaient en dérision son mal, sa mort.

Elle mande aussitôt Aétius. Il accourt; il lui apprend que Staurace s'est concilié par des sportules l'aide des scholaires, celle des veilleurs-gardes, et qu'avec eux il tente de réduire Nicetas, c'est-à-dire les défenseurs du palais et de l'Impératrice.

Les crieurs sortent, proclament un ordre de la Despoïna menaçant de peines terribles ceux qui ne déposeraient immédiatement les armes.

Irène résolut de montrer qu'elle était encore vivante et qu'il fallait attendre pour se disputer sa couronne.

Elle appela ses femmes. Il fallut revêtir des lourds ornements impériaux cette moribonde que la fièvre seule flambant en ses larges yeux maintenait debout. Appuyée sur ses filles d'honneur, elle supporta la charge énorme des dalmatiques, des broderies de métal, de la double couronne, alourdies du poids des joyaux géants.

Cependant, on avait prévenu les sénateurs de se réunir au Triclinium de Justinien. Ils s'y assemblèrent.

Irène parut sur son char, hors du palais. Elle attendait les acclamations usuelles. La foule garda un mutisme sinistre. Peut-être était-ce la surprise de voir si changée la belle Irène, la magicienne bienfaisante de l'Empire. Mais quand Aétius se montra, les murmures coururent dans la foule avec des menaces de mort. On reprochait à l'Athénienne de livrer l'État à cet eunuque intrigant. La très pieuse Basiléa, restauratrice de l'orthodoxie du Christ n'était plus; les ambitieux de la basse domesticité, des étrangers, des châtrés à voix hybrides, voilà ce qui remplaçait maintenant sa main vigoureuse d'Impératrice consacrée par les évêques du concile de Nicée. La foule se fit si menaçante qu'Irène eut presque peur. Du moins sous la charge de ses ornements elle pensa défaillir. De nouveau, la foule silencieuse se massait aux parois du char, la considérant avec une impertinence haineuse. Les chevaux durent s'arrêter.

C'était au loin sur la place et dans les rues descendantes, un champ de têtes humaines dardant vers elle des regards de fureur. Un silence horrible, un silence de rêve pesait sur cette masse immobile. Irène, épouvantée, crut à un atten-

tat et donna le signal de rentrer au palais. Brusquement, Aétius amena les gardes, fraya un passage. Il conjurait de gagner le Triclinium et de parler aux sénateurs.

Irène fit un vague geste, remise déjà, ayant vaincu cette courte défaillance.

Sa venue au Sénat fut accueillie avec respect. On lui rendit les honneurs impériaux. Alors, Irène reprit son assurance et, changeant le discours préparé, elle accabla de son mépris, de ses accusations le ministre Staurace, montra l'anarchie qu'il voulait imposer à la ville.

Son éloquence gagnait les dignitaires. Elle rappelait les soins donnés par sa prévoyance à l'Empire, et comme, par son administration il prospérait. Staurace, au contraire, refusant d'aller combattre l'ennemi, amenait les éclaireurs barbares aux portes de Byzance. Depuis que le mal la terrassait, un vent de calamité soufflait sur la ville. Ce ministre, bon exécuteur de la pensée impériale, ne pouvait rien de lui-même. Qu'avait-il œuvré depuis qu'il prenait l'allure du Maître? On se battait dans les rues. Le fer et le feu menaçaient la vie, les biens des citoyens. Naguère, quand sa pensée impériale dirigeait Staurace, il n'accomplissait que des choses bonnes et justes. Qu'on jugeât entre elle et lui...

Elle se dressa sur son trône, dans la châsse de ses hardes précieuses, pâle de la mort prochaine, de sa terreur perpétuelle d'outre-vie. Son visage, pareil à la cire des cierges, luisait dans l'ombre des franges de perles; et les feux de ses yeux semblaient deux lueurs venues de très loin par delà l'auréole d'or du trône, apportant l'éclat de la pensée divine par-dessus l'illumination des pierreries.

Malgré ses quarante-neuf ans, elle était admirable encore,

admirable de beauté ascétique et intelligente, superbe de haine douloureuse devant la basse ingratitude des hommes.

Les sénateurs l'acclamèrent.

Alors elle prononça contre Staurace la formule de déchéance avec la défense à tout homme de milice d'approcher le ministre mis hors la loi.

Dès sa sortie du Triclinium, la foule lui fut meilleure, au souvenir rappelé de son génie surhumain, devant le courage qu'elle montrait, malade, quasi défunte, d'affronter par deux fois la sédition.

Les choses rentrèrent dans l'ordre le soir même.

« Mais Aétius et Nicetas avec quelques autres poursuivirent Staurace.

« Cependant cet arrêt avait frappé le ministre au cœur. Un sang écumeux lui était monté des poumons à la bouche, il le vomit et offrit aux médecins accourus le signe d'une mort inévitable. Les quelques courtisans qui lui restaient, des imbéciles, quelques moines irréligieux et des poètes affirmaient témérairement qu'il vivrait plus longtemps et s'emparerait de l'Empire. Il mourut...

Il avait suscité, pour perdre Aétius, une révolte en Cappadoce. Deux jours après sa mort, les chefs de cette révolte furent pris, subirent les supplices et l'exil ».

A la Noël de cet an 800, Charlemagne fut couronné empereur d'Occident par le pape Léon, successeur d'Adrien.

Irène avait toujours nourri une admiration sincère pour le chef des Francs. Maintenant débarrassée du plus vivace ennemi, libre d'agir, elle songea, dès que l'importante nou-

velle lui parvint, à cette ancienne alliance de Byzance et de l'empire d'Occident jadis ébauchée pour son fils. En l'état d'esprit où elle se tourmentait, il lui parut devoir cette réparation à la mémoire de Constantin, remédier au mal que l'intérêt des luttes immédiates contre lui avait causé à Byzance. Puisque l'union avait manqué par ce seul motif de concurrence, il convenait qu'Irène, pour la gloire de la patrie grecque, sa seule excuse, poursuivît jusqu'au bout l'œuvre de grandeur à laquelle sa volonté ambitieuse subordonnait aussi bien le destin de ses proches que celui de Staurace. On démontrait déjà que ce ministre avait succombé aux maléfices du poison impérial.

Byzance ne pouvait s'opposer à ce que Charlemagne prît la couronne des empereurs. Bien qu'il fût obligatoire pour les successeurs de Constantin de se prétendre seuls dispensateurs d'un si haut titre, en qualité de chefs de l'Empire romain; les armes et les ressources de l'État grec ne permettaient pas de soutenir efficacement pareille attitude.

Irène comprit bien à la manière de la nouvelle diplomatie papale comme Charlemagne savait l'impuissance de l'Orient. Léon, élevé par lui au siège de Saint Pierre, lui devait aussi la vie. Les parents d'Adrien Ier méditaient sa mort et seul le vainqueur franc l'avait sauvegardé. Il devait suivre, par suite, rigoureusement les indications de son protecteur.

Or, Adrien s'adressait autrefois à Irène et à Constantin comme aux justes souverains de Rome; il continua de les considérer ainsi dans les actes publics pendant toute la durée de son pontificat. Lui-même décernait à Irène ce titre de Très. Pieuse pour ce que l'hérésie iconoclaste avait

pris fin sous sa régence. Au contraire, Léon, dès l'avènement, se déclara lige de Charlemagne, et se reconnut en sa dépendance au détriment de l'Empire oriental.

C'était pour la politique Irène une signification extrêmement grave. Les États d'Europe, débris de l'Empire romain, ne reconnaissaient plus la suprématie nominale des potentats de Byzance. C'était en quelque sorte la déchéance avouée et reconnue des successeurs de Justinien, et cela par le chef même de la chrétienté. L'équivoque, subie jusqu'alors par le monde, de la suzeraineté romaine, était dénoncée diplomatiquement par le premier feudataire, le plus important en autorité morale.

Le sentiment de ce péril immense, très inattendu, farda l'Impératrice d'une vigueur nouvelle. Elle songea aux moyens de parer le coup funeste qui effaçait de la place d'honneur Byzance et lui ôtait la faculté de revendiquer, à l'avenir, dans les questions belliqueuses ou religieuses, le droit de considérer comme rebelles toute prise d'armes contraire à ses intérêts, toute hérésie différente de sa communion.

Irène eut bien vite conscience que la récrimination ouverte ne ferait que confirmer cette déchéance. La discuter était en admettre la possibilité. Il ne le fallait point. La voici debout. Le mal disparaît; ou mieux il est vaincu, réduit par de plus hautaines préoccupations. Qu'importent si les remèdes cessent et si la mort un instant éloignée se rapproche bientôt : le sort de Byzance est menacé. Irène s'était identifiée avec l'État, avec la patrie, ou plutôt avec *l'idée* de sa patrie. Elle se lève comme l'âme suprême du vieil Empire romain près de rendre le souffle, mais qui

veut trépasser sous son blason et que la négation de sa noblesse fait ressurgir des limbes entrevues déjà.

Les ambassadeurs partent. Les conjurés sont soumis. Le bruit vient d'outre-mer que Charlemagne prépare la conquête de la Sicile. C'est donc par les armes qu'il compte unir l'Orient à l'Occident?

Malgré les grands efforts de son règne, l'Impératrice se savait incapable de résister aux Francs. Leur victoire s'imposait inéluctable. Après en avoir nié la suzeraineté nominale, le nouvel empereur allait réunir à ses possessions immenses le vieil État du Bosphore. C'était, six siècles avant l'heure, la défaite entière.

Par une idée d'admirable génie, Irène trouva le miracle diplomatique. Les ambassadeurs venus auprès du Franc ne le prièrent point, ne récriminèrent pas, n'offrirent ni tribut, ni concession : ils demandèrent simplement la main de Charlemagne pour la très pieuse impératrice Irène, Despoïna augustale des Romains.

Ainsi elle évitait la bataille et la déroute. C'était l'union charnelle des deux moitiés du grand Empire romain qui se fiançaient pour les temps d'avenir, comme dans les familles heureuses les seconds cousins se lient par mariage afin de sauver l'intégrité du patrimoine et les traditions des ancêtres communs.

Charlemagne était veuf de Lutgarde, sa quatrième femme. Il fut infiniment flatté de cette proposition. Au fond de soi, le Franc se savait un Barbare, un rude, un puissant guerrier, mais un barbare. Qu'une femme grecque, qu'une Athénienne, choisie comme épouse par l'autocrate Byzantin pour ses seules qualités de plastique et d'intelli-

gence, devenue par ces qualités impératrice puissante et révérée, victorieuse du parti militaire et de l'hérésie iconoclaste, que cette femme unique, très belle encore, disait-on, lui déclarât qu'elle l'aimait parce qu'il la valait en tous points et qu'il était le seul homme digne d'elle, cela le transportait. Au delà du Rhin et de la Loire, Byzance paraissait une ville de féerie, d'intellectualité divine, le rendez-vous de tous les esprits puissants de l'Asie et de l'Europe méridionale, qui conservaient en eux la tradition des sciences écloses aux cerveaux des Chaldéens, des Hellènes, des Romains de la république. Charlemagne tenait beaucoup à ses prétentions de bel-esprit pédagogue. L'offre d'Irène l'enthousiasma. Au reste, le côté politique n'était point pour lui déplaire. De ce projet accompli, il résulterait l'investiture en sa personne de la succession dans la série des Césars. Il ceindrait légitimement la couronne de Constantin, héritage d'Auguste et de Marc Aurèle, et, comme Trajan, régnerait, empereur du monde romanisé.

Le Franc n'hésita guère. Josse, évêque d'Amiens, et le comte Héligan partirent bientôt pour confirmer la paix et traiter les détails du contrat nuptial entre les fiancés impériaux.

VII. — LA DÉCHÉANCE ET LA MORT.

Au mois de mars, neuvième indiction, la Très Pieuse Irène remit aux Byzantins les contributions civiles et déchargea les redevances commerciales d'Abydos et d'Hieros, pour quoi et pour plusieurs autres bienfaits le peuple lui rendit grâces.

« ..... Cette année (801) le patrice Aétius, libre de la peur de Staurace et dégrevé de ce souci, employait tout son crédit à transporter le suprême pouvoir sur la tête de son frère Léon. Aussi avait-il pris soin de le faire nommer seul stratège sur la Thrace et la Macédoine, bien qu'il commandât déjà le thème d'Orient. Plein d'une extrême arrogance, méprisant les hauts dignitaires, Aétius ne jugeait en aucune estime les autres gens. Aussi les hommes qui préparaient la révolte contre l'Impératrice, gravement irrités contre son favori, complotèrent de la mener rapidement à la catastrophe. Cependant les mandataires envoyés par Charles et le pape Léon, pour le mariage d'Irène, arrivèrent afin de réunir en un seul les empires d'Orient et d'Occident... »

C'était là, en effet, la grande, la seule affaire pour Irène.

Elle s'y donnait toute, laissant Aétius gouverner en sa place, pour le reste, sans se préoccuper autrement des fureurs que soulevait sa jactance ni du prétendant qu'il établissait dans les thèmes militaires. Elle pensait non sans raison que le succès du mariage et l'union des empires anéantiraient pour toujours les espoirs des conspirateurs, qu'ils fussent les anciens amis de Staurace, prêts à venger sa mort ou les récents amis d'Aétius, prêts à partager la fortune qu'il leur savait promettre.

Mais les difficultés se compliquèrent à la venue de l'ambassade.

Quand il connut quelle sérieuse consistance prenait le projet d'Irène et de Charlemagne, Aétius voyant échapper à sa famille les chances de conquérir le trône, s'emporta en une fureur folle. D'une heure, à l'autre, il devint l'implacable ennemi de sa souveraine et, par tous moyens oratoires, pécuniaires, persuasifs, il alla, chez les uns et les autres, prêcher contre l'union des États. « Vous ne serez plus, disait-il aux Byzantins, qu'une faible province de l'empire d'Occident; la politique de Charlemagne veut asservir le monde; l'Empire grec lui sera une terre étrangère et conquise dont la fertilité enrichira l'Occident. L'aigle romaine va s'envoler vers les Gaules. Vous avez voulu obéir à une femme : vous avez dégradé l'État, vous êtes devenus sa dot ».

Pour fausses qu'elles fussent, on se rendait facilement à ces raisons; surtout parce que chacun, dépendant d'une faction organisée et capable d'acquérir le pouvoir, se croyait toujours à la veille de la réussite. Si Charlemagne devenait empereur d'Orient, leurs chances de profiter des troubles et des séditions pour se créer une charge lucrative à la suite

du triomphateur, ces chances allaient disparaître. Le calcul fut tel parmi les groupes politiques, ignominieux et stupide. Car il est bien certain que Charlemagne, loin de réduire l'Empire romain à une province de ses États occidentaux, se fût hâté, la chose faite, de prendre le titre que lui conférait ce nouvel apanage, de se fixer à Byzance et de supprimer l'Orient et l'Occident en tant que divisions territoriales ou administratives pour les fondre dans l'unité romaine aussitôt reconstituée. C'était là le rêve de tous les Barbares envahisseurs depuis sept siècles. Le civilisateur des Gaules et de la Germanie, l'élu du clergé latin n'eût point failli à réaliser le plus cher désir de ses ancêtres, son rêve de cinquante années, et de ceindre par-dessus la couronne de fer le laurier des Césars, désormais incontesté.

Mais les conspirateurs de Byzance tremblèrent de se voir réduits à la situation de citoyens paisibles. La ville fourmillait de gens sans aveu, de capitaines dénués de centenies, de soldats en congé, de moines hors du couvent, qui vendaient leur appui, leurs sermons, leur épée au parti le plus riche et vivaient de cela. La compétition d'Aétius contre Irène leur promettait trop de facilités pour tendre successivement la main à l'une et à l'autre. Ils allèrent par les rues excitant avec des cris et des prêches en plein vent l'indignation des habitants. Très haut ils déclaraient ne vouloir ni d'Aétius, ni de Léon, son frère, ni de Charlemagne. Nicetas et Sisinnicos, qui les menaient alors, les enrôlaient pour le compte du chancelier Nicéphore, homme obscur, sans mérite connu et vers lequel tous se tournaient le sachant encore dépourvu de favoris, dans l'espoir de déterminer son choix.

Irène ne s'inquiéta pas de la rumeur. Son courage avait

affronté tant d'émeutes et de séditions qu'elle s'accoutumait à n'y prendre plus garde. Au reste, l'humeur noire l'avait ressaisie. Elle se cloîtra au palais, attendant le résultat des négociations diplomatiques, tout occupée du soin de son corps par où elle voulait séduire le prochain époux. Entourée de chambrières, elle passait le jour à composer des thériaques, à trier des herbes, à se baigner dans des eaux imprégnées d'essences rares et de vigoureux toniques, sans se préoccuper autrement des bruits de la rue. Pourtant des dignitaires parvinrent en sa présence. Ils l'avertirent avec brutalité qu'en devenant impératrice elle avait renoncé au droit de se donner un maître, que, si les prêtres avaient pu soumettre l'ancienne Rome à Charlemagne, leurs épées sauraient bien toujours écarter le Barbare de la nouvelle.

Irène haussa les épaules et les congédia. Par delà, dans les provinces, les légions s'agitaient. Des officiers accoururent à Byzance pour venir prendre le vent. Irrités contre Aétius, qui les vexait de mille manières, contre son frère Léon qu'il leur imposait, ils adressèrent leurs plaintes à l'Impératrice. Elle ne leur répondit.

Alors ils s'allièrent avec Nicétas et Sisinnicos. Ils prévoyaient que, dans l'armée franque, ni leurs grades ni leurs privilèges ne seraient respectés de ces rudes guerriers. Ils manifestèrent avec violence contre Charlemagne, Aétius et Irène. Quand la Despoïna épouvantée voulut agir contre le mouvement devenu général, il était trop tard. Les séditieux arboraient un même drapeau. Le chancelier Nicéphore, proclamé empereur, marchait à la tête du peuple vers Sainte Sophie.

« Première année de Nicéphore empereur des Romains », note le calme annaliste.

« ... Cette année (801), au mois d'octobre, la onzième indiction, la quatrième heure de nuit du second jour de fête illuminante — Dieu étant irrité par la multitude de nos fautes et le permettant ainsi par ses jugements ineffables — Nicéphore, patrice et logothète universel, leva la tyrannie contre la Très Pieuse Irène.

« L'aidèrent à cela : Nicétas patrice domestique des scholaires, Sisinnicos également patrice et son frère Triphyllis, par parjures et dols. Se joignirent à eux : Léon et Sérantopechos le questeur, et Grégoire le patrice, le fils de Mousoulacios, Theoktistos le patrice et questeur, et Petros le patrice, ayant amené dans leur parti, par artifices, quelques-uns des chefs des corps armés.

« Enfin, ayant occupé le quartier dit Chalcé, ils y menèrent les gardes trompés par leurs mensonges. On fit croire que l'Impératrice Irène leur donnait le mandat de déclarer Nicéphore empereur afin de déjouer les desseins d'Aétius patrice qui désirait proclamer son frère Léon, parce qu'elle voulait éprouver par ce subterfuge sa traîtrise. Eux ajoutèrent facilement foi au mensonge et saluèrent le tyran empereur. Et ainsi les patrices s'étant avancés encore vers le palais, s'y introduisirent. De là des hommes de la lie du peuple et des esclaves envoyés dans toute la ville confirmèrent la proclamation de l'empereur avant la minuit.

« Au point du jour, ils constituèrent des gardes auprès du palais d'Eleuthérion où était l'impératrice... »

Irène ne pouvait croire d'abord à cette promptitude du désastre lui venant échoir à l'heure même où elle allait

couronner son œuvre par la véritable restauration de l'Empire des Romains, elle étant Augusta. En sa prévoyance, elle gardait une foi trop sûre pour s'avouer la faute de ne pas avoir senti le mouvement du peuple. Aétius, en qui elle se reposait des soucis quotidiens, n'avait donc rien pu. Cependant lui et ses ambitions se trouvaient comme elle intéressés à combattre, à diviser l'effort de ces séditieux. Prisonnière de ce Nicéphore! Elle eut une crise de rire rageur qu'on entendait dans les cours. C'était alors la fuite des domestiques, des favoris, courant porter au triomphateur nouveau l'hommage de leur servitude.

Seule avec ses femmes éplorées, elle resta, accusant Aétius, regrettant Staurace, se vilipendant elle-même de sa sottise. N'était-elle plus la prudente Irène, la magicienne liseuse de l'avenir, débarrassant, avec la rigueur de l'ange léthifère, le chemin de gloire, des plantes humaines capables de retarder la marche vers l'accomplissement?

Dès qu'elle connut qu'on allait la prendre et la conduire au grand palais, elle se calma soudain. Elle se para de ses ornements impériaux, de ses insignes, déterminée à imposer le magnifique spectacle de sa hautaine attitude devant de misérables adversaires. Quand elle fut toute vêtue ainsi, elle pleura fort. Elle songeait que c'était l'expiation venue de ses derniers actes, des meurtres crus nécessaires. Le rythme de destruction engendré par son âme volontaire avait fini par la dominer, la réduire au point que ses intentions envers son fils avaient été trahies par le hasard plus fort, au point qu'elle-même succombait en sa personne morale, et que le fruit de l'œuvre pénible se dérobait à sa main près de cueillir.

Les cloches sonnaient à volées pour le couronnement de l'usurpateur dans ce gris matin d'octobre. L'aube fraîche frissonnait à travers les cimes des jardins. Le murmure de la foule passait sans enthousiasme, curieux plutôt des apparats cérémoniels et de la figure du nouveau maître.

Comme chaque coup lui retentissait au cœur, sonnant le glas de ses espoirs. Ah ç'avait été malheur cette mort de Constantin. Depuis, l'instinct maternel, l'instinct puissant des atavismes, l'effort progressif de la race lésé par cette disparition, avaient affaibli ses organes physiques, son esprit même. Elle s'était affaissée dans le remords, oublieuse des précautions à tenir contre la perpétuelle engeance des conspirateurs. Le mal l'avait terrassée par punition nécessaire; et ce mal, elle l'avait créé elle-même, s'y était donnée pauvrement, lamentablement. Pourquoi le rêve de l'union avec le Franc l'avait-il fait un instant ressurgir pour rendre plus odieuse cette extrémité dernière?

Elle évoquait sa vie de vierge philosophale écouteuse des doctes enseignements dans les académies d'Athènes, et le visage des maîtres, et la pompe austère de leurs enseignements hiératiques. Avec quelle dévotion de chaque heure, de chaque pensée elle avait, dans sa vie impériale, tenté la pratique de ces préceptes plus beaux que la vie où leur efficacité sombre.

Les cloches sonnaient, sonnaient pardessus la voix de la mer. Le patriarche Taraise, sa créature, celui qui l'avait tant exaltée, consacrait l'ennemi dans la basilique entre les quatre colonnes de brèche verte amenées du vieux temple d'Éphèse sous le grand dôme de Sainte-Sophie, telles qu'un symbole de la perpétuité des enseignements initiatiques à

travers les apparences diverses des religions, formes à peine dissemblables de la même, de l'antique tentative de l'homme cherchant la Cause.

N'était-il plus personne dans Byzance qui soutint sa Très Pieuse Majesté ?

En fait, le peuple et les prêtres l'aimaient toujours, mais les officiers et les militaires tenaient tout sous la terreur du glaive. Le chroniqueur laisse voir en ses écrits quels sentiments couvait la foule.

«... Ils partirent (les patrices) pour la grande église afin de couronner l'homme néfaste. Là tout le peuple était venu jetant des malédictions à celui qui posait la couronne, à celui qui la prenait, à ceux qui se réjouissaient; et vivant de piété et de raison ces gens s'étonnaient de la sentence divine. Comment une femme qui naguère encore combattait pour la défense de la vraie foi et avait bien souffert pour son œuvre se trouvait-elle dépouillée de l'empire par un porcher; — ses amis lui manquant par cupidité : Léon, Sinopeos le trésorier, Triphyllis et les autres patrices haïs de Dieu qui, consolés par les présents de l'Impératrice et invités à sa table fréquemment, avaient affirmé par des serments terribles préférer son amitié à toutes les choses qu'offre le monde.

« Les autres, frappés de stupeur, et, doutant presque de la réalité, se croyaient joués par les songes; d'autres, doctes à prévoir plus habilement l'avenir, pleuraient en louant la prospérité passée, en prévoyant d'imminentes calamités... Bien plus, contre la nature, l'essence de l'air elle-même fut ce jour-là terrifiante et obscure, le froid intolérable, malgré l'automne... »

Irène attendit en vain tout le jour qu'on statuât sur son sort. Elle attendit encore toute la nuit. Les gardes se promenaient sous les arcades, et ils communiquaient aux chambrières les nouvelles. Elles apprirent ainsi qu'après la cérémonie du couronnement, Nicéphore allait au Sénat. Simplement il y protesta n'avoir pris la couronne que pour sauver Byzance du joug étranger.

Les sénateurs, gagnés à l'avance, fauteurs même de la révolution, l'acclamèrent.

Le lendemain, on annonça qu'il rendrait visite à l'Impératrice. Il vint, en effet, avec les patrices, et, devant l'austère majesté d'Irène, il se trouva tout à coup sans voix, très humble, balbutiant presque des excuses. On l'avait porté à l'empire malgré lui. Il ne se faisait nulle illusion sur ses mérites. Son obscurité le privant d'envieux avait seule aidé sa fortune. Et il montrait ses souliers noirs, et il affirmait les porter en signe de deuil au lieu des souliers rouges qu'arborent les empereurs d'ordinaire.

Irène ne le releva pas, ne le rassura point. Elle semblait déjà hors le monde, une relique dans la somptueuse châsse de ses insignes.

Avec cent protestations, Nicéphore la conjura de se fier à sa loyauté. Il promit de lui apporter les soulagements qui conviennent à l'infortune d'une impératrice. Elle pouvait attendre de lui tout ce qu'une Despoïna réclame d'un pieux serviteur. Aucune pernicieuse aventure ne suivrait cet événement fâcheux pour elle.

On le voyait encore sous l'impression de la haine populaire si clairement manifestée la veille dans Sainte-Sophie. Il redouta de lever la colère des rues et des cloîtres en

traitant mal l'idole humaine adorée des Byzantins. Même il assura qu'Irène conserverait ses titres et ses insignes.

A cette promesse, l'Impératrice tressaillit de joie. Rien ne lui semblait perdu, tant qu'elle porterait le sceptre et la couronne sous laquelle resplendirait toujours pour le peuple sa beauté d'élection.

Nicéphore surprit ce mouvement. Et comme il était fin, cupide, avide des richesses légendaires de l'Impératrice, il la pria de lui remettre les trésors des empereurs anciens indispensables à l'État et qu'elle ne pouvait plus garder.

Irène comprit l'avidité de cet esclave d'hier, et pensa tout tirer de lui par cet appât.

« Homme! dit-elle, je suis certaine que c'est Dieu qui m'éleva moi, fille sans naissance, jusque sur le trône impérial, bien qu'indigne. Aussi je n'impute qu'à moi-même et à mes fautes le motif d'un pareil abaissement. En tous lieux et de toutes manières que le nom du Seigneur soit béni! Ayant invoqué le seul Roi de tous les rois et le Seigneur des seigneurs, je veux lui imputer la cause de ton élévation, car je crois que sans un signe de sa puissance, rien ne nous peut advenir.

« Le succès de tes agissements a prouvé que les bruits courants sur ton compte étaient vrais. Si j'avais permis que mon esprit s'en influençât, personne ne me résistant, tu eusses péri. Mais raffermie par tes protestations et tes serments, j'ai voulu te vouer avec les tiens à Dieu par qui commandent au monde les princes et les rois. Tes complices furent épargnés. Maintenant je te vénère comme l'empereur promu par Lui. Aussi je te supplie d'épargner ma faiblesse et de me laisser, pour consolation de mon incompa-

rable calamité, ce palais d'Eleuthérion que j'ai construit moi-même ».

Ce discours plein de fierté et de courageuse résignation n'émut guère cet homme peu scrupuleux, sans piété, uniquement livré aux soucis de l'avarice. Il ne s'arrêta point à discuter, résolu déjà à ne tenir aucune promesse quand il aurait l'or et la sécurité du pouvoir. Il répondit :

« Si tu désires que ces avantages te soient conservés, jure auparavant par toute la Vertu Divine que tu ne cacheras rien des trésors de l'Empire; et aussitôt je me soumets à tes désirs; je pourvoierai aux honneurs que l'on doit te rendre et au repos qu'il te faut laisser ».

« Par ces bois vénérables et vivifiants de la Croix, s'écria l'Impératrice, je ne célerai même pas une obole! »

Elle le fit conduire aux caves d'Eleuthérion par un moine qui avait ses secrets.

Mais quand elle-même voulut s'y rendre, comptant pour certains les serments de Nicéphore, elle se trouva emmenée par les gardes jusqu'au port et embarquée.

Irène ne protesta point. Longtemps on la vit de la poupe regarder les terrasses et les jardins de ses palais; ce peuple encombrant les môles, et là, devant la foule, les légats de Charlemagne qui assistaient à l'enlèvement.

On la déporta dans l'île du Prince, voisine de Byzance, où elle avait fondé un monastère.

C'était un lieu admirable, recueilli, voilé de verdures fraîches. Les religieuses la servaient, muette et adonnée seulement aux pratiques pieuses.

Cependant quelques-uns de ses plus ardents amis ne la délaissèrent pas. Ils ranimaient son courage. Nicéphore se

conduisait sottement, s'aliénait le peuple. Les trésors de l'Empire, il les avait enfouis sans gratifier la foule. Des cours martiales instituées par sa rancune envoyaient au supplice les ennemis du parti militaire.

Par la ville, le bruit courut que les ambassadeurs de Charlemagne, au départ, comblés d'honneurs, accompagnés d'un héraut grec chargé de reconnaître l'empereur d'Occident, avaient laissé entendre cependant qu'ils reviendraient bientôt avec les lances victorieuses de la Germanie saxonne. On mourait de peur de l'ennemi et du tyran.

Nicetas exigea le prix de sa trahison. Il périt empoisonné par ordre impérial. Ses amis accoururent en pèlerinage à l'île du Prince implorer le pardon d'Irène. Bientôt ces pèlerinages se succédèrent sans grands intervalles. Les citoyens dépouillés par les cours martiales s'y joignirent. Un va-et-vient de caïques, de dromons, de chalands, s'établit de la rive à l'île. On déserta la cour du vainqueur.

Irène s'arrachait à la maladie pour réunir les mécontents. La possibilité sembla naître de reprendre le pouvoir. Elle distribua des titres de cour aux religieuses qui l'entouraient. Nicéphore eut peur.

« De crainte que, *par hasard*, on ne se souvint des bienfaits de la pieuse Irène et qu'on ne la rappelât pour administrer l'État, au mois de novembre, un froid très âpre tombant déjà sur la terre, Nicéphore sans clémence, ému de nulle pitié, ordonna de la déporter dans l'île de Lesbos, de l'y retenir sous une garde très étroite et de ne la laisser voir de personne ».

On l'interna à Mitilène.

A partir de ce temps, Irène n'avait plus de raison pour

exister. Elle s'abandonna toute à la rancœur de sa déchéance, au deuil de ses espoirs.

On lui fit la vie fort dure. D'aucuns affirment qu'il lui fallut filer pour obtenir les aliments indispensables au corps.

Elle se laissa dépérir, sentant agoniser avec soi la fortune de Byzance qu'elle avait voulue si belle, pour qui elle avait sacrifié sa moralité humaine, et étouffé ses naturelles affections.

Comme entourée des fantômes de ceux qui avaient succombé sur sa route, et envoûtée de leur haine posthume, les habitants de Lesbos la considéraient souffrir et lui souhaitaient la prompte délivrance de la mort.

Cette femme de volonté trépassa l'été suivant (802).

« Le neuvième jour du mois d'août, onzième indiction, l'Impératrice Irène mourut. Son corps fut transporté dans l'île du Prince, au monastère de sa fondation ».

Elle reposa en vue de la côte grecque, là même où elle avait porté les yeux au jour de ses noces impériales, en évoquant le mirage d'une splendide destinée.

ANNE COMNÈNE

I. — LES ORIGINES DES COMNÈNES.

La famille Comnène dont s'illustra l'histoire du Bas-Empire et qui régna dans la suite sur le pays fabuleux de Trébizonde, prétend dater son origine de la Rome des Scipions.

A la fin du siècle passé, un chevalier de Comnène écrivit, avec ce soin superficiel des érudits du temps, une généalogie contestable qui n'infirme ni ne certifie les écrits des chroniqueurs. D'ailleurs, il importe peu de connaître le bien fondé de hautaines revendications pour une race célèbre entre toutes, de noblesse jamais discutée, et si honorée encore après la chute même de l'Empire byzantin que le sultan Mahomet II se vantait d'appartenir à cette descendance; et cela en plein quinzième siècle. Il alléguait que le fils d'Alexis le Grand, Isaac Sebastocrator, ayant renoncé jadis à la religion chrétienne, par amour pour une fille des sultans, en était devenu l'époux.

Au siècle où les Comnènes parvinrent au trône impérial, on les savait depuis longtemps établis en Asie. Leurs domaines patrimoniaux occupaient une partie du district de

Castamona dans une région proche de l'Euxin. Sous le règne de Basile II, ils commencèrent à prendre une importance officielle. Les négociations diplomatiques d'un Michel Comnène apaisèrent des troubles en Orient. Il laissa deux fils en bas âge, Isaac et Jean, que la reconnaissance du souverain ne manqua point de pourvoir. Instruits par les moines les plus savants et les philosophes ecclésiastiques, ils reçurent l'éducation des héritiers du trône. On leur enseigna la clé des controverses religieuses qui passionnaient alors le monde méridional ainsi que les disputes politiques passionnent notre monde actuel de républiques effervescentes, mais pour des sujets moins vains. Plus tard, imbus des lettres de Platon, d'Aristote, connaissant un peu d'astrologie et la science du palais, c'est-à-dire les règles minutieuses de l'étiquette et du cérémonial, ils furent incorporés dans les gardes scholaires, y apprirent l'art de combattre et se formèrent à l'étude de la stratégie déjà fort développé. Au sortir de ces sortes de mousquetaires, on leur donna des commandements. Le beau sang de leur race les y fit paraître valeureux et prudents tour à tour. Ils combattirent le Turc, le Russe, le Sarrasin, le Bulgare et le Scythe; et, parce qu'ils s'étayaient l'un l'autre de leur amitié fraternelle, ils surent déjouer les intrigues des envieux comme ils avaient su lasser le courage des adversaires. On trouve, en effet, dans les chroniques, que l'un épousa, à l'occasion d'un des nombreux traités toujours violés au lendemain, une princesse de Bulgarie, et l'autre la fille du Patrice Charon, ainsi surnommé pour ce qu'il avait envoyé maint ennemi de l'Empire traverser les fleuves mythologiques des Enfers.

Ils étaient donc de grands personnages lorsque les chefs de la garde arménienne, assemblés à Sainte-Sophie, refusèrent de reconnaître Michel VI Statioticos, eunuque favori de l'impératrice Theodora la Paphlagonienne. Ils possédaient déjà une clientèle redoutable, car le vieux Catacalon élu, par les insurgés, se désista en faveur d'Isaac Comnène. On accepta cette substitution, encore que beaucoup dévoilassent une assez habile intrigue menée par les Comnènes pour obtenir le désistement. Au reste, la victoire flatta le nouvel empereur. Michel Stratioticos battu, malgré son prestige militaire, tonsuré et relégué au cloître, dut payer les services des convers et les frais de son entretien avec la monnaie du vainqueur qui portait un glaive gravé. Néanmoins Isaac atteignit la vieillesse. Assiégé de scrupules religieux, et tracassé des ennuis du gouvernement, il alla se parer l'âme pour la mort au monastère. Son frère Jean refusa de lui succéder. Ce fut un de leurs amis les plus fervents, le proèdre Constantin Ducas qui chaussa les souliers de pourpre, insignes de la dignité souveraine, et recueillit les serments des fonctionnaires. Les Comnènes et leur influence commandaient sous un autre nom.

Eudoxie Dalassène, impératrice et femme de lettres, gouverna sept mois après la mort de son mari, puis éleva au trône Romain Diogènes, à cause de sa beauté martiale. Mais les gardes du palais avaient toute confiance dans la famille amie des Comnènes, il fallut qu'Eudoxie, devant leur révolte, les défaites et la captivité de Romain, laissât proclamel son fils Michel VII Ducas, surnommé Parapinace.

Ce prince laissant aux Turcs le soin de défendre son trône attaqué par de nombreux compétiteurs, se déconsi-

déra publiquement par une alliance décriée. Alexis Comnène en profita pour aider sa fortune à la tête des troupes grecques. Pendant ces années de trouble où tour à tour le César Jean Ducas, Ursel, le chef des gardes francques révoltées, Nicéphore Mélissène et Jean Bryenne assaillirent de leurs ambitions armées le gouvernement mal tenu en main par un empereur trop soucieux de parfaire des ïambes dans les chambres secrètes du Palais, Alexis semble avoir su, d'une ruse maîtresse, conserver la situation prépondérante en se sacrant le protecteur assermenté du trône quel qu'en fut le détenteur. Quand l'usurpateur Botaniate envoie Michel Ducas au monastère, Alexis, l'un des premiers, porte l'hommage au monarque du destin.

Issue de la famille même de l'impératrice Eudoxie, Anne Delassène, mère d'Alexis, le guida en tout avec beaucoup de prudence et de sûreté. Il l'écoutait fort. Anne Comnène le dira dans ses histoires. Un fait immédiat le prouve. Dès qu'il fût entré en grâce près de Botaniate, il pria l'usurpateur de délivrer Eudoxie, enfermée au monastère par son fils Michel Ducas. Les parentes se soutenaient.

Au reste, en cet empire de Byzance, et durant près de deux siècles, rien de grand qui ne se soit accompli par les mains des femmes : crimes ou gloires. Eudoxie conduit le règne de Constantin et de Romain Diogènes, Marie d'Alanie celui de Michel Parapinace et de Botaniate. Celle-ci devait mettre au palais les Comnènes qui attendaient l'instant propice sous la garde et la vigilance de la vieille Anne Dalassène.

C'est de cette mère qu'Alexis disait plus tard en lui remettant la régence au début d'une campagne : « Elle a formé

mon esprit. Nous n'avons qu'une même âme en deux corps. Jamais on ne nous entendit nous servir de ces mots *mien* ou *vôtre* qui sont les termes de partage ou de division ». Pour qu'un prince aussi fin affirmât une telle confiance, un si haut respect envers cette femme et qu'il l'avouât, il la fallait vraiment supérieure et d'intelligence créatrice.

Le sceau d'Anne portait l'image de la mort et celle de la résurrection. Il signifiait qu'il fallait profiter de l'une, attendre ses services, pour revivre dans la rénovation définitive. En ce hasard des vanités individuelles luttant par antagonismes de violences, déchirant la paix intérieure de leurs querelles, usant la campagne par les chevauchées brutales de leurs partisans et la ville par les brusques virements de faveur et de défaveur où la fortune trop changeante soumettait les citoyens inhabiles à se vêtir et devêtir des plus diverses opinions, Anne Delassène sut indiquer à son fils que la patience assurerait la suprématie. Le jour où le peuple très fatigué de ces misères chercherait un caractère ferme qui le guidât, il trouverait Alexis, loyal serviteur de la Loi et hors des compétitions. Anne Dalassène lui apprit à attendre.

« Elle prit le maniement des affaires, écrivit sa petite-fille, dans un âge où, le corps commençant à s'affaiblir, l'esprit est dans sa plus grande vigueur et la prudence dans sa plus haute perfection; dans cet âge où, non seulement, on parle plus facilement que les jeunes gens, mais où on agit plus utilement. On l'avait regardée, dès les premières années de sa vie, comme un miracle; et on s'était étonné de voir qu'elle eût, dans la fleur de sa jeunesse, une sagesse qui ne se rencontre pour l'ordinaire que dans la maturité, et qu'elle

la fit remarquer sur son visage à tous ceux qui avaient les yeux assez perçants pour la reconnaître ».

L'austère matrone prévit tout de suite que ce règne d'usurpateur devait clore la série des aventures politiques bruyantes. L'avarice extrême que montra, dès son avènement, Nécéphore Botaniate, n'épargna point même les richesses liturgiques. C'était la profanation de ce que les Byzantins avaient de plus cher au cœur, l'orgueil de leurs instincts indigènes, le motif suprême de leurs amitiés, de leurs haines, de leurs ruptures, de leurs alliances, toute la vie d'alors.

Aux jeux du cirque, les Verts et les Bleus représentaient toujours les uns l'orthodoxie, les autres l'hérésie à la mode; et les victoires des chevaux de l'une ou l'autre faction étaient déterminantes pour conclure si la prescience divine agissait dans la substance humaine du Christ cinq mois avant les couches de la Vierge. Parfois on tirait les poignards; et les bornes de l'arène s'ensanglantaient pour des motifs pareils. Certains jours, l'annonce d'une prédication encore inouïe faisait brusquement quitter au peuple le spectacle des chars et des chevaux : il courait à l'immense Sainte-Sophie écouter d'un précieux solitaire ou d'un prince ecclésiastique les spécieuses théories artistiquement compliquées pleines d'images fortes et de bravoure oratoire fort semblables à la rhétorique chère aux prédicateurs célèbres du siècle de Louis XIV.

Enfreindre le respect dû aux symboles chrétiens en ces époques de foi militante, devait aigrir le caractère du peuple. Très indifférent pour les lois économiques et élevé dans le culte, il attribuait ses maux à la colère du Christ

que ne satisfaisaient point les honneurs rendus. On accusa le palais et l'Empereur d'ignorer les rites propres à reconquérir la grâce et on le déclara incapable d'exercer sa mission puisque Dieu reniait le sacrifice de son peuple.

Anne Dalassène prévit la déchéance prochaine de Nicéphore. Elle avisa aux moyens de lui succéder et de maintenir le pouvoir dans une stabilité plus sûre.

Pour légitimer son coup de force, il s'était proclamé le tuteur des fils de Michel Ducas, avec la feinte de devoir leur remettre les souliers de pourpre au jour de la majorité. Comme sanction de la certitude de ses desseins, il avait épousé la femme de son prédécesseur, cette Marie d'Alanie en faveur de qui les chroniqueurs du temps épuisent les plus folles comparaisons des dithyrambes. Le César Jean Ducas avait cru que cette belle femme lui garderait quelqu'influence dans la nouvelle cour, et il avait poussé vers ce mariage qui conserva la couronne dans sa famille. Le soin d'apaiser les troubles publics de la révolution ne justifiait pas seul un tel choix, puisqu'Eudoxie avait entrepris d'unir sa fille Zoé au vainqueur. Cela eut lié les partis extrêmes. Jean Ducas s'y opposa fermement. Cet homme de volonté opiniâtre qui avait machiné le malheur de Romain Diogènes, la déchéance d'Eudoxie et le couronnement de son neveu Michel, parvint encore à supplanter l'ambitieuse femme de lettres en répandant sur Zoé d'adroites calomnies. La princesse Anne Comnène, si chaste en ses écrits, déclare ne pouvoir les rapporter sans offenser sa dignité d'historienne et de porphyrogénète.

Marie d'Alanie, soutenue par tant d'intérêts divers, le souci de pacifier les partis et l'ambition individuelle du

César, ne tarda point à conquérir la première place et à régir le gouvernement. Sa merveilleuse séduction, les mœurs faciles des femmes d'honneur qui l'entouraient lui permirent de seconder ses vues à l'aide de dévouements virils. Ce que son mari perdit par sa cupidité, elle le retrouva par sa galanterie. Bientôt il y eut deux cours au palais, et la moins nombreuse fut celle de l'Empereur.

Anne Delassène n'ayant pu applaudir le mariage de Zoé, se tourna vers la faveur de Marie. Elle admirait que la politique de cette jeune femme eût su faire échouer ses plans; elle lui mena son fils. Selon les conseils maternels, la souplesse d'Alexis lui attacha l'Impératrice. Il sut plaire. De meilleures attentions que les hautes charges de la cour récompensèrent sa foi. Après qu'il eut combattu et vaincu les généraux rebelles avides de mettre à profit l'impopularité de Botaniate, nulle raison ne subsistait qui empêchât Marie d'Alanie d'adopter son amant, sauveur du trône. La chose se consacra sans le moindre scandale. Anne Dalassène avait préparé les esprits durant l'absence de son fils. La dignité de Grand Domestique le récompensa en outre de ses victoires. Il tenait le comble de la faveur. Son astuce féminine, sa grâce, ses exploits de paladin, l'élégance de sa tenue magnifique et sa chevelure longue lui prêtaient un prestige indéniable.

On l'envia. On le desservit.

Botaniate averti qu'Alexis s'alliait plus étroitement les généraux et les officiers, se rendit aux raisons des dénonciateurs (1). Il imagina que les Comnènes voulaient lui

(1) Basile et Germain, eunuques barbares qui prétendaient ne point perdre leurs charges.

prendre l'Empire. Revoyant tout le chemin glorieux par eux parcouru en quelques années, il résolut de leur ravir les chances d'atteindre le trône. On prépara tout pour se saisir de cette redoutable famille avec l'intention de priver les principaux de la vue et d'enfermer au monastère les femmes et les clients de marque.

L'amour est excellent gardien, disent les contes du temps. Marie d'Alanie ne manqua pas de connaître les dispositions hostiles de l'Empereur. Elle prévint Alexis qui fit incontinent avertir sa mère. Anne Dalassène jugea le moment opportun pour revendiquer le trône en quelque sorte « concédé » jadis aux Ducas, et seulement pour l'intérim, au temps du premier Comnène. Elle s'empressa de faire proclamer en tous lieux le souvenir de la cession temporaire. Les clients d'Alexis parurent annoncer qu'à la mort de Botaniate le trône impérial revenait de droit à leur chef, s'il lui plaisait d'y prétendre; que même, le souverain actuel ne gouvernant qu'en qualité de tuteur des héritiers Ducas, son titre pouvait être passé de suite au fils des Commènes.

L'évidence du raisonnement ne laissa pas que de convaincre le peuple irrité contre le sacrilège. Marie d'Alanie informait la vieille Anne de toutes les choses convenues au conseil du palais. Lorsqu'elles surent les exécuteurs mandés et les gardes près d'agir, elles convinrent qu'Alexis quitterait la nuit même Byzance avec sa clientèle et rejoindrait les troupes naguère victorieuses sous son commandement. La fuite fut rendue commode par les grandes précautions de secret auxquelles se trouvait contraint Botaniate. Très inquiet du prestige de ses compétiteurs, il n'osa les frapper publiquement ni même leur donner l'éveil par une surveil-

lance affichée. D'autre part, comme les Comnènes continuèrent de paraître à la cour et qu'ils y faisaient orgueilleuse figure avec la foule des courtisans empressés vers le triomphateur probable du lendemain, Nicéphore ne savait de proèdre assez fidèle à sa personne pour encourir la colère publique afin d'accomplir les intentions impériales.

On profita de l'hésitation souveraine pour préparer le départ des conjurés. Marie d'Alanie avait à elle des gens qui lui annonçaient d'heure en heure l'esprit de l'Empereur et ses desseins nouveaux. Il fut entendu qu'Alexis vainqueur épouserait l'Impératrice délivrée par quelque prétexte ecclésiastique de Nicéphore. Au milieu de la nuit, Anne Delassène quitta son palais avec les femmes, en avisant les gens qu'elle allait faire ses dévotions à l'église de saint Nicolas-Evêque. Ses hommes l'accompagnaient pour l'aider à ce vœu. Mais en chemin, ils l'abandonnèrent, et furent trouver Georges Paléologue, un de leurs partisans, à qui ils déclarèrent leur résolution de se lever contre Botaniate. Après quelque hésitation, Georges Paléologue se joignit à eux, sous la promesse que ne marchanda point Alexis, d'élever la nièce de Jean Ducas, Irène, à la dignité impériale, en l'épousant dès son succès.

Cela convenu, la nouvelle troupe alla rejoindre les femmes à l'église de saint Nicolas où elles priaient dans les lumières. Anne Dalassène embrassa Georges Paléologue qui ne jugeant pas l'asile assez sûr, voulut qu'on menât tout ce monde à Notre-Dame des Blaquernes.

Les Blaquernes formaient le plus remarquable quartier de Byzance. On l'appelait ainsi parce que jadis il consistait en un champ couvert de fougères. Plus tard, les empereurs y

avaient construit de vastes et beaux édifices, palais, églises. Celle de Notre-Dame était révérée et célèbre entre toutes. Comme les conjurés s'y rendaient, ils rencontrèrent des séïdes de l'empereur. Mais Anne Dalassène tira de sa mante la croix impériale de Marie d'Alanie et devant ce sauf-conduit indéniable, il fallut la laisser avec son cortège. Elle renouvela d'ailleurs l'explication du vœu nocturne à accomplir.

Près des Blaquernes, il était une écurie où les chevaux les plus vites de l'Empire se trouvaient gardés pour le service des courriers. Paléologue y pénétra avec ses hommes et, à coups de sabre, ils coupèrent les jarrets de ces animaux; puis, ayant, par des psaumes chantés d'ensemble, remis leurs familles à la Vierge, ils gagnèrent la campagne.

Aussitôt Alexis écrivit au César Jean Ducas : « Nous avons apprêté un festin dont les mets, comme nous croyons, ne seront pas mal assaisonnés. Si vous avez agréable de prendre votre part de la bonne chère, faites-nous la grâce de venir en diligence ».

Quand le neveu du César pénétra dans sa tente et lui annonça la rébellion d'Alexis, il reçut une tape pour avoir éveillé son oncle avec de pareilles sottises. Mais Jean Ducas ayant lu et relu la missive, monta à cheval une heure après et cria par le camp qu'il fallait courir saluer le nouvel empereur Alexis Comnène.

En route, il enleva le bagage d'un percepteur qui portait à Byzance l'or de l'impôt, en lui disant qu'il se trompait de route, que l'Empereur n'y était plus, et, après avoir convaincu aussi quelques Turcs mercenaires, il vint auprès d'Alexis avec l'hommage de ces hommes et de cet argent.

La conversion du César au nouveau parti activa la rébellion, la consacra d'une sorte de cachet officiel. Les troupes accoururent en foule vers la faveur du jour. L'armée tout acquise à Alexis le vouait à la pourpre. Aussi son frère Isaac ayant voulu pour soi la couronne, le Grand Domestique l'embrassa devant les soldats et dit qu'il la lui laisserait de grand cœur. Mais la foule armée menaça Isaac de mort, et il s'empressa de chausser lui-même Alexis des souliers de pourpre.

L'habileté du nouvel empereur lui concilia tout le monde. Bientôt des traîtres hâtifs lui livrèrent la ville de Constantin. Ceux qui tinrent pour Botaniate furent fort maltraités. Les vainqueurs se payèrent par le pillage des choses sacrées et profanes.

« Les grands mêmes, dit Anne Comnène en contant plus tard l'attaque des croisés, se souvinrent que la ville avait été autrefois prise à pareil jour par les Comnènes, et ils appréhendaient un funeste retour qui fût comme le châtiment des cruautés qu'ils avaient exercées en ce temps-là ».

Pour que l'impeccable panégyriste d'Alexis se permît une appréciation semblable sur les actes des partisans paternels, il fallait que la justice publique de Byzance eût dès longtemps flétri les excès de ces heures historiques.

II. — ALEXIS ET IRÈNE.

Les galères du prétendant vainqueur envahissent le port de Byzance. Des édifices fument sur les rives. Les derniers amis de Botaniate combattent malaisément dans les rues étroites où la populace hostile les harcèle de flanc. Les points fortifiés que l'on compte tenus par les troupes palatiales cèdent un à un sous l'effort des triomphateurs qui ne rencontrent plus une résistance préjudiciable aux intérêts du lendemain. Les soldats passent, centurie par centurie, aux étendards de l'empereur nouveau, et les prêtres, dans les basiliques, supplient le Sauveur pour la chute du tyran Nicéphore qui les dépouilla. Les dernières chaînes tendues entre les môles ont été détachées par des mercenaires venus au plus fort parti, et les vaisseaux de Paléologue dardant des vergues les carreaux et les traits de métal rougi, nettoient les jetées de leurs suprêmes défenseurs.

Les rames abattues en cadence aux flancs des carènes écarlates et dorées immergent les malheureux qui se débattent sur les eaux. Déjà les proues aiguës vont heurter les architectures du palais Bucoléon, et les antennes abaissées

éraflent les marbres polis de la petite anse où il baigne. Comme un merveilleux présage, les matelots d'Alexis saluent le groupe sculptural de la premiere terrasse, on y voit un lion qui, une patte sur la corne d'un taureau, lui enfonce dans la gorge ses dents formidables.

Alexis la tête couverte du bandeau impérial, la main cachée par son manteau pareil aux dalmatiques des diacres, s'avance avec le glaive nu, des serviteurs relèvent les plis de sa robe pour montrer au peuple les souliers de pourpre. Les étendards se drapent dans les airs avec les figures brillantes des saints aux grandes auréoles gemmées, de la Vierge au visage de satin blanc, aux yeux de saphirs conquis dans les mosquées du Sultan et purifiés par un patriarche martyr.

En bas, la bataille houle plus sourde, tous bruits d'enthousiasme apaisés, les vaincus ne cherchant plus qu'à retarder l'inévitable mort, les vainqueurs qu'à gagner au plus vite la sécurité définitive.

Alors Paléologue du haut du château de sa galère fait sonner les trompettes. Les combattants lassés s'arrêtent et les hérauts commencent à proclamer les formules qui investissent Alexis Comnène et sa famille de la souveraine puissance. Lorsque lui-même arrive à exprimer les noms d'Alexis et d'Irène, Empereur, Impératrice, les Comnènes lui crient de n'en rien faire, se rappelant la promesse faite à Marie d'Alanie et le pacte conclu entre elle et Anne Delassène.

Mais Paléologue se trouvant à la tête des hérauts et seul capable de faire une proclamation efficace, s'obstinait à joindre les deux noms ; sans craindre d'alléguer qu'il avait soutenu la fortune du Grand Domestique uniquement pour porter au trône Irène Ducas, la nièce du César.

Et le peuple répéta après Paléologue les noms d'Irène et d'Alexis; et la ville entière quasi pacifiée consacra par les acclamations d'usage cette alliance des deux plus hautes familles de Byzance.

Cependant les princesses attendaient dans l'angoisse. Au fond du gynécée, l'Impératrice Marie, gardant son fils Constantin Porphyrogénète, craignait pour lui, pour elle, un retour offensif des amis de Botaniate, instruit de tous les détails de la conjuration. La mort possible d'Alexis eût pu rompre également les projets. Surveillés dans un bâtiment impérial, Anne Dalassène et ses enfants redoutaient aussi les conjonctures néfastes, bien que la respectueuse sollicitude des geôliers les tînt sans dissimulation au courant des épisodes de la révolte. Ils finirent par livrer le palais à l'enthousiasme du peuple venant saluer la famille du triomphateur.

La foule chantait : « Que vous avez agi prudemment, Alexis, le samedi tyrophage, et que, le jour suivant, vous vous êtes heureusement échappé comme un épervier rapide des filets des Barbares insidieux! »

C'était la victoire.

Mais quand les proclamations officielles eurent été renouvelées, Marie d'Alanie, abandonnée par la politique du vainqueur, se plaignit amèrement. Anne Dalassène la soutenait, elle supplia Alexis d'observer ses promesses. Elle ordonna au fils d'obéir. Puis, lorsqu'il eut fait comprendre que cette concession aux Paléologues et au César avait valu le succès, elle ne songea plus qu'aux moyens d'empêcher la consécration religieuse de l'union nominale.

Il semblait funeste à cette haute politicienne de délaisser les dévouements de la veille, de tromper le juste espoir de

celle que son intelligence des choses gouvernementales avait maintenu au pouvoir malgré la plus terrible révolution et l'impopularité de deux époux également odieux à leurs sujets. La perdre et la trahir était s'aliéner le plus précieux auxiliaire pour les affaires futures et le nombre important de ses fidèles. D'autre part, on ne pouvait se mettre à l'encontre des desseins du César Jean. Assez il avait fait paraître en brisant Eudoxie, Diogènes et leur descendance, comment sa fierté ne souffrait point d'obstacle à la fortune de sa famille. Lui seul, en somme, avec l'aide de ses partisans avait porté les Comnènes au trône. S'il eut gardé sa foi au Botaniate, le sort n'eût sans doute pas favorisé les mêmes bannières.

Encore qu'il représentât ces arguments à la mère, Alexis préférait suivre comme plus conformes à sa passion les conseils qu'elle offrait. Il aimait profondément Marie d'Alanie non moins pour les avantages de l'esprit que pour les merveilles du corps : chevelure blonde, peau très blanche.

« Les yeux, écrit Anne Comnène, étaient semblables à ceux d'un épervier et ils étincelaient dans ses sourcils comme le joyau dans l'or qui le sertit... Elle était comme la neige... Aucun peintre, ni Appelles, ni Phidias, n'eût jamais formé une pareille image... La tête de Méduse changeait en pierre qui la regardait; le corps de l'Impératrice ravissait en admiration ».

Si l'on compte avec l'exagération de l'historienne, on ne pourra nier que le portrait de sa mère Irène, la rivale de Marie, composé en termes bien moins emphatiques, dénote aussi une plastique moins remarquable : « Elle n'avait pas le visage rond comme les Assyriennes, ni long comme les Scythes. Ses regards avaient quelque chose qui était tout

ensemble et agréable et terrible, de sorte que si sa douceur donnait la hardiesse de lever les yeux, Sa Majesté obligeait aussitôt de les baisser ». Ce sont là des qualités morales se traduisant par des effets d'attitude plutôt que de précises explications sur les charmes naturels de la femme. Or, il importe de noter qu'Anne aimait fort sa mère, sa protectrice dans les heures difficiles contre les intentions politiques de l'Empereur Alexis et de son fils Jean. La panégyriste n'eût pas manqué, si elle n'avait craint une trop grosse offense envers la vérité publique, de rehausser l'éclat des vertus maternelles par une description magnifique de la personne. Son époux, qui avait reçu la même aide d'Irène, épargna moins la louange à l'Impératrice.

A l'époque du mariage, Irène était une insignifiante fillette de quinze ans, empreinte seulement de l'extrême piété qui formait le principal de l'éducation byzantine. Les allures invétérées par l'habitude d'une grande dévotion prêtaient aux personnes nobles une sorte d'extérieur recueilli, austère, roide et digne qui signifiait la distinction et la naissance. Les tableaux de l'époque, les images des saints, conservent l'expression de cette manière de tenue.

De sérieuses raisons engageaient Anne Delassène à entraver l'action ecclésiastique du patriarche. Elle était certaine de servir en même temps par là les intérêts de la politique et son indulgence maternelle.

Le pontificat avait alors pour titulaire le patriarche Côme. Anne Delassène commença par lui insinuer qu'il eût à trouver un prétexte canonique pour refuser l'investiture de l'Impératrice Irène. Malheureusement lui aussi suivait la fortune des Ducas. Il leur devait son rang. La mère

d'Alexis, constatant l'inutilité de ses démarches, le contraignit par mille misères à se démettre de sa charge.

Il lui fallut bien céder. Il annonça sa prochaine retraite. Auparavant, affirma le malicieux évêque, et comme dernière cérémonie imposante où il lui serait glorieux de paraître encore, il voulait présider le couronnement des personnes impériales. Aucune menace ne le détourna.

Il officia dans Sainte-Sophie au jour solennel. Marie d'Alanie garda quelque temps sa position au Palais jusqu'à ce que Jean Ducas l'en fit sortir avec son fils parachevant ainsi la ruine commencée par quelque dépit secret contre cette belle femme qu'il avait lui-même mariée à Botaniate.

L'usurpateur fut, selon la coutume, tondu et cloîtré. Facilement résigné à ce sort commun aux hommes politiques de l'époque que le succès ne suivait pas, il se contenta de remarquer comme l'abstinence des viandes lui serait incommode : quant au reste « ce lui vaudrait peu de peine ».

Le petit Constantin Ducas obtint le titre de César et l'honneur de porter les souliers de pourpre. On donna le palais de Magnaure à sa mère, par respectueuse compensation du prestige politique perdu.

Le patriarche Côme se démit définitivement de sa charge. L'eunuque Eustrate Garidas lui succéda. Mais au bout d'un certain temps, comme il se laissa battre dans un synode par la dialectique d'évêques dissidents, on lui donna pour successeur Nicolas le Grammairien.

Portés des offices du palais à de si hauts emplois, les eunuques demeuraient, pour leurs bienfaiteurs, les plus fidèles des fonctionnaires. On les faisait venir très jeunes de Lorraine, pays sans cesse pillé par les soldats de toutes races

accourus pour batailler là éternellement. C'était excellent butin aux fourrageurs que ces enfants aussitôt destinés à servir les patriciennes et les princesses dans le gynécée, par convenance. Leur peau blanche constituait leur valeur. On les vendait fort cher. Dès leur arrivée à Byzance, des maîtres en tous arts leur ornaient l'esprit et le langage. Par la pureté de leurs voix, ils formaient les chœurs sacrés des basiliques chrétiennes et des chapelles impériales. Beaucoup gagnèrent la réputation de parfaits musiciens, de rhéteurs sans défaut, de savants et de casuistes écoutés par le monde. Vers la vieillesse, ils prenaient l'habit monastique et sanctifiaient par une fin édifiante leur vie chaste. Les plus intelligents ou mieux les plus habiles acquéraient des emplois de dignitaires, de ministres; et plus d'un releva l'Empire, le sauva du désastre toujours imminent. Ils semblent avoir assisté, hors les passions humaines, sages et précieux spectateurs, à cette désagrégation de la puissance romaine que fut Byzance, de l'avoir pleurée, retardée, transcrite sur le velin des chroniques monastiques dans l'humilité du corps et la splendeur de l'âme compatissante.

Les choses de l'État réglées pour le nouveau règne, Alexis commença de jouer son rôle de potentat, de publier de fières proclamations où il traitait de « roi » le souverain impérial d'Allemagne et le rappelait, par écrit, à ses devoirs de vasselage; il qualifiait le Pape d'évêque hérétique et donnait des ordres aux Scythes et aux Sarrasins, lui juste propriétaire d'un territoire guère plus étendu que la Turquie actuelle et beaucoup plus menacé. A ses amis, à son entourage, il prodigua les titres, en inventa même de nouveaux, entre autres celui de *Sebastocrator* qui, placé au-dessus de celui

de César, jusqu'alors le plus proche du titre impérial, devait rabaisser l'orgueil et l'influence du turbulent Jean Ducas.

Car, outre les campagnes à mener contre l'ennemi extérieur rarement vaincu, Alexis Comnène dut, ainsi que ses prédécesseurs lutter sans cesse contre les adversaires du dedans, « les mauvais esprits », comme les appelle sa fille Anne, ceux que ne contentaient pas entièrement sa ruse et sa politique. Cependant plus avisé que les autres empereurs, il sut les mater et les tenir de longues années jusqu'à ce que la mort la plus naturelle le vint soustraire à leurs embûches et au faix d'une vieillesse maladive.

Anne Dalassène craignit l'influence d'Irène qu'elle sentait fière, experte politicienne avide de savoir et toute dévouée à la gloire d'Alexis. Lui avait supplié officiellement sa mère de continuer à régir les destins de Byzance; et, comme la vieille princesse facilitait et encourageait ses amours avec Marie d'Alanie, il partageait sans défiance son injuste présomption contre Irène Ducas.

Cependant la naissance d'une fille consomma l'alliance morale des époux.

De grandes réjouissances la signalèrent. Des cérémonies la célébrèrent. Un miracle l'avait précédée.

III. — ENFANCE D'ANNE COMNÈNE.

Voici le miracle. Anne le conte elle-même.

« ... J'ai depuis ouï dire à ma mère que sentant les douleurs de l'enfantement trois jours avant qu'Alexis fût arrivé à Byzance où il revenait après tant de guerres terminées, elle fit le signe de la croix sur son ventre et dit : « Reste, petit enfant, et attends le retour de ton père ». La Protovestiaire, sa mère, la reprenait en colère et lui représentait : « Vous ne savez si son père reviendra devant un mois et si vous pourrez souffrir si longtemps les douleurs qui vous tourmentent ». Cependant l'ordre de ma mère fut suivi d'une parfaite obéissance. Par là, même dans le sein maternel, mon obéissance envers mes parents pour l'avenir était suffisamment indiquée. Car dès que j'eus l'âge d'adolescence et que je commençai à goûter la sagesse des préceptes, je devins très aimante pour ma mère et mon père.

« Tous ceux qui me connaissent peuvent témoigner de la vérité de mes allégations; et il m'est aisé de les confirmer par les travaux que j'ai supportés, par les hasards que j'ai courus, par l'honneur et par la vie que j'ai exposés pour leur service ».

Le cant religieux et moral de l'époque s'affirme dès ces lignes de l'historienne. Pour l'obéissance passive, les chroniqueurs nous apprennent qu'elle conspira contre son frère, successeur voulu par Alexis, et, qu'avec Irène, elle tracassa l'agonie du père pour obtenir que la souveraineté passât à son mari. Ce doit mettre en garde contre ces protestations de belle tenue.

Sitôt née, l'enfant fut fiancée à Constantin Ducas, fils de Marie d'Alanie. C'était une déférence de compensation. Les acclamations publiques retentirent par ordonnance du Palais, sur ces deux noms unis et désignés déjà pour héritiers du trône. Immédiatement après l'Empereur, on cita désormais Constantin en ces acclamations; il marchait dans les cortèges le second; il souscrivait en rouge les donations, de l'encre spéciale réservée aux seings de la Majesté souveraine. Honorée de la couronne et du diadème publiquement, Anne partagea cette gloire avant que de savoir parler.

« Cette acclamation, écrit-elle, était peut-être un présage du bonheur et du malheur qui me sont arrivés depuis ».

Anne Comnène parut au monde le deuxième jour de décembre 1083, deux ans et demi après le couronnement d'Alexis et d'Irène, le samedi, jour consacré par l'astrologie aux influences de la planète Saturne qui préside aux œuvres de rancune, de vengeance.

La princesse allait, toute sa vie, souffrir de cette conjoncture néfaste et se lamenter dans la mémoire de ses ambitions déçues, en gardant une rancune envieuse pour ceux qui les avaient abolies.

Au reste, cette année de 1083 n'aida point la fortune des Comnènes. Au mois de février, Robert Guiscard s'était em-

paré de Durazzo. Il avait fallu monétiser les statues saintes et les ornements des églises pour payer la solde arriérée des troupes refusant de combattre à nouveau contre les Normands vainqueurs, sans tenir la sécurité de leur salaire. Bien que le synode eut consenti à ce sacrifice officiellement, la haine du peuple et du clergé s'était élevée aussitôt contre les volontés gouvernantes. Léon, évêque de Chalcédoine, déclarait les images vénérables en leur matière même. La fermeté d'Anne Dalassène défendit d'obéir au sentiment populaire et s'obstina dans l'exécution de cette mesure. Elle songeait avant tout à l'ennemi menaçant; et ce lui valut tout le poids de la colère générale.

Malgré les supplications de l'Empereur, elle ne put se dispenser de prendre retraite au monastère de Pentepopte, de renoncer aux choses de la politique. Elle mourut là, une année avant son autre fils Isaac, celui qui avait attaché les brodequins de pourpre aux pieds d'Alexis.

Cependant la sédition ne s'apaisait pas. Bien que l'on eût fondu les portes d'argent de Chalcopratie qui représentaient les 12 fêtes du Seigneur, 2500 Pauliciens de l'armée grecque se retirèrent à Philippopolis. On s'occupa de les réduire, et l'Empereur s'accorda une sorte de triomphe pour la petite victoire gagnée sur eux la veille du jour où naquit sa fille.

Ce lui sembla porter meilleure chance. Il parvint, dans l'été de 1084, à réduire au silence les revendicateurs du clergé et à exiler Léon de Chalcédoine. On découvrit une conspiration de dignitaires; on en punit les auteurs.

L'Empereur conçut une grande affection pour la petite Anne. En même temps, l'Impératrice Irène s'insinuait dans les conseils de l'État, se montrait déjà fort apte à reprendre

la tâche de sa belle-mère. Alexis surpris de la trouver experte, outre que très pieuse, lui accorda plus d'attentions; et une fécondité récente, bientôt accrue d'une autre fille, d'un fils, réussit à la lui rendre respectable.

Irène choya ses enfants pour ces honneurs inespérés qu'ils lui valurent. L'aînée dut prendre la bonne part des cajoleries.

Comme sa venue au monde marquait le bonheur de sa mère, elle conserva dans la suite l'extrême gratitude que l'Impératrice lui témoignait dès lors.

Mais la mauvaise influence de son étoile lui imposant un caractère morose, elle ne cessa de se plaindre et de prétendre que les premières années mêmes de son enfance pâtirent en toutes manières : « N'ayant pas été élevée dans la mollesse comme les autres personnes de ma condition, mais ayant été exercée dès mes premiers ans par des peines et par des disgrâces continuelles, je n'ai jamais manqué de douleurs ni d'afflictions. Les choses de mon corps, je ne les veux dire moi-même, les fonctionnaires du gynécée les rappelleront. Quant aux maux intérieurs qui m'assaillirent avant que je fusse sortie de la huitième année, il faudrait avoir pour les conter la facilité d'Isocrate, l'éloquence de Pindare, la véhémence de Polémon, la muse d'Homère, enfin même la lyre de Sapho ou une autre faculté similaire au génie de ces auteurs..... »

Son écrit s'étend avec complaisance en une phraséologie non moins pompeuse sur la violence des infortunes par elle subies, encore qu'elle n'en précise aucune.

Sans doute voulait-elle entendre par là les calamités qui avaient atteint sa famille, comme les incessantes conquêtes

des Normands. Les Grecs toujours vaincus perdaient chaque mois quelque district. Il n'était de repos qu'aux rares moments où le chef des Normands rappelé en Italie par des attaques tentées contre son territoire laissait fort peu de troupes sur le sol de l'Empire grec. Aussitôt ses soldats se laissaient vaincre et même passaient, avec armes et bagages au service d'Alexis, moyennant quelque forte somme. Le plus grand malheur qui atteignit Anne dans sa jeunesse fut la mort de son fiancé, Constantin Ducas, qui, selon l'archevêque Romualdus Solermitanus, périt à la fleur de l'âge dans un combat contre Robert Guiscard.

Jamais d'ailleurs il ne devait s'unir en fiançailles heureuses. Jadis à la suite d'un traité, l'Empereur Michel Parapinace, son père, l'avait destiné à Hélène, fille de l'ennemi Normand. On avait même envoyé la princesse à Constantinople pour qu'elle s'instruisît dans la langue grecque, et dans le cérémonial compliqué du Palais. C'était coutume d'attirer ainsi à la cour byzantine des princesses barbares fiancées aux fils des empereurs afin de leur donner l'unique éducation que les Grecs reconnussent bienséante pour une *despoïna*. Mais Botaniate avait renvoyé Hélène à son père, ce qui amena la reprise des hostilités, au cours desquelles Constantin semble avoir trouvé la mort, très jeune.

Anne hérita de ses maîtres, de ses précepteurs, par une piété de la mémoire, voulant s'orner l'esprit de cela même qui avait constitué l'éducation intellectuelle du jeune César, et en les mêmes formes.

Elle reçut donc un enseignement viril, connut Homère, Platon, Pindare, Aristote, toute la littérature ancienne de la Grèce olympique, et elle y ajoutait de constantes études

sur l'astrologie dont les mérites contestés par certains esprits ecclésiastiques avaient reçu cependant lors de la mort de Robert Guiscard une éclatante confirmation.

Alexis gardait auprès de lui un Athénien qui passait pour devin expert, bien que ses prédictions n'obtinssent que de rares sanctions de la réalité. Cet homme ne convainquit pas la princesse, car, au cours de ses écrits, Anne ne cesse de se moquer de ceux qui ajoutent quelque foi aux diseurs de présages. Les mathématiques furent un grand agrément pour cet esprit ferme, angulaire, sec. Elle chérit et cultiva surtout les catégories scolastiques qui faisaient de la rhétorique d'alors un art divisé, catalogué, plein de définitions et de règles sans autres fondements sérieux que les scrupules maniaques d'une pédagogie minutieuse.

L'éloquence des moines catéchistes qui l'induisirent aux beautés religieuses ne la transforma point en une de ces saintes de l'époque que le mysticisme anémiait au fond des cloîtres. Elle paraît n'avoir pris de tels enseignements que ce qu'il seyait d'en connaître pour la tenue de son rang. Plus tard, si elle manifesta contre certaines hérésies inopinément écloses, celle des Bogomiles, par exemple, on comprend que sa ferveur à les réfuter était de l'enthousiasme scientifique. Dans un temps où les factions répandaient le sang pour soutenir les plus insignifiantes propositions liturgiques, elle daigne à peine combattre, précepte à précepte, les théories des révolutionnaires, et elle se contente de les juger avec mépris en une appréciation de haut esprit étonné de voir les gens susciter tant de tumulte pour édifier des niaiseries. Tout autrement parlaient les Pères de l'Église dont l'âme combattante se vouait à la défense du dogme et de sa pureté.

Entre les temps des défaites successives qui marquent les jours de l'Empire byzantin, on ne s'occupait pourtant à la cour que de ces querelles monastiques. Irène et Alexis y appelaient tout novateur, s'efforçaient de le ramener au droit canon; et c'était, sous les mosaïques miraculeuses et les auréoles superbement gemmées cerclant les figures peintes des Saints rigides, d'âpres et interminables discussions où les grands, les évêques et les généraux s'efforçaient de briller pour conquérir la faveur impériale.

Généralement cela se terminait par l'envoi au feu de l'hérétique irréductible; les cas de foi demeurant les seuls à peu près qui entraînassent la peine de mort pour qui faillissait à la Loi.

Quel deuil au Palais quand on apprit que l'Empereur avait perdu le Voile de la Vierge qui servait d'étendard, dans un combat contre les Petchénègues!

L'esprit entier d'Anne Comnène se déroba facilement à l'occupation des courtisans. Le calme de sa nature ne se conformait pas à un tumulte de telles discussions et répugnait à prendre cause dans l'échange des anathèmes.

Cependant la Crête se révoltait. Les Turcs torturaient les pèlerins et les voyageurs. L'Hellade flambait sous la torche des partisans de Zarchas.

Nicéphore Diogène essayait, sur les instigations de l'Impératrice Marie, d'assassiner Alexis dans sa tente. Surpris par une servante, une première fois, le poignard sous le manteau, il refit une tentative qui décela la conspiration où agissaient Ambuste Catacalon, et le beau frère lui-même de l'Empereur. Les bourreaux crevèrent les yeux de Nicéphore et de Catacalon. Les autres furent emprisonnés, l'Impéra-

trice Marie épargnée par la clémence du souverain. Clémence quelque peu obligatoire, car il redoutait toujours qu'une répression trop dure n'excitât à la révolte, par la crainte inspirée aux innombrables affidés de tout complot.

Comme Anne atteignait sa dixième année, son frère Jean fut nommé empereur. La sœur cadette Marie avait épousé Grégoire Gabras, fils du duc de Trébizonde, à l'âge de six ans. Elle-même avait été demandée en mariage par le Sultan.

IV. — AME DE PRINCESSE.

Petite-fille d'Anne Dalassène, l'enfant de la pieuse politicienne Irène Ducas, et du prudent Alexis, Anne ne pouvait démentir les vertus d'une telle ascendance.

L'admiration témoignée au cours de ses écrits envers sa grand'mère et sa mère, ce que nous savons de l'alliance qui les unit dans les plus graves événements impliquent une parité d'âmes entre ces trois princesses; et Anne Comnène, dernière venue, synthèse humaine de pareils atavismes, offrit, en son caractère, les traits directeurs des intelligences ancestrales.

Ses yeux, son attention, son ouïe ne s'exerçaient qu'à comprendre l'immense difficulté de régner. L'annonce des désastres perpétuels, des conjurations et des hérésies lui mirent de bonne heure en l'âme l'idée de lutte incessante à soutenir et d'autorité froide à connaître pour ne point perdre l'équilibre mental dans des conjonctures si diversement funestes, si multiples.

Non seulement le trône, mais la Mère de Dieu, la « *Très Illuminante Pureté* » souffraient les audacieuses attaques

d'un destin hâtif à finir le cycle de l'Empire des Romains dont, encore infantile, elle avait été proclamée maîtresse, « *Despoïna* ».

Le Palais présentait des mœurs sévères depuis l'autorité d'Anne Dalassène. On rappelait, comme des souillures infâmes, la galanterie jadis importée par Monomaque et continuée par la belle Marie. Les lourds vêtements cérémoniels surchargés de broderies et de symboles tombaient selon les plis rigides des chapes, cuirassaient la pudeur, enlisaient la vivacité naturelle des gestes féminins. Or, en cette cour savante, les propos trouvaient des motifs suffisants parmi les textes des philosophes et des Évangélistes. Le badinage ne prenait place non plus que la plaisanterie facile devant cette étiquette qui ne permettait même pas au César, parent de l'Empereur, de lui transmettre les plus importantes nouvelles, une victoire de Turc, par exemple, si le souverain ne l'interrogeait. En sorte que tout ce qui sortait des dissertations pieuses ou politiques semblait quelque faute de goût et de tenue.

Entre sa mère Irène cherchant à recueillir l'héritage diplomatique d'Anne Dalassène et les moines lisant leurs doctes mémoires, la jeune princesse acquit vite un sérieux d'esprit et d'imagination qui ne laisse point paraître qu'elle ait jamais donné du temps aux jeux de l'enfance.

D'ailleurs dès qu'elle eût l'âge de comprendre, on reçut des ambassades du Sultan de Perse : il la demandait en mariage. Il mettait la paix à cette condition. Les musulmans affichaient une grande convoitise de femmes byzantines. Captives, elles devenaient sur leurs marchés d'esclaves, des denrées d'un prix excessif. Bien qu'aucun des apolo-

gistes de l'historienne grecque ne mentionne les qualités plastiques de son corps, il est probable que sa réputation de beauté était établie dès l'âge nubile.

Alexis, en sa prudence, trouva l'art d'atermoyer, afin de ne pas subir cette mésalliance avec le païen.

Car, en dépit de tant de revers, c'était toujours, au moins sur les proclamations et dans les notes diplomatiques, *l'Empire des Romains* qu'il commandait; et les potentats de la terre, il les considérait nominalement comme des vassaux indignes de pénétrer au sein de la famille augustale.

Pour mieux affirmer ce principe, il donna sa fille Anne pour épouse à Nicéphore IV Bryenne, stratège, proèdre, parent immédiat de cet autre Bryenne contre qui Alexis avait combattu sous Michel Parapinace et Botaniate, qu'il avait pris et qui avait eu les yeux crevés, selon la coutume observée envers les conspirateurs malheureux.

L'époux était choisi pour le caractère et les goûts de l'épousée. Lui-même avait écrit quelques brèves chroniques sur les principaux événements du siècle. Il en devait faire plus tard un livre. On le connaissait très érudit, habile dans les arts et assez bon général. Les qualités de son imagination et de son style ravirent la fiancée déjà toute pédante et seulement éprise des choses graves. Par le double mariage de Marie et d'Anne avec les héritiers des grandes familles byzantines, Alexis affirmait politiquement la suprématie irréfutable, entière du sang patricien romain sur celui des races régnantes. Il feignait ainsi estimer plus l'alliance d'un duc de Trébizonde ou d'un Bryenne que celle des plus fameux monarques.

Nous ne possédons pas de médaille sûrement authenti-

que qui donne en quelque vraisemblance les traits de la princesse Comnène. Nous savons à peine qu'elle ressemblait fort à son père. L'effigie d'Alexis au recto des monnaies offre un visage de traits vagues sans arêtes viriles, muni de beaux yeux un peu indécis, comme si, de sa constante et volontaire soumission aux avis des femmes, il eût acquis la miévrerie de leur face et la mobilité de leur nature. Sa politique intérieure ou extérieure procède par contrastes, elle est toute de brusques déterminations et de ruses hésitantes avec cette marque de « félinité » si merveilleusement conservée dans les âmes des femmes, moins imbues de civilisation et plus proches de la bestialité originelle.

Qu'Anne Comnène reproduisît en sa plastique les plus saillants indices de ce type, rien ne nous détourne de le croire. Comme l'Empereur Alexis, célèbre par sa chevelure longue, elle devait aussi tenir ce genre de séduction. Mais ainsi qu'il était homme féminisé par l'influente intimité d'Anne Dalassène, de Marie d'Alanie, d'Irène même, elle devait porter sur ses joues plates, sur son allure ferme, la marque masculine d'une éducation austère et savante, d'un atavisme maternel si empreint des graves soucis de cour et de règne.

« Il avait l'estomac un peu avancé, comme les héros, dit-elle d'Alexis... Quand il ouvrait la bouche, il en sortait l'ardente éloquence de Démosthènes, il était également invincible du bras et de la langue ». Ainsi excuse-t-elle une certaine déviation du sternum et le grasseyement qui l'empêchait de prononcer les *R*. Anne ne renseigne pas davantage, sauf sur la petite taille de l'Empereur. Les inductions se limitent forcément; et il faut s'en tenir à présumer que l'un

des sultans d'alors, galants paladins et courtois chevaliers s'il en fût, n'aurait point requis la main d'une princesse de nation vaincue si sa réputation de beauté n'eût couru le monde.

Nicéphore Bryenne était un honnête guerrier manquant un peu de la décision qui engendre les actes de vigueur. Au demeurant un dignitaire admiré et entendu pour le service des seconds emplois.

Sans doute l'épouse était plus accessible que lui aux magnifiques ambitions et aux espérances de règne, car ce mariage lui donna la crainte de se voir dépouillée du titre d'héritière du trône dont la réalisation semblait compromise déjà par la mort funeste de Constantin Ducas.

Dès le baptême, le frère cadet, Jean, avait reçu la couronne.

Aussi la figure de Robert Guiscard qui lui avait valu ce premier échec à ses espoirs de fillette ambitieuse, prit-elle, dans sa vie, une importance terrifiante. Quand Anne écrit ses histoires, quelques trente ans après, elle le représente encore comme une sorte d'Hercule implacable, invincible, elle rappelle l'Achille d'Homère, le compare à Hérode : « l'un n'avait massacré que des Innocents, celui-ci traînait au combat des enfants et des vieillards... On peut assimiler le père et le fils (Boëmond) à la sauterelle et à la chenille, l'un ayant consommé ce que l'autre avait épargné ». Puis vient l'évocation de sa femme Gaëte qui le suivait aux combats à cheval, armée comme un homme, rassemblant les fuyards et les ramenant sur la ligne de bataille, elle en tête. Sa fille Hélène n'aurait pu plaire au jeune Ducas, affirme Anne par une sorte de jalousie rétrospective : « Constantin

encore très petit ressentait pour elle une réprobation instinctive d'enfant peureux ».

C'était aussi terrible chose que vivre dans ces temps de guerre avec l'attente coutumière de l'ennemi aux portes, aux remparts, au Palais. Lors du pillage qui accompagna l'entrée des Comnènes dans Byzance, de si affreuses monstruosités avaient été commises par les troupes mercenaires, Francs, Turcs, Scythes et Bulgares, que le patriarche Côme, encore qu'il fût de leur parti, dut prescrire une pénitence très dure, des jeûnes, des austérités inouïes, l'obligation de coucher sur la dure. Le peuple ne le désapprouva point, tant il reconnaissait comme ses fautes et crimes avaient atteint l'abomination. Aux portes des églises, les femmes accourues se disputaient les cilices de rédemption que distribuaient les moines.

La cité elle-même s'agitait toujours de l'effervescence d'une prochaine révolte. Lorsque les grands accusèrent Alexis de sacrilège pour avoir monnayé les orfèvreries saintes au temps de l'invasion normande, il manqua de tomber du pouvoir. « La circonférence de l'État a été alors réduite à un point ». L'optimisme d'Anne Comnène ne se peut défendre de proclamer cette vérité.

Le lendemain, tout le monde partait en campagne à l'Orient, vers l'Occident, sur mer; contre le Turc et contre le Franc; et sans foi au succès, hors le style des proclamations. « Si Hercule n'osait combattre deux ennemis à la fois, comment un jeune empereur l'eût-il osé! » s'écrie la malheureuse princesse tâchant d'excuser la duplicité et la perfidie de son père, seule chance de salut d'ailleurs, pour l'Empire et pour lui.

La crainte, la terreur constantes. A chaque heure, l'anxiété de prévoir des nouvelles néfastes sur le sort des armées, sur l'ambition des stratèges échelonnés aux frontières, hors du contrôle impérial et ne pensant qu'à établir leur popularité parmi les Barbares à leur solde; il fallait vivre de cela sans espoir de s'accoutumer jamais à de si violentes alternatives de doute, de peur, de doutes nouveaux. Et qu'elle sécurité! Le palais gardé par les Varangs des milices franques, excellents soldats du reste, mais qui peut-être refuseraient au moment suprême de combattre, dans les rangs adversaires des séditieux, leurs amis de la veille, leurs congénères, venus aussi chercher fortune en ce pays de fable, où tout était d'or, selon ce que contaient les pèlerins au retour des Lieux Saints.

Comprenant quelle faiblesse était la leur, et comme elles étaient à la merci du sort historique, les princesses de la cour de Byzance ne pouvaient requérir de consolation et de réconfort que de Dieu seul, de l'Ineffable Seigneur Christ, et de la Très Grande Pureté, Marie. Sous les damiers d'émaux précieux et d'escarboucles incrustés dans les étoffes d'or et d'argent où elles existaient, orgueilleuses, silencieuses par suprême vanité de ne parler qu'aux égaux familièrement, elles se savaient plus malheureuses et plus attristantes que les humbles. Il n'était pas d'instant où elles ne sentissent sur elles s'alourdir la main de Dieu.

La piété leur servait fort, comme un monde de rayonnantes illusions, de Bien absolu où l'on ne craindrait plus enfin. Et elles priaient, priaient sans cesse ensemble, laissant monter à l'Inconnaissable Essence leur âme exaltée par les cantiques harmonieux des castrats ecclésiastiques.

Plus dorées qu'elles encore, plus resplendissantes de joyaux rares conquis par des siècles de victoires aux temps de splendeur de l'Ancien Empire régi par Constantin, les images divines éclataient sur les vitraux dans les mosaïques précieuses des niches cintrées où la joie des couleurs riches, artistiquement combinées par l'esthétique infaillible des moines, animaient tout une zoologie bizarre, merveilleuse, témoignaient l'admirable fécondité du Verbe Créateur.

Les âmes des princesses allaient là. A cette époque, le Palais offrait l'assemblage pieux d'un cloître et d'une basilique. Anne Dalassène avait rétabli l'honneur dans le gynécée où, avant elle, s'étalait une corruption orientale et « une licence effrénée de faire l'amour ». Elle avait aussi fixé un horaire; le temps des prières, des repas, des affaires se réglait avec exactitude sur l'écoulement de la clepsydre. Modèle ostentatoire de toutes les vertus chrétiennes, elle avait introduit les moines au palais afin qu'ils la reprissent en ses fautes et donnassent un salutaire exemple de ferveur sacrée aux dignitaires dissolus. Elle les honorait de manière éclatante et ne dînait pas sans en avoir à sa table. De telles mœurs persistèrent après son départ, au moins en apparence. Irène qui l'imitait soigneusement, s'assujettit à l'observance d'une règle monastique. Seul le saint changea qui recueillait les piétés impériales. Irène lisait surtout saint Maxime, philosophe et martyr. Elle prenait moins de plaisir à rechercher les secrets de la nature qu'à méditer les mystères de la foi.

« Je pris une fois la liberté de lui demander comment elle osait jeter les yeux sur des objets si élevés qui me donnaient de la frayeur, et comment elle pouvait les arrêter

fixément sur une lumière si éclatante sans qu'ils en fussent éblouis. Elle me répondit en souriant que ma retenue était louable, qu'elle ne regardait jamais ces excellents ouvrages sans être saisie d'une sainte horreur et sans appréhender d'être accablée par la majesté et par la gloire qui y brillent..... Je ne saurais me ressouvenir de toutes ces choses sans ressentir un transport mêlé de douleur et de joie et sans m'égarer du sujet où la suite de l'histoire me rappelle ».

Ainsi parle Anne de sa mère. Une autre fois, celle-ci s'indigne parce qu'un courtisan s'est enhardi jusqu'à louer la beauté de son bras. La plus grande austérité commandait les paroles, l'attitude.

Il faudrait prendre garde néanmoins que ces entretiens théologiques ne se bornaient pas à ce que nous en pouvons aujourd'hui connaître par les propos de notre clergé moderne si déchu ou par la niaiserie de nos dévots.

La religion d'alors était plus métaphysique que canonique. Ainsi que le brahmanisme, elle traitait les grands mystères de la nature, les hypothèses des fluides élémentaires et des modes de la création; et, si la plèbe s'attachait à des disputes traitant de simples formules liturgiques, l'élite des pieuses gens cultivait sous les symboles du christianisme une sorte de haute magie catholique.

Le grand Psellus qui avait dirigé le mouvement intellectuel sous Romain Diogène et l'Impératrice Eudoxie, tout en accomplissant comme ministre les devoirs d'un important personnage politique, Psellus écrivit maint ouvrage de magie orthodoxe et termina sa vie chez les moines, revêtu de leur habit. On l'avait chargé de l'éducation de Michel Parapinace, Empereur.

« Il arriva, dit la princesse Comnène, à la perfection de la science, *non seulement des Grecs, mais des Kaldéens*, moins par le secours des maîtres qu'il n'avait presque jamais écoutés que par l'excellence de son génie et par les lumières extraordinaires attirées sur lui par sa mère qui allait chaque nuit devant l'image de la Mère de Dieu, en l'église Notre-Dame ».

L'ésotérisme chrétien, héritier des doctrines philosophiques des néoplatoniciens d'Alexandrie florissait à Byzance, dernier refuge de ce qui subsistait de l'École magiste fameuse. On sait comme Domitien envoya des légions détruire les sanctuaires hermétiques d'Égypte, disperser et tuer les adeptes qui, en élaborant l'essence de soleil et, en fabricant l'or, menaçaient l'autocratie romaine par la puissance que cette découverte leur pouvait valoir.

Les hérétiques de Byzance étaient les descendants intellectuels de ces sages alexandrins. Ils se rattachaient, l'avouant plus ou moins, à la secte gnostique dont les protagonistes déclaraient audacieusement vouloir produire la raison de toute magie, la Gnôsis, *la connaissance Suprême des rythmes* qui scandent l'harmonieuse gravitation des existences sidérales.

Que, pendant un siècle d'érudition, les stricts esprits de l'Université contemporaine aient pris les grandes querelles hérétiques de Byzance pour des enfantillages de catéchistes, cela tient à ce qu'ils n'en connurent que les apparences symboliques sans plus approfondir. Sous la discussion de savoir quelle nature dominait le Christ lors de son incarnation au sein de la Très Illuminante Pureté, se célait l'importante théorie qui traite de la réduction des gaz, dans le monde

naturel; du passage de la pensée à l'acte (objectivation de la volonté), soit la question de la responsabilité, dans le monde intellectuel et moral; enfin des rapports entre le rythme créateur des planètes et la synthèse hominale des productions terrestres, soit la possibilité volontaire d'un retour à ce rythme originel, dans le monde divin. Si l'on considère en quelqu'attention l'hérésie de Valentin, par exemple, on découvrira facilement que la tentative de cette secte religieuse consistait à instruire par un symbole nouveau sur les vertus philosophiques et darwinistes incluses dans les paraboles de la Genèse.

Les Éons de Valentin sont les doubles des Élohim de Moïse; ils les expliquent; ils commentent, en des différents degrés, l'involution de la cause première à l'atôme matériel, puis l'évolution présente de cet atôme, jusque le Divin, en appuyant sur l'état visible de cette évolution : le règne adamique.

Que le peuple de Byzance se passionnât jusqu'au meurtre pour de pareilles questions, encore qu'il n'en comprît que vaguement les subtilités, cela indique au moins qu'il fut le peuple le plus intelligent de l'époque historique. Pareil motif de séditions et de batailles valait bien, nous le pouvons croire, les causes fort absurdes qui entraînèrent nos révolutions contemporaines.

Certes ces savantes disputes consolaient beaucoup les patriciens des mésaventures de la guerre, choses extérieures et bien moins intéressantes. Ils n'y prenaient garde que pour la nécessité imposée par leur naissance, et pour dissimuler aux profanes les mystères de leur esprit. Car ils n'ignoraient pas que le bras séculier, soumis au clergé

farouche de l'Occident, eût destiné au feu leurs têtes raisonneuses, leurs personnes titulaires de richesses.

Encourir le dernier supplice pour défendre des théories évolutionnistes et la symbolique qui les schématisait, cette perspective devait singulièrement animer les discussions. Par contre, si l'on parvenait à en établir l'excellence, les plus hautes dignités récompensaient l'audace heureuse. Et, comme nul hérétique proposant une théorie neuve ne manquait d'adhérents empressés, avides de savoir, avides de s'élever, les dignitaires religieux devenaient vite chefs de partis considérables. Souvent il fallait leur faire place dans l'État, renoncer à les réduire. Ainsi les Pauliciens formaient une armée spéciale, ayant ses places fortes, ses cantonnements limités, commandés par des stratèges de leur choix. Les Manichéens obtinrent la même faveur. Quand leur nombre s'était accru, quand l'Empereur et son gouvernement devenaient impopulaires, il arrivait parfois qu'un des stratèges tentât la révolte. Un des principaux devoirs des volontés régnantes consistait par suite à démontrer au peuple l'infériorité des théories dissidentes devant le dogme officiel. De là ces moqueries exagérées dont Anne Comnène flagelle les hérétiques de son temps. Les voici venus en délégation au Palais. La princesse prétend qu'ils ne savent rien sinon ébaucher des gestes comme leur maître. Ils ne parlent, dit-elle, que de metempsycoses. En attaquant l'un d'entre eux, elle affecte de ne point prononcer une seule fois son nom, et l'appelle tout court : « l'Italien ».

Tel autre, déféré aux tribunaux, convainc ses juges eux-mêmes. Le peuple guidé par quelques meneurs le veut

tuer; et, l'arme au poing, on le force à anathématiser ses maximes en public. Le lendemain, remis en liberté, il continue de les professer; puis, menacé de nouveau, se rétracte définitivement.

Un manichéen est pris, converti, marié à une fille d'honneur de l'Impératrice qui l'espionne. Cependant il parvient à fuir, soulève tout un pays, prend quelques places, s'allie aux Scythes. On ne le put jamais châtier. La trahison seule réussissait à réduire par moments cette secte puissante; et l'odieux du procédé anoblissait les vaincus.

« J'avais envie, écrivait Anne plus tard, d'expliquer l'impiété des dogmes des manichéens et d'en entreprendre la réfutation; mais quand j'ai fait réflexion qu'ils étaient si extravagants que tout le monde s'en moquait et que d'ailleurs les règles de l'histoire ne permettent pas de faire des traités de théologie, j'ai abandonné ce dessein ».

Les Bogomiles formaient une branche importante de l'hérésie manichéenne; ils causèrent les plus sérieux ennuis au gouvernement. Un mystique merveilleux appelé Basile les menait. Anne le qualifie « archisatrape de Nathaniel » (Satanaël, Satan). Des femmes distinguées soutenaient sa cause; elles prêchaient avec le fanatisme et le délire de leur sexe, leurs séductions dangereuses. Ils affectaient des mœurs austères, un extérieur ascétique.

« La race des Bogomiles, écrit encore la princesse, est, en matière de vertu, la plus grande hypocrite. Vous ne lui verriez pas un cheveu mondain. Le Bogomile cache le mal sous le vêtement le plus épais et comme dans un cocon de soie; il a l'air sévère, se voile jusqu'au nez, marche baissé et parle tout doucement : mais c'est un loup qu'on

ne saurait arrêter... » Puis elle déclare qu'elle ne dévoilera pas leur doctrine par respect pour son sexe : ce qui laisse croire tout ce que l'on veut.

Alexis feignit de se vouloir convertir à eux. Il flatta le « médecin » Basile. Sans doute, la médecine était le côté extérieur de sa théurgie et par où il agréait à la foule. Une fois initié, une fois connus les secrets du culte, Alexis, sans d'ailleurs plus ferme démonstration, condamne l'hérésie, envoie Basile au bûcher public, en plein hippodrome, devant le peuple. Le voyant assurait qu'il ne brûlerait point.

Les soldats jetèrent d'abord son manteau sur la flamme qui le consuma. Mais lui, véritable et sincère illuminé, de crier : « Le voyez-vous qui s'élève dans les airs comme moi-même le vais faire à l'instant », et il se précipite aux flammes. On ne retrouva point ses os, aucun débris humain, bien que le feu fût éteint aussitôt.

Alexis avait supprimé un dangereux compétiteur.

Pour exclusivement théologiques qu'elles paraissent, ces querelles n'en revêtirent pas moins une grande apparence de littérature. Si l'Empereur avait, selon la parole de sa fille, un cœur d'apôtre sous la pourpre d'un Basileus, il savait quel prix la forme prête au dogme et quelle valeur elle lui confère. Le siècle d'Alexis fut une époque de renaissance littéraire dans le monde byzantin. Depuis Basile Porphyrogénète jusqu'à Constantin Monomaque, l'art s'était effacé. Psellus inaugura la nouvelle ferveur esthétique. Irène aida la propagation du mouvement intellectuel.

En dehors des devoirs de leurs charges, les membres de la famille impériale travaillaient eux-mêmes pour anoblir les

lettres et les arts. On recevait à la cour les savants, au moins ceux qu'indiquait une célébrité incontestable.

« Je n'ai garde de passer légèrement sur un si bel endroit de leur vie puisque les règles de la rhétorique me permettent de m'y étendre avec un peu de liberté ».

Malgré cette phrase, Anne ne renseigne guère. Les détails de leur goût demeurent voilés sous des anecdotes peu importantes. Elle s'attache encore à portraicturer des hérétiques, à leur dénier la logique, à conter que tel arrache la barbe à ses contradicteurs et tente de trahir son pays; puis elle revient à expliquer ses études astrologiques qu'elle entreprenait « non pour savoir l'avenir (Dieu me garde d'une superstition aussi dangereuse), mais pour convaincre la vanité de ceux qui en font profession. Je n'écris pas ceci par ostentation, mais par le seul désir de démontrer que les sciences ont reçu un notable accroissement sous le règne de mon père qui aimait la philosophie ». Cette supériorité laisse comprendre comment, bien que la princesse en dise, elle ne manquait pas de classer cet art magique au nombre des sciences capables d'enrichir les notions du savoir humain.

D'ailleurs Robert Guiscard avait péri d'une façon brusque confirmant mot pour mot une prédiction astrologique; et ce fait frappa beaucoup les esprits. On lui avait annoncé qu'il rencontrerait la mort sur le chemin de Jérusalem. Or, se sentant pris de fièvre il résolut d'aller boire les eaux d'une source thermale réputée de l'île d'Ithaque. Cette source était sise près des ruines d'une ville nommée Jérusalem. Il trépassa avant que d'y parvenir.

Au moment de partir en campagne, Alexis consultait

souvent la Trinité Sainte par des moyens analogues à ceux des augures. Il déposait deux billets sur l'autel contenant chacun l'une des déterminations entre lesquelles il hésitait. A la fin du sacrifice, le patriarche prenait au hasard l'un. Cela suffisait pour indiquer à l'Empereur le moyen de sortir du doute.

Après avoir manqué le succès de sa conspiration, Nicéphore Diogènes s'adonnait aux mathématiques où il excella. Anne l'en félicite en ses histoires n'étant pas elle-même « tout à fait ignorante des mathématiques ».

De ces doctes entretiens, on se délassait en des distractions sages, les échecs, par exemple, « jeu très divertissant dont nous devons l'invention aux Assyriens ». Alexis se levait de meilleure heure pour trouver le temps d'y prendre part avec ses proches. Cela même fit manquer la conjuration de quelques officiers nobles qui, le pensant encore au lit, furent surpris par les gardes déjà postés dans le vestibule. Le chef du complot, un fat impudent, avoua tout par crainte des tortures. On le relégua dans les îles. Son riche palais confisqué fut donné à l'Impératrice Irène qui le rendit bientôt à la femme du conspirateur, par ostentation de clémence.

Les complices eurent la tête rasée. On les promena dans les rues, la barbe arrachée. le crâne ceint de diadèmes dérisoires en boyaux de bœuf. Les huissiers dansaient devant et chantaient en argot de populace des chansons remplies d'invectives ironiques.

« Il n'y avait personne qui ne voulût assister à un spectacle si extraordinaire, tellement que mes sœurs et moi nous dérobâmes pour le voir un moment ».

Elles aperçoivent dans le cortège un vaillant homme du nom de Michel. Sa prestance, le souvenir de fameux exploits militaires, émeuvent les princesses. Anne se décide à demander la grâce du sympathique criminel. Au risque de froisser les observateurs minutieux de l'étiquette, elle va trouver ses parents impériaux qui, avec toute la cour, priaient pour les condamnés devant l'image de la Vierge. Et, comme les exécuteurs avancent sans hâte pour faire durer la honte des patients, elle supplie, elle obtient le signe de pardon. Lorsque les princesses revinrent à la terrasse, une bonne part des coupables avait déjà franchi le seuil du lieu de supplice sur la place intérieure du Palais. Il se dressait là deux gigantesques mains de bronze entre lesquelles le cortège des exécutions devait défiler. Une fois ces mains passées, nulle grâce ne pouvait plus secourir.

Elles tremblèrent que leur protégé n'eût déjà disparu derrière ces redoutables signes de la justice humaine. Et le défilé continua. Un à un les condamnés gémirent sous les emblèmes de bronze. Les princesses crurent tout perdu et faillirent se désoler. Soudain Michel apparut aux mains des soldats. Un incident avait retardé sa marche. Elles lui envoyèrent le signe du pardon.

L'émotion qui conduit Anne Comnène en ce sujet, laisse une touchante impression, la seule peut-être, de toute son histoire, qui nous la décèle attendrie et féminine.

V. — LA FACE DES BARBARES.

Une autre chose cependant la troubla. Quand la princesse allait atteindre sa treizième année, les premiers croisés étaient apparus sur les confins de l'Empire. Ç'avait été la terreur. Des légendes coururent. On prétendit que des nuages orageux précédaient leur avant-garde ravageant tout, commençant la destruction entière que les Latins devaient achever ensuite par leurs armes.

Les Français passaient pour les plus braves et les plus habiles des soldats, ainsi qu'en témoigne ce passage des chroniques : « Nicéphore était merveilleusement adroit à tous les exercices des armes, à manier la lance, à se couvrir de son bouclier, à monter à cheval; *et il accomplissait cela avec tant de grâce que ceux qui le voyaient sans le connaître le croyaient Français et non pas Romain* ». Ailleurs, Anne explique comme Alexis se terrifia : « La connaissance qu'il avait de la valeur invincible de cette nation, de son inconstance et de son infidélité, le remplit de frayeur ». Elle parle ainsi d'infidélité au suzerain, voulant représenter en ses récits le prestige du nom romain qui tient toujours, pour les

Byzantins, le monde en vasselage. « Presque toutes les routes publiques étaient défoncées par eux, ajoute-t-elle, et, comme des fleuves venant confluer de toutes parts, ils arrivaient sur nous d'abord par la Dacie... Cette invasion fut annoncée par les sauterelles qui, épargnant les moissons, s'attaquaient seulement aux vignes. Cela signifiait, ainsi que le présagèrent les devins, que ces armées gauloises épargneraient les chrétiens, mais nuiraient aux Ismaëlites adonnés honteusement à l'ivresse et au vin bacchique ».

Malgré cette assurance, l'arrivée de Pierre l'Ermite et des foules qui le suivaient répandit l'angoisse. On soupçonnait les comtes de sa compagnie de convoiter la possession de Constantinople sous l'allure de vouloir joindre le tombeau du Christ. L'atroce barbarie du moyen age franc faisait irruption dans ce riche pays aux églises dorées et gemmées comme des reliquaires miraculeux, aux palais de marbre pur où les couronnes de pierreries trop lourdes pour la tête humaine restaient suspendues du plafond jusqu'à hauteur du potentat dont elles devaient ceindre le front.

« Les dix mille Normands qui accompagnaient Pierre firent d'horribles violences aux environs de Nicée. Ils hachèrent des petits enfants en pièces. Ils firent rôtir les autres embrochés de baguettes. Quant aux adultes, ils les affligèrent de tous les genres de supplices ».

Le Sultan ordonne de publier que les Normands pillent Nicée; aussitôt toute la troupe de Pierre rompt les rangs et court au butin, sans armes, sans ordre. Ils tombent dans l'embuscade des Sarrasins, stupidement. On trouva tant de morts de part et d'autre que leurs corps formèrent une montagne.

« Tous les Latins étant extrêmement avides de lucre, ne peuvent être réfrénés par aucun mobile ».

« En cet endroit, on a depuis construit des murs avec de la pierre et des ossements mêlés, en sorte qu'on éleva en même temps une ville et un tombeau ».

Vrais ou faux, tels sont les récits d'Anne sur cette première rencontre de la civilisation byzantine et des Occidentaux. L'impression est toute d'horreur et de dégoût affolé. Ses phrases, ses paragraphes flattent bien plus les Sultans et les Turcs que ces chrétiens sauvages. A force de se combattre, Sarrazins et Byzantins avaient appris à se bien connaître et échangeaient des rapports de courtoisie. La religion des envahisseurs nouveaux ne pouvait même servir de motif d'alliance. On lavait et on purifiait les autels où les prêtres latins avaient officié. Très tard seulement, lorsqu'on tolèra sur le sol de l'Empire les mosquées turques pour les mercenaires de cette nation, on permit l'exercice du culte papal.

Les prêtres croisés, revêtus de l'étole, se battaient avec un acharnement extraordinaire et cela parut presque sacrilège au clergé grec qui ne voulait absoudre les soldats morts sur le champ de bataille parce qu'ils s'étaient souillés d'homicide.

« Sachez que je suis le roi des rois, écrit Hugues de France à Alexis, Empereur des Romains; venez à ma rencontre avec les honneurs dus à l'éminence de ma dignité ». Et les ambassadeurs apportant ces paroles s'armaient de cuirasses d'or.

Ce fut Jean Kalos Sebastocrator que délégua l'Empereur dans cette difficile épreuve. Malgré ses efforts, Hugues refusa de prêter le serment de féal et de lige.

Tout froissait en ces Barbares, les noms mêmes qu'ils portaient : « Je prie le lecteur de ne pas trouver mauvais que je place ici ces noms barbares qui semblent ôter quelque chose à la beauté du discours; mais Homère n'a pas fait difficulté de nommer Viotos et d'autres des Barbares, pour être plus exact ».

Il en vient d'autres, d'autres encore. Ce sera maintenant jusqu'à la prise de Constantinople par les croisés, une avalanche discontinue de leurs forces immenses, torrents de peuples exaltés par le mysticisme, chassés de leurs patries par la douleur et la misère.

Jean Kalos est de tous les combats, de toutes les aventures périlleuses, de toutes les diplomaties difficiles.

Très jeune, on avait marié sa sœur jumelle Marie au fils de Grégoire Gabras, soldat originaire de la Chaldée et qui s'était révolté avec Isaac Sebastocrator. Ce fils, gardé en otage, fut enlevé par le père puis rendu sous la promesse d'une union impériale. Irène lui fit donner cette seconde fille, sorte de mésalliance qui discréditait Jean lui-même.

Au contraire, Théodora Comnène épousa Constantin l'Ange, et Eudoxie un autre Constantin de haute famille patricienne, qui d'ailleurs la battit. Le mariage rompu, elle se retirait au monastère.

Cependant tous concouraient à repousser le péril franc. « Que si quelqu'un désire savoir leur nombre, s'écrie l'historienne, qu'il compte les étoiles qui brillent dans le firmament, les grains de sable qui gisent sur le rivage, les feuilles et les fleurs que l'on voit croître au printemps... Je n'ai pas le courage de faire ici la liste des chefs et j'appréhende de gâter mon histoire par tant de termes barbares, et de lasser

le lecteur qui n'a été que trop ennuyé de voir si longtemps leurs visages..... » Alexis emploie les ruses les plus folles. Éperdu, il s'acharne à diviser ces corps d'armée férocement mangeurs, pillards et impossibles à réfréner par le secours de quelqu'alliance, puisqu'ils allèguent en excuse à leurs méfaits le plus saint des mobiles : la délivrance du tombeau du Christ. Le Sultan l'aide à les tromper, à les leurrer, à les détourner de leurs États communs. Et tous deux rivalisent de politesse, se rendent les prisonniers. Il y a des moments d'exaspération où les Grecs mettent à mort les captifs croisés et des heures de longue patience où ils avalent les affronts silencieusement.

« Comme ils étaient tous assemblés et qu'ils venaient de prêter le serment, il y eut un des comtes qui s'enhardit jusque s'asseoir sur le trône. L'Empereur connaissant la fierté de sa nation ne lui dit rien; mais Baudoin s'approcha et le tirant par la manche, lui dit : « Il ne vous appartient pas de vous mettre en cette place. C'est un honneur que l'Empereur ne fait à personne. Étant en ce pays-ci, il en faut observer les lois ». Il ne répondit à Baudoin, mais il dit en sa langue, comme parlant à soi-même : « Voilà un beau paysan pour être assis seul, pendant que tant d'excellents capitaines sont debout ». Alexis ayant remarqué le mouvement de ses lèvres, appela l'interprète pour lui demander le sens de ces paroles. L'ayant appris, il n'en témoigna rien aux Français, mais ne l'oublia pas. En leur donnant congé, il tira à part cet orgueilleux et lui demanda qui il était. — « Je suis Français, répondit-il, de la plus ancienne et de la plus pure noblesse. Je ne sais qu'une chose, c'est qu'il y a en mon pays une église bâtie dans un quartier où se rendent ceux

qui souhaitent de signaler leur valeur dans des duels et où, en attendant qu'il se présente un ennemi, ils font leur prière à Dieu et implorent son secours. J'y ai demeuré longtemps sans que personne ait osé se battre contre moi ».

Les Gaulois n'avaient guère changé depuis le jour où entrant à Rome ils riaient et s'amusaient à caresser les barbes des sénateurs assis immobiles sur leurs sièges curules. Quels coups à l'orgueil de l'Empire byzantin qui traitait de roi vassal l'Empereur d'Allemagne et le pape d'évêque hérétique. La chronique nous apprend bientôt que ce fanfaron périt dans un prochain combat.

Voici Boëmond qui se met en tête d'obtenir la charge de Grand Domestique. C'est mille diplomaties pour parvenir à la lui refuser sans qu'il se froisse. Ce colosse barbare agit comme un enfant. Il refuse les mets que lui offrent les Grecs et, feignant la civilité, les donne à sa suite, tout étonné de ne point voir mourir les dîneurs. Alexis lui fait montrer un cabinet plein d'étoffes précieuses et de riches vaisselles; il s'écrie que s'il avait autant de biens, il se rendrait maître d'une vaste étendue de pays. On les lui donne, il les refuse, puis assez platement se les fait apporter.

A la cour byzantine, on se moquait fort de ces exotiques si rustres, ignorant tout, sans connaissance des arts, des lettres où se passait la vie de leurs adversaires. ceux-ci satisfaits de tenir nominalement le monde par droit héréditaire et peu soucieux de connaître s'il existait une réalité des choses correspondant aux symboles dont la contemplation suffisait à les enorgueillir. Et c'était de bons tours aussi que leur jouait la diplomatie féconde du Basileus. Il leur laissait assiéger les villes, parfaire tous les travaux d'approche, li-

vrer des combats, repousser des sorties; puis, quand l'ennemi à bout allait se rendre, il intervenait auprès des habitants et leur persuadait de s'offrir à lui par crainte de la cruauté gauloise. En sorte qu'un matin l'étendard de l'Empire romain remplaçait sur les murailles les enseignes sarrasines et qu'il fallait que les assiégeants se départissent sans autre profit devant la conquête de leur habile allié.

Il est vrai de dire que le Normand se vengeait le lendemain en occupant des villes de l'Empire et en massacrant le clergé orthodoxe. Puis le feu grégeois jailli des têtes de lions en bronze fixées à la proue des galères byzantines détruisait, avec la flotte des Pisans, les renforts venus vers Boëmond. Et lui de fuir dans un cercueil où il s'était blotti avec une charogne de coq pour que la puanteur exhalée fit croire à sa mort. Ainsi le vaisseau qui porte son catafalque échappe aux investigations des Grecs trop heureux de savoir défunt un pareil ennemi.

« Cet exemple me fait reconnaître. déclare la princesse Anne, que rien ne peut détourner les Barbares de la poursuite de leurs entreprises et qu'il n'y a rien. pour dur et fâcheux qu'il puisse être, qu'ils ne souffrent avec constance quand ils s'y sont une fois résolus ».

VI. — UNE CONSPIRATION DE PALAIS.

De Nicéphore Bryenne, Anne Comnène engendra un fils.

On le baptisa sous le nom d'Alexis ; et le Conseil impérial lui attribua le vocable patronymique de Comnène, ce qui semblait le désigner pour hoir et successeur de la race régnante.

Dès lors, les soucis de la politique personnelle accaparèrent davantage la princesse. Elle ne pensa plus qu'à faire souche d'empereurs. Sa mère Irène gardait toujours une affection particulière à l'aînée pour l'intronisation au pouvoir que lui avait value sa naissance. Alliée à elle, Anne Comnène entreprit des intrigues afin de supplanter son frère Jean, surnommé le Beau, *Kalos,* et couronné dès le baptême.

Ce frère était venu au jour dans l'appartement spécial, nommé La Pourpre, où les Impératrices avaient coutume d'accoucher. L'extérieur offrait la forme d'un pavillon carré se terminant en pyramide. Du faîte, on voyait la mer et le port orné de quantité de figures de taureaux, de lions et autres

bêtes. Un marbre d'une beauté rare, anciennement importé de Rome, en revêtait le plancher et les murailles; sa couleur rouge était marquetée en quelques endroits de taches blanches aussi petites que des grains de sable. Du nom de ce lieu, les princes tiraient leur titre de Porphyrogénète, « né dans la pourpre ».

« L'enfant, dit sa sœur, avait le teint brun, le front large, les joues maigres, le nez ni camus ni aquilin, les yeux noirs, l'esprit ouvert, vif et ardent *autant que le peut être l'esprit d'un enfant qui vient de naître* ». Il ne faut pas soupçonner la perspicacité d'Anne Comnène si elle sut découvrir en lui, dès ce moment, les marques d'une haute intelligence : le prince Jean en eut beaucoup puisqu'il parvint à déjouer par la suite toutes les tentatives d'usurpation que conduisirent les amis de sa sœur.

Car, aussitôt que le petit Alexis vécut, ce Jean devint l'ennemi à combattre chaque heure, à distraire de l'affection de l'Empereur, à faire expédier en des guerres dangereuses et lointaines avec l'espoir que les périls des batailles ou la durée des campagnes détruiraient sa santé et son influence.

Néanmoins Jean Kalos Sebastocrator échappa à de si tenaces ennemis. Au contraire, toutes les difficultés qu'il surmonta servirent à le faire paraître comme un guerrier hardi et heureux, comme un paladin de grand cœur, comme un politique astucieux. Sa remarquable dévotion lui conciliait les esprits ecclésiastiques.

Pour contredire les ambitions légitimes du Sebastocrator, il y avait l'alliance ferme de l'Impératrice, d'Anne, de son mari, Nicéphore Bryenne. Descendant direct de ce Bryenne révolté contre Botaniate et qu'Alexis avait réduit, qu'un di-

gnitaire barbare avait, sans ordre, privé de la vue, il portait le prestige d'un grand nom. En outre, le titre de César dévolu à l'heure de son mariage lui donnait la troisième place dans l'Empire, presque un droit de rivalité contre l'hoir. Il succédait en cette charge au César Jean Ducas qui avait noué et dénoué la politique des derniers règnes.

Les chroniqueurs le représentent comme un homme d'études prudent et perspicace. C'est lui qui disait aux officiers prêts à partir combattre les Scythes : « Assurez-vous que si vous passez le mont Emus vous éprouverez qui auront les meilleurs chevaux ». Sans illusion sur le sort fatal de Byzance, il vivait en érudit sceptique, en philosophe souriant aux désastres, à la ruine des choses, fort désintéressé des vaines gloires et des agitations inutiles. C'était bien le plus hésitant auxiliaire que les deux ambitieuses princesses pussent choisir ; et l'événement démontra comment les rêveurs froids font de piètres conspirateurs.

Cependant ses allures étaient d'un seigneur et d'un chevalier, car cette apparence sied à tout philosophe convaincu qui ne daigne tourner en parade ses croyances, et met le côté méprisable de la vie à l'étiage voulu par l'opinion générale. Anne qui le connaissait bien et qui ne devait plus avoir gardé depuis longtemps d'illusions sur cet époux, pouvait cependant encore écrire de lui : « Dieu et la nature lui avaient libéralement départi tant de dons éminents qu'on le pouvait égaler à cet Achille qui a été relevé par Homère avec des louanges si avantageuses. S'il excellait dans l'art de la guerre, il n'était pas moins expert dans les lettres ; mais il avait parcouru tous les livres, touché à tous les arts et acquis une grande sagesse pour les choses extérieures et in-

térieures du pays; ensuite même il dirigea son esprit vers l'histoire et mena à bien l'ouvrage digne de lecture et d'éloges composé sur l'invitation de la Despoïna, ma mère ».

En effet, les chroniques de Bryenne contiennent de hauts compliments pour Irène. Ils lui confèrent une admirable beauté et une extrême pureté de mœurs. Si l'on extrait de ces dithyrambes ce qu'ils affichent de brutalement exagéré, on peut rétablir une certaine vérité historique en concordance avec les faits, et en déduire au moins que les appréciations aimables témoignent d'une entente solide entre ces augustes personnes. Au cours de ses écrits, Anne, parlant de Bryenne, le dénomme plusieurs fois « mon César » et elle ne craint pas non plus de lui accoler quelque comparaison aussi littéraire que puérile. « Le César ne ressemblait pas à ces Grecs si vantés par le poète qui, pour se servir de leur arc, tiraient la corde jusqu'à l'estomac comme s'ils eussent été à la chasse. Il ressemblait plutôt à Apollon et à Hercule et il lançait comme eux des traits immortels avec un arc immortel. Il ne manquait jamais de frapper où il visait et en ce point il surpassait de beaucoup Teucer ou Ajax... Mais quelqu'adresse qu'il eût, le respect de la fête (la semaine sainte) et la défense de l'Empereur (de répandre du sang chrétien en ces jours sacrés) l'empêchèrent de tirer aucun coup mortel à ces furieux (les Croisés) qui se présentaient avec leurs boucliers et leurs casques ». Les phrases se trouveraient-elles déplacées sous la signature de Mademoiselle de Scuderi?

Une princesse ferme, savante, de volonté opiniâtre et poursuivant la fortune d'un fils parmi ses ambitions propres avec une persévérance maternelle; un César portant grand

nom et d'allures nobles, aussi savant, beaucoup plus artiste et affiné; une Impératrice pieuse, austère, belle et pleine d'amour pour eux; ces trois personnages allaient peser de toute leur influence, de tout leur crédit, de tous leurs talents afin de déterminer l'Empereur Alexis à dépouiller son hoir en faveur de la fille aînée.

Le premier rôle incombait à Irène. Alexis vieillissant, goutteux, ne pouvait se passer de ses soins. Elle l'accompagnait jusque dans ses expéditions militaires les plus lointaines, chez les Sarrasins. Maintenant ce n'était plus les croisés qu'il fallait craindre. D'autres adversaires surgissaient contre l'Empire. Le Basileus devait refouler les vieux ennemis asiatiques qui, sous son règne, déjà avaient jeté la torche dans les faubourgs de Byzance, incendiant les églises où le peuple allait le dimanche, en habits de fête invoquer la Très Illuminante Pureté.

« Il mena avec lui l'Impératrice, quelqu'aversion qu'elle eût de le suivre dans ses voyages. Restant au Palais, la plupart du temps, elle accomplissait ses devoirs chrétiens, développait les livres des saints, s'observait elle-même par l'esprit, s'attachait à la bienfaisance et à la libéralité envers ceux-là surtout qu'elle savait servir Dieu par leur tenue, leur conduite, leurs prières et leurs chants. Toutes les fois que la nécessité l'obligeait à se produire en public, la pudeur la prenait et ses joues se couvraient aussitôt de rougeur. On rapporte aussi que Théane, une savante philosophe, répondit à quelque badin qui lui disait en voyant son bras mis à nu par hasard : « Oh le beau bras! — Oui, mais non public ». Ainsi la Basiléa ma mère, image de la vertu, demeure de la sainteté, avait coutume non seulement de ne pas

montrer en public son coude ou son œil, mais encore elle ne voulait pas émettre sa voix pour des oreilles étrangères, tant elle était un admirable exemple de retenue. Mais comme les dieux mêmes, ainsi que l'on dit, ne peuvent résister à la nécessité, elle fut très souvent obligée d'accompagner l'Empereur dans ses expéditions. Bien que sa pudeur la retint au Palais, son ardent amour pour l'Empereur la tira de la cour malgré elle, cela pour plusieurs raisons : d'abord cette maladie du pied dont il souffrait, qui l'affligeait de douleurs très aiguës et nécessitait des soins diligents. Il ne souhaitait pour le masser personne autre que ma mère qui, curieusement, habilement, lui frottant et comprimant le pied, adoucissait un peu les douleurs. Mais l'Empereur lui (que personne ne me reproche cette ampleur de dissertation, car j'admire les vertus domestiques; que personne ne me soupçonne de mentir, car je dis vrai), l'Empereur plaçait toujours ses commodités personnelles après le salut de l'État. Une autre raison de ce voyage était les nombreux pièges que l'on préparait partout contre lui. Il lui fallait donc requérir une sauvegarde très sûre et tout à fait intime. La nuit tendait des embûches; le midi et le soir le menaçaient d'une mort nouvelle; l'aurore tramait contre lui les choses les plus néfastes. De tout cela Dieu est témoin. N'importait-il pas dès lors de garder avec dix mille yeux un prince entouré de tant de mauvaises gens? Alors que les uns le visaient de l'arc, les autres aiguisaient le glaive contre lui, d'autres encore semaient la calomnie et les injures et mettaient en œuvre les males paroles... L'Impératrice était le meilleur antidote (pour Alexis) durant le danger des repas douteux. Cependant, et même alors, elle n'oublia jamais sa

modestie habituelle, tant pour se dérober aux regards que pour garder le silence et la retenue; et elle demeura encore plus cachée à la foule. Ceci seul indiquait la présence de l'Impératrice au camp, qu'on y voyait une litière attelée de deux mules et portant l'écusson impérial... J'écris cela contre les calomniateurs et les médisants... » Anne Comnène réfute l'opinion qui attribuait à Irène le désir de combattre l'ennemi. « Cela est bon, dit-elle, pour Tomyris ou Sparetra la Massagète ».

Irène partit donc, sans doute après des colloques nombreux avec Anne et Bryenne, et décidée à revenir rapportant l'adhésion d'Alexis à leurs desseins. Elle va distribuant l'or et l'argent le long des chemins; et cette Impératrice qu'on vient de nous décrire si recluse, si difficile à voir, à peine arrivée au camp, et sans se reposer, elle donne audience.

Mais tous les espoirs furent troublés par l'apparition d'une comète telle que jamais on n'en avait vue, en forme de lance. Quarante jours et quarante nuits elle ne cessa de se mouvoir d'Occident vers l'Orient. Alexis envoya consulter son astrologue. Durant le sommeil survenu pendant que l'homme étudiait, saint Jean se montra et prédit l'arrivée d'une nouvelle armée française. Le Basileus prépara la guerre.

Une antique statue d'Apollon tombe de son socle de porphyre. Comme le personnage de bronze tenait le sceptre et le globe, on présage de cet accident la mort d'Alexis, qui répond ne croire qu'en Dieu et que Phidias n'a pu animer ses idoles. Une conjuration se découvre. Le stratège Cantostéphane assiégeant Brindes, se laisse jouer par la mère de Tancrède. Sous prétexte de reddition, elle fait cesser le siège et prévient son fils qui accourt prendre les marins de Can-

tostéphane et les mercenaires scythes. Boëmond s'empresse de les mener au pape en appelant à sa justice de ce que les Grecs se servent d'infidèles pour combattre les chrétiens. Puis Boëmond se présente lui-même sur le sol de l'Empire, si terrifiant que les soldats romains simulent des maladies afin de fuir. Seul Alexis garde le calme de dire à cette nouvelle : « Auparavant allons dîner ».

Des libelles courent de main en main. Ils attaquent surtout l'Impératrice Irène dont les amis de Jean Kalos redoutent l'influence. La lutte s'accentue entre le Sebastocrator et la Cæsarissa.

Boëmond, cerné dans un espace stérile, demande la paix et signe un traité que terminent ces mots : « Je vous assure que ces promesses seront fermes et inébranlables comme une ancre ». Peu après le chef normand meurt.

Anne qui, disent certains, avait failli l'aimer, en trace un portrait flatteur.

Alexis, repris par sa goutte, tombe cependant aux mains d'Irène et de Bryenne. « Ce mal ne venait pas de l'intempérance, se hâte d'expliquer la princesse, mais d'un choc violent reçu en jouant à cheval à la paume. Pressé de tous côtés, il imita la sagesse des médecins qui négligent les maux les plus légers pour ne soigner que le plus grave ». Le plus grave c'était la multitude des Français établie à Byzance même. Dès le matin, Alexis leur donnait audience, et là, devant lui, loquaces, cupides et opiniâtres, ils consumaient le temps sans mesure en paroles vaines. A sa table même, ils poursuivaient l'Empereur de cris confus. Anne Comnène les peint tels absolument que Tacite les avait présentés. Déjà fermentait en nos ancêtres cette fièvre de dire qui leur

fit plus tard inventer le parlementarisme et organiser des révolutions pour parvenir à se chamailler sans fruit dans des temples gréco-romains.

Alexis déploie une patience merveilleuse. « Quand il arrivait que quelqu'un de nous lassé de leur insolence s'émancipât jusqu'à les interrompre, il lui imposait silence aussitôt, parce que, connaissant la propension de cette race à la colère, il appréhendait qu'une étincelle n'excitât un embrasement et que cet embrasement ne ruinât l'Empire ». Parfois il passait la nuit à les écouter. Les grands de la cour, contraints par l'étiquette à rester debout, se tenaient tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, s'appuyaient contre la muraille ou se dérobaient pour prendre un peu de repos.

Cette fatigue augmentait beaucoup la goutte de l'Empereur. Irène l'avait en ses mains pendant les rares heures de loisir et de quiétude. Elle lui répétait que Jean Kalos ne cultivait aucune des vertus nécessaires à un souverain. Elle le montrait téméraire, irréfléchi, léger, perdu de luxe et n'ayant du courage que cet entrain commun à tous les jeunes hommes devant le péril, mais non la fermeté d'esprit qui inspire les commandements sauveurs au milieu des déroutes.

Alexis souriant, la laissait dire, feignait même de partager son avis quelques instants pour la remercier par cette déférence des soins uniques que lui valait le dévouement conjugal. Certain breuvage donné en remède accrut son mal. Il pestait contre les mauvais esprits, auteurs de maléfices.

Une incursion de Turcs le vint obliger à se mettre en campagne malgré sa maladie. Il rejoignit les troupes sur un chariot et les commandait ainsi. Même au plus fort de

la lutte, il montait à cheval et frappait d'estoc, de taille, comme le moindre soldat. Il défit les Turcs. Un chevalier de sa suite accourut à toute bride annoncer la nouvelle à l'Impératrice; et, sans rien dire aux gens, il monta par le palais jusqu'auprès de sa chambre dans la salle où mangent les empereurs; et il y eut telle joie de ce succès qu'il chevauchait ensuite de rue en rue, de carrefour en carrefour, contant la bataille au peuple.

Au retour, Alexis crut avoir converti les manichéens qui formaient une garde à part très solide et très sûre. Deux trophées furent élevés l'un en face de l'autre, celui-ci pour une victoire sur les Barbares Comanes, celui-là pour la conversion des manichéens. L'Empereur ne se montrait pas moins glorieux du triomphe obtenu à grands efforts de rhétorique et de savantes dissertations sur le dogme philosophal; victoire de l'esprit, l'autre étant la victoire de la force. On donna aux nouveaux orthodoxes des terres, des biens, des villes. Les derniers dissidents rebelles au pouvoir du raisonnement impérial durent subir la prison à vie.

Puis les Turcs envahirent de nouveau; et leur insolence allait jusqu'à représenter des comédies où paraissait Alexis podagre. On y prétendait que la goutte n'était que le prétexte de sa lâcheté.

Le malheureux empereur souffrait de toutes les misères. Au physique, les accès ne lui laissaient aucun répit; au moral, l'Impératrice voyant approcher la fin de son époux, le tourmentait pour obtenir qu'il cédât l'Empire à Bryenne. La vigilance maternelle le pressait de louanges exagérées sur le César si éloquent, apte aux affaires, érudit dans tous les arts qui forment l'âme à la vertu.

Alexis simula longtemps l'inintelligence de ce qu'elle voulait lui imposer. Il lui parlait aussitôt des affaires de l'État, de son amour-propre blessé par les invasions barbares, des conjurations récemment découvertes, des derniers écarts des Bogomiles. Une fois, pourtant, il ne put se contenir. « O femme qui partages mon empire et ma couche ne cesseras-tu enfin de m'insinuer ce que tu sais agréable à tes filles et de t'efforcer à ce que l'ordre établi si heureusement soit troublé? Si tu n'es poursuivie par la colère de quelque puissance hyperphysique, reviens au bon sens et considère plutôt avec moi si jamais aucun des meilleurs empereurs romains, ayant un fils propre au pouvoir, le rejeta et le remplaça par son gendre. Si, par hasard, une telle chose advint, il ne convient pas d'ériger en loi une exception. Quant à ce qui me concerne, tu sais bien que le monde Romain éclaterait de rire et croirait égarée ma raison si moi, qui saisis le pouvoir d'une manière, en somme, peu louable, au prix du massacre de mes proches et par des raisons différentes des préceptes chrétiens, je répudiais encore mon fils direct pour mettre au trône, après avoir détruit une seconde fois l'ordre de succession, ce Macédonien ».

Ainsi appelait-il Bryenne, originaire d'Orestie, ville splendide et prospère de Macédoine.

Irène se crut définitivement repoussée. Elle suivit son mari dans la campagne nouvelle et le rejoignit à l'étape où il attendait les renforts.

« Il n'y avait que trois jours qu'ils étaient ensemble lorsque le préfet de la chambre impériale entra et se tint debout près du lit. L'Impératrice, qui était éveillée, l'ayant aperçu, lui demanda s'il apportait la nouvelle de l'arrivée des

Turcs. Il lui dit qu'ils atteignaient le fort Grégorios. Elle lui fit signe avec la main de se taire de peur d'éveiller l'Empereur. Mais lui avait tout entendu. Il dissimula que la nouvelle l'émût et, dès le lever du soleil, il se livra à ses occupations habituelles sans pourtant songer à autre chose. La troisième heure n'était pas encore écoulée, qu'un homme accourut l'avertir parce que les Barbares approchaient déjà. L'Impératrice était alors avec l'Empereur et, bien que toute terrifiée, elle suivait ses avis. Comme ils allaient dîner, un autre homme souillé de sang tomba aux pieds de l'Empereur en lui jurant que le péril menaçait. Aussitôt l'Empereur renvoya l'auguste Irène à Byzance. Elle, bien qu'elle craignît fort, céla cependant sa peur au fond de son cœur et ne la montra ni par mots ni par gestes... Comme malgré sa volonté, elle s'éloigna, se retournant maintes fois en arrière... Quand elle fut à la mer, elle monta sur la galère réservée au service des impératrices ». L'hésitation de ce départ ne marque-t-elle par l'insistance d'une tentative de conversion, tentative sans succès. Encore une fois les Turcs avaient interrompu l'œuvre d'Irène par une guerre cruelle où il n'était loïsir de développer de la politique de chambre. Un allié, le sultan Saïsan, tomba aux mains des ennemis. Ils voulurent lui crever les yeux; et, comme ils ne possédaient pas d'instrument propre à cette opération, « ils se servirent d'un chandelier, que mon père Alexis lui avait donné et le privèrent du jour par le mauvais usage d'un présent destiné à porter la lumière ». Interné à Cogni, il avoua à sa nourrice qu'il entrevoyait. La nourrice le redit à sa femme. Elles gardèrent si mal le secret qu'il devint public en fort peu de jours. L'ennemi fit étrangler Saïsan.

VII. — L'AGONIE IMPÉRIALE

Le Basileus revint de ces guerres atrocement malade. Ses souffrances empirèrent. En l'an 1118 du Christ, comme il assistait à une fête du cirque, il prit la fièvre et dut s'aliter.

« Je me suis proposé deux choses dans cet ouvrage : l'une d'écrire l'histoire, et l'autre de plaindre mes malheurs. Pour écrire l'histoire, je représente les guerres et les batailles; mais pour plaindre mes malheurs, je suis obligée de faire un triste récit des disgrâces qui ont assailli mon père et de son trépas qui a été la ruine de l'Empire ».

Ainsi commence la narration que fait Anne Comnène de la mort d'Alexis. Elle prend soin d'avertir par là que ses successeurs perdirent la prospérité de Byzance, prospérité déjà bien menacée durant tout son règne.

Les chroniqueurs ne cachent pas que les supplications d'Irène et d'Anne redoublèrent pendant toute l'agonie. La princesse, appelée en consultation avec les médecins, donne son avis, prescrit des traitements. Sa réputation de science la plaçait au rang des docteurs les plus renommés. Jamais, au reste, Purgons de Molière ne prescrivirent de remèdes aussi

burlesques. Anne tient un journal exact des périodes du mal, elle décrit l'enflure, la fièvre, l'oppression, le flux de ventre même; se délasse parfois en faisant l'éloge du dévouement d'Irène.

L'Impératrice ayant été prendre un moment de repos, arrive pour la défaillance dernière et voyant son époux si près de la mort, elle arrose le corps de ses larmes.

La princesse ne dit point, afin sans doute de cacher le souvenir de dissensions familiales qui amenèrent sa retraite, comment Jean Kalos, dès qu'il vit le Basileus sans connaissance, s'approcha, simula un entretien tenu à voix basse et lui prit son anneau qui était aussi le sceau de l'Empire.

Alexis, revenu à lui, se mit en prières; et aucune objurgation de sa femme, de ses filles ne le put détourner de ce mysticisme final où il prétendait sanctifier sa mort.

Cependant le Sebastocrator monta immédiatement à cheval. Entouré de ses amis, il courut au palais impérial, l'agonie se passant dans les édifices des Manganes. Le peuple lui était favorable; et comme Jean montrait l'anneau à tous, feignant qu'Alexis le lui eut donné, on l'acclama suivant les formules d'usage.

Le bruit en parvint aux princesses éplorées. Elles sentirent défaites leurs meilleures espérances. Aussitôt, Irène envoya un messager vers Jean pour lui enjoindre de se démettre, son père ayant désigné par le testament un successeur. Il semble, dans la confusion des témoignages apportés par les historiens de l'époque, qu'aux derniers temps de sa vie, Alexis avait paru, en effet, incliner en faveur de Bryenne. Cela seul explique cette injonction d'Irène au Sebastocrator.

Mais, lorsque penchée sur le visage de son époux, elle lui annonça comment son fils se proclamait déjà Basileus, sans plus attendre, et qu'il allait s'installer au Palais, Alexis ne parut pas vouloir comprendre ni s'apercevoir du larcin qui l'avait dépouillé de son anneau. Avec une affectation de piété, il continua de murmurer des prières, tant et si froidement, que l'Impératrice se laissa emporter par la colère : « O mon époux, vivant! tu fus expert dans toutes les manières de ruser; ta langue fut sans accord avec tes pensées; et maintenant même, près de quitter la vie, tu restes immuablement attaché à tes inclinations d'hier ».

Alexis s'affaiblissait de plus en plus. Les princesses s'efforcèrent de le ranimer pour le remettre en ses esprits et lui inspirer une résolution ferme, un acte d'autorité dernière, l'indignation légitime contre un fils qui n'attendait pas le dernier soupir du père pour se parer de la couronne. Soins inutiles.

Jean Kalos, arrivé devant le palais, ne persuada point aussitôt les gardes de livrer les portes. Bien qu'il arguât de l'anneau impérial mis en sa possession, les officiers exigeaient un ordre écrit du Basileus. Le voyant dans cet embarras, Bryenne expédia un eunuque afin de lui proposer de partager le trône et de s'associer pour régir l'Empire. Bryenne prétendit représenter la légalité, la souveraineté acquise par le choix in extremis de l'Empereur. Jean Kalos hésitait. Son père ne mourait pas. Ce pouvait être au lendemain un terrible retour des choses.

Un accident survint qui lui valut l'assurance du pouvoir. Quelqu'affilié détacha les gonds des portes. Elles tombèrent. Le Sebastocrator, ses amis et des satellites envahirent aussitôt les bâtiments de la demeure impériale.

Peu rassurés toutefois sur l'état général des esprits et redoutant une offensive du parti Bryenne, ils s'enfermèrent là. Ils y vécurent plusieurs jours, les gardes au dehors, ne sachant si on les assiégeait comme rebelles ou s'ils tenaient l'Empire dans un palais veillé par une escorte fidèle.

Enfin le quinzième jour d'Août, le Basileus Autocrator Alexis Ier Comnène remit son âme à la Rayonnante Douleur du Christ.

La princesse Anne n'a garde de manquer de retracer pompeusement, tragiquement la mort de l'Empereur et l'hyperbolique douleur de ses sœurs, de sa mère. Pas une fois le nom du frère n'est prononcé. Nulle allusion qui transparaisse aux angoisses de ces journées terribles où se jouait le sort de son mari, le sien. Sans douter de la piété filiale dont la princesse Comnène ne cesse de faire montre, on peut supposer que les transes qui l'émurent le plus en ces heures ne furent pas dues aux alternatives de syncopes et de retours à la vie qui marquèrent l'agonie du souverain.

Née dans la Pourpre, fiancée d'abord à ce Constantin Ducas paré des insignes impériaux, elle-même Cœsarissa et honorée des acclamations, ayant attendu de longues années son avènement comme une chose légitime, inévitable, que la naissance de ce frère cadet pouvait reculer au plus, elle voyait, au jour décisif, se dérober le fruit de ses justes espoirs et de très longs efforts. Quelle fière opinion de sa supériorité ne pouvait-elle raisonnablement nourrir, dans cette cour la plus diserte du monde où on la révérait à l'égal des sages docteurs. Et il fallait, malgré tant de motifs de suprématie, céder le premier rang à ce jeune homme dépourvu de savoir et de prudence pour cela seul que c'était un mâle.

Sa logique de personnage intelligent et raisonneur ne se pouvait facilement plier aux grossières lois sociales. Puis, pour une princesse de telle ambition, partant quelque peu vaniteuse, ce n'était pas un futile échec que de reconnaître vaines les complexes intrigues, où, l'Impératrice, sa mère, le César, elle-même guidant, inspirant et conseillant les hautes facultés de chacun, avaient, pendant de longues séries de mois, peiné sans relâche. Cela frappait comme la négation brutale de sa supériorité, de la force morale qu'elle s'était plu à reconnaître sienne et très efficiente par-dessus les tâches plus humbles des autres êtres. Son monde illusoire s'écroulait d'un coup devant l'habileté simple, le coup de force de Jean, ce frère méprisé, dénigré, à peine salué d'elle dans les cérémonies de cour où il triomphait par l'opulence et la splendeur de ses hardes.

On sent dans ce récit funèbre l'immense douleur alors ressentie, et qui poussa quelques mois plus tard cette femme de trente-cinq ans à se retirer du monde pour pleurer éternellement un destin malencontreux. Elle se complaît à dépeindre les derniers instants du moribond. La scène devient belle, le plus saisissant passage du livre. On entrevoit l'affolement des princesses après les nouvelles du dehors, l'annonce de leurs espoirs supprimés, pendant que le souverain, le père agonise, solennel, immuable, sans consentir au signe qui les sauverait elles de la disgrâce et de l'obscurité définitives. La princesse Marie, verse goutte à goutte d'un vase à long col dans la bouche du malade que ce remède brûle et qui s'en plaint par de rauques gémissements. Anne, sous le poids du malheur, de la défaite s'est laissée choir aux pieds de son père et la princesse Eudoxie

avec elle. Elles pleurent ensemble, sans paroles, supputant les conjonctures qui les forceront peut-être à se retirer aux couvents, ces prisons politiques où finissaient les races vaincues et les familles des conspirateurs malheureux.

« L'excès de mon affliction mit ma philosophie en désordre ainsi que mon éloquence ». Ni philosophie ni éloquence ne pouvaient remédier au courant adversaire du sort.

L'Impératrice Irène prise d'une crise nerveuse en voyant lui échapper la puissance, déchirait ses habits et jetait ses souliers de pourpre à travers la chambre, comme les fausses marques d'une dignité dont elle se trouvait dépouillée. « Elle arracha aussi les ornements de sa tête, elle se coupa les cheveux, elle prit des souliers noirs et, après avoir été en peine d'une robe de deuil, ma troisième sœur qui avait éprouvé le malheur de la viduité en tira une de ses armoires et la lui donna. Dans le temps même qu'elle la mettait, l'Empereur rendit l'esprit ».

Détail admirable que cette vengeance de femme, s'habillant de deuil avant le spasme suprême de son mari qui n'a point voulu lui concéder la haute faveur de régner sous les noms de sa fille, de son docile gendre!

« J'ai donc perdu Alexis, cette lumière du monde, s'écrie alors la rhétoricienne. J'ai aussi perdu Irène, depuis, Irène les délices de l'Orient... Ne suis-je pas plus dure que le roc, moi qui ai survécu? »

Elle survécut d'ailleurs pour les déboires.

On transporta le cadavre de l'Empereur dans un appartement exposé au septentrion du Palais à cinq Dômes.

Mais les princesses ne croyaient pas encore la partie

perdue. Bryenne assembla ses partisans. On machina tout un complot à exécuter, durant les funérailles. Anne Comnène plus froide remonta les courages. Le lendemain, au matin, la Despoïna fit appeler Jean Kalos de bonne heure, pour assister aux cérémonies. On allait porter le corps en grande pompe dans le monastère de Jésus-Christ Ami des Hommes qu'avait fondé Alexis. Le nouvel Empereur trop prudent pour courir le risque d'affronter une sédition, ou l'outrage d'un discours dénonçant au public sa conduite durant l'agonie de l'Empereur, se contenta d'envoyer aux obsèques une partie des seigneurs de sa maison.

Demeuré au Palais impérial, il en expédia ses courriers, y donna audience aux dignitaires qui vinrent prêter serment. Puis quand les nouvelles des provinces parurent rassurantes, il distribua les charges à ses amis et à ceux de ses parents qui approuvaient sa politique. Entre tous, il aimait son frère Isaac, qui mangeait à sa table et ne se séparait guère de lui. Il l'honora du titre et des insignes de Sebastocrator. Axuque, un esclave né chez les Turcs, élevé parmi eux et pris dans Nicée lorsque cette ville échappa à la domination perse, connut aussi la faveur du jeune souverain. Ayant partagé ses jeux d'enfance, il était devenu peu à peu le plus cher des domestiques cubiculaires qui, appelés par leur ministère, aux soins très intimes du prince, acquéraient vite par là les secrets et la confiance du maître.

Les gens aimaient Axuque, très libéral, prodigue même.

Ces deux personnages commencèrent à régir l'État.

L'an n'était pas encore révolu qu'Anne Comnène tentait de ressaisir le pouvoir. Des affidés corrompirent les gardes de l'hippodrome Philopation où l'Empereur passait la nuit. Les

conjurés attaqueraient en armes ses serviteurs, et lui-même à l'heure du profond sommeil. Anne Comnène et Bryenne fondèrent leur dernier espoir en ce dessein. Bryenne moins ambitieux, plus sceptique sur la valeur des choses de gloire, mollissait, trouvait inutile d'encourir la sévérité de son beau-frère contraint de venger avec éclat un pouvoir récent et mal assuré, si le succès n'anoblissait pas leur tentative. Anne fut l'âme directrice du complot. Elle ne tolérait point le triomphe définitif de Jean, l'ingratitude et l'injustice de l'Empereur défunt qui avait tout accordé au droit du mâle sans déférence pour les qualités plus solides et plus élevées de l'intelligence.

Elle ne pardonnait pas surtout à ce frère l'avortement d'intrigues si longues, si difficiles où l'Impératrice, le César, la Cœsarissa elle-même avaient été joués avec leurs partisans, malgré leurs richesses et le prestige de leurs talents. Il fallait une revanche.

Anne Comnène répandit l'or à profusion, excita les cupidités et les vues ambitieuses des jeunes officiers, de quelques prêtres. On gagna même certaine partie du peuple. L'ancienne cour dévote pour Irène prêta l'appui de son autorité et de ses traditions. Malheureusement Bryenne ne montrait pas l'énergie indispensable à un chef de parti. Quand l'excitation des conjurés atteignit un degré d'effervescence favorable à l'accomplissement du projet, le César, au lieu de les conduire au but, crut prudent d'atermoyer, d'hésiter, de chercher des garanties plus sûres pour la réussite.

Anne maudissait son sexe, cette malignité de la nature qui, après l'avoir privée du trône bien que son droit d'ainesse l'y

portât, l'empêchait de prendre le commandement effectif du complot. Constamment elle querellait Bryenne sur sa timidité. Mais par respect pour les mœurs introduites au Palais sous le règne précédent, il lui fallait restreindre son action entre les murs du gynécée et des chapelles impériales. La princesse souffrit la torture. Son ambition, son orgueil, sa haine allaient faillir à se satisfaire, tout soi-même enfin qui subirait la défaite irrémédiable.

Il en fut ainsi. L'ardeur des conjurés s'épuisa dans une vaine attente. Les gardes achetés par les largesses eurent le temps de se dégriser de leur premier enthousiasme. Un matin, après un essai maladroit, l'Empereur apprit le crime de sa sœur et du César.

Le chroniqueur rapporte qu'à cette nouvelle, Anne Comnène furieuse s'emporta en paroles obscènes contre la faiblesse du mari.

Elle accusait tout haut la nature d'avoir donné à son âme virile la forme et le sexe d'un être de passivité, tandis que Bryenne avec un esprit féminin et timide portait le signe physique d'une virilité menteuse. On ne peut traduire exactement le grec tant les termes en sont crus.

Cela laisse penser l'horrible rage où se perdit la princesse pour qu'elle manquât ainsi à la dignité de son rang, à l'étiquette, à sa chasteté d'épouse par des paroles quasi publiques.

La vie d'apparat venait de prendre fin, pour jamais détruite et sans espoir de succès autre. Les messagers de l'Empire lui annoncèrent qu'on la punissait par la confiscation des biens. Le monastère et la pauvreté lui allaient-ils échoir?

VIII. — LES TEMPS DE RETRAITE.

Pour moins rude d'apparence que l'épreuve s'imposât, Anne Comnène ne la ressentit que plus humiliante encore. Le décret qui la privait de ses biens en dotait l'eunuque turc, cet Axuque qui dirigeait les conseils du Palais. Or, pour faire montre, en un acte aussitôt célèbre, de sa générosité, Axuque, par un long discours prononcé devant les dignitaires, refusa la dotation, exhorta Jean Kalos à la clémence et lui reprocha presque l'idée de dépouiller sa famille après que Dieu lui avait donné la grâce de découvrir la conjuration. Il terminait en suppliant l'Empereur de rendre ses biens à la princesse. Jean Kalos suivit le conseil de son favori; et la Porphyrogénète dut à la libéralité d'un eunuque esclave, la jouissance de ses richesses et de son rang.

C'était le coup suprême. Son orgueil, son ambition politique désarmés par l'ignominie du bienfait, la princesse renonça pour l'avenir à entreprendre quelque rôle nouveau. Son époux ne manqua point de la pousser en cette voie sage; et la colère du premier moment apaisée, il la consola

de ses raisonnements sceptiques, tout de mépris hautain pour les hochets de la gloire.

D'ailleurs l'Impératrice Irène craignant pour soi, avait pris, dès l'insuccès, l'attitude de ne pas approuver pleinement la conduite politique de la princesse, sa fille; et elle allait disant aux seigneurs, aux prêtres, avec l'onction de sa parole dévote : comme il ne faut pas chercher un roi quand on n'en a point, il ne faut pas entreprendre de se défaire de celui qu'on a. Parmi de graves déclamations, elle laissait penser que si elle avait agi volontiers sur l'esprit d'Alexis pour obtenir qu'il changeât l'ordre de succession, maintenant qu'il était mort sans l'avoir modifié, elle jugeait indispensable de se soumettre au désir du défunt.

Anne Comnène se désista de toute prétention future. Son fils Alexis avait épousé la fille du prince Abosgias. Afin de ne pas entraver sa carrière à la cour le plus sûr était, pour ses parents, de ne point contrarier l'Autocrator.

En effet, depuis cette époque la Cæsarissa ne se mêle plus aux événements politiques. Elle vécut en une cour particulière fréquentée par les moines, les pères de l'Église qui plus tard la glorifieront dans leurs écrits. Dans Byzance, ses assidus constituent une société à part où l'on perpétue les traditions littéraires et dialectiques du règne d'Alexis. Le mouvement de renaissance commencé par Psellus se développa dans les âmes de ses disciples uniquement occupés aux choses intellectuelles. Mais la face scientifique des spéculations disparut peu à peu devant un grand amour de la rhétorique où l'on s'efforça d'exceller. En ce temps, chacun compose des lettres, des épîtres sur des sujets graves, missives destinées à des lectures de cénacles, pleines de

pompe et de prétentions érudites, de bons mots, sorte de *concetti* si chers aux lettres du dix-septième siècle français. L'histoire paraissait la forme la plus délicate de ces exercices. Les chroniqueurs abondent pour cette époque, tous secs, dépourvus d'anecdotes et de caractéristiques, soucieux uniquement d'amener de longs discours dans lesquelles ils peinent à imiter les homélies rapportées par les historiens grecs et latins, Tite-Live, Tacite, Thucydide, etc... La langue s'assagit également. Le grec de ce douzième siècle, net et plat, sans imprévu, sans tournures ni dispositions de mots qui mettent en valeur le verbe ou l'idée, représente assez bien ce que fut la langue des Buffon, des Boileau à l'heureux et suggestif archaïsme de Montaigne ou de d'Aubigné. La besogne de ces rhéteurs se vouait la dénudation du style. C'est donc à tort que la critique moderne évoque le byzantinisme à propos de certaines complexités d'écriture mises en œuvre par les lettrés contemporains.

Anne Comnène dirigea ce monde de grammairiens durant sa vie recluse, et le domina de son incontestable talent.

Aucun motif n'était d'ailleurs qui pût l'engager à enfreindre les lois de l'Empire et à former un parti d'opposition. Une fois affermi sur le trône, Jean Kalos parut successivement aux yeux des peuples comme un héros de chevalerie et comme un saint de vitrail. L'admiration des sujets lui fut rapidement acquise. De plus, en 1123, il fit prendre la pourpre à son fils âgé de 16 ans, Alexis II Comnène et en nomma les deux frères Sebastocrators. L'approbation unanime se manifesta. Rien n'était plus à tenter contre ce souverain populaire dont la descendance s'établissait déjà sur les degrés du trône. En même temps, il battait

les Huns et les Serbes dont les incursions menaçaient la sécurité de Byzance. Les marchands, le menu peuple délivrés d'une terreur constante le bénirent. Le commerce prospéra. De si heureuses conjonctures se consacrèrent par une des plus belles cérémonies qu'eussent vues les Byzantins; le triomphe de l'Empereur dont les admirables exploits militaires, plusieurs combats singuliers où il avait déployé une bravoure de légende, excitaient l'enthousiasme. Au jour dit, les demeures des quartiers riches furent tendues d'étoffes précieuses qu'alourdissaient les broderies d'or et de gemmes, et sur leurs balcons, on exposa les plus magnifiques orfèvreries tirées des trésors particuliers. Un char couvert de plaques d'argent enchâssant des escarboucles et de grosses perles passa traîné par quatre chevaux blancs. Sur ce char se dressait l'image de la Vierge, la Très Illuminante Pureté, protectrice de l'Empire, avec, aux pieds, les trophées conquis sur les Barbares et offerts pour ex-voto. Les Grecs, vêtus en soieries de fête brodées de symboles multicolores, rehaussées d'or et de pierreries, acclamèrent Jean Kalos suivant à pied le char. Il se prosternait pour rendre grâces de la victoire devant les images du Sauveur et des Saints animées, parmi les fleurs des reposoirs, de mouvements majestueux que guidaient de secrets mécanismes. L'encens parfuma les rues. Les franges d'or des vêtements cliquetaient sur les chaussures de drap clair. Dès le matin, les tanneurs avaient parcouru Péra, le quartier des Juifs, et souillé leurs maisons avec des eaux sales, pour empêcher les bourreaux du Christ de se mêler aux orthodoxes. Redoutant les coups, ils n'osaient sortir. Et les acclamations durèrent tout le jour, sur le passage du cor-

tège, dans les amphithéâtres où le peuple applaudissait les jeux padrémiques qui laissaient voir les dieux et les héros d'Homère se mêler ensemble sur l'arène, se poursuivre autour de la Spina gigantesque élevant ses chapelles, ses obélisques et ses statues pieuses parmi les flammes versicolores des bois exotiques. Des feux pareils à la foudre tombaient du haut des airs, éclataient avec fracas sur les combattants tandis que pleuraient harmonieusement les lyres et les cithares. Des guerriers soutenus par une divinité tutélaire défendaient la gloire de la patrie grecque. La multitude des spectateurs délirait de joie, lisant à ces jeux le présage des destinées nationales.

Au soir, la foule s'écoulait lentement le long des derniers feux et allait contempler les couronnes royales illuminant du seul éclat de leurs pierreries la nuit du Palais des Blaquernes, sa nef élevée sur des colonnes recouvertes de métaux précieux qui portaient gravé le mémorial des guerres heureuses.

Imagine-t-on la tristesse d'Anne Comnène à ces bruits de fête qui blâmaient et flétrissaient ses tentatives inutiles, qui sonnaient le glas de ses ambitions défuntes, de ses orgueils abolis. Le peuple entier se levant pour lui donner tort, pour lui crier que l'Empereur Jean seul savait satisfaire aux besoins du pays, bravement et dignement, et qu'il relevait les étendards de Byzance si souillés par les revers au temps d'Alexis le Grand : elle en dut infiniment souffrir.

Au hasard seul, elle ne pouvait imputer cette gloire du Basileus. Aussi bien que courageux il était clément et patient. Isaac, son frère si aimé, va chercher dans les cours ennemies des secours pour le renverser du trône.

Il n'en obtient pas. A son retour, Jean lui pardonne et le reçoit avec des réjouissances publiques. Le fils de cet Isaac passe aux Perses avant la bataille qu'on leur allait livrer parce que Jean Comnène lui ordonne de prêter un de ses chevaux à un chevalier italien qui en était dépouvu. Il renie le christianisme et épouse une musulmane. C'est de lui que Mahomet II prétendait descendre. Jean Kalos lui écrit des lettres affectueuses pour le ramener au bien et console le père avec de nouveaux honneurs. Il supprime la peine de mort.

Par chacun de ces bienfaits, par l'audace de ses qualités charitables, il démentait chaque jour les complots et les intrigues passées de sa sœur; il lui imposait le respect inévitable devant l'évidence de la vertu et de la magnanimité.

Enfin il meurt, s'étant blessé à la main d'une flèche empoisonnée. « Je veux, dit-il aux dignitaires entourant son agonie, vous donner un chef qui ne soit pas mangeur de peuple, qui ne démente pas son nom par ses mœurs, qui ne soit pas noyé dans la débauche ni plongé dans l'oisiveté, qui ne demeure pas attaché à son palais comme les statues et les peintures... »

A l'exclusion de l'aînesse, il désigne son cadet Manuel, sorte d'Alcibiade plein de bravoure. Les volontés de Jean sont tellement observées que l'aîné se retire au monastère. Manuel est proclamé sans opposition. Il entre au Palais, franchit à cheval la porte que seul l'Empereur pouvait passer ainsi. La bête hennit et caracole, présage de règne heureux.

La princesse, du fond de sa retraite, peut suivre les exploits de ce réel Hercule dont Raimond d'Antioche ne

put manier ni l'écu ni la lance. Dans un combat singulier contre un Hongrois, il le tue d'un coup d'épée entre les yeux. Au Palais, il entretient un commerce incestueux avec sa nièce Théodora au su de tous et rit largement quand les prêtres l'en blâment. Ses deux frères veulent se battre pour des questions de vanité, il les sépare sans armes et a le bras traversé par un coup de dague. Depuis, il porte cuirasse, marche contre l'Empereur Conrad d'Allemagne et ses croisés, les défait et contraint l'audacieux à s'asseoir près du trône sur un siège bas, pendant les cérémonies palatiales.

Les amazones croisées paraissent dans Byzance, armées comme des guerriers, l'air martial, conduites par une femme surnommée Pieds-Dorés pour les franges d'or qui bordaient ses vêtements. Comme ce monde ne se hâte de passer en Asie et s'attarderait volontiers dans la riche cité, l'Empereur ordonne de vendre aux pèlerins des aliments empoisonnés. On ferme les villes devant eux. On leur redescend du haut des murailles des paniers remplis de farine en retour de l'argent qu'ils ont dû y mettre auparavant et on les vole sur le poids. La farine vendue se trouve mêlée de chaux. Les argentiers reçoivent l'ordre de battre de la fausse monnaie pour les transactions avec les Latins ; « afin de dégoûter leurs descendants de mettre jamais le pied sur la terre de Byzance ». Même on en tua beaucoup dans les gorges et les défilés. Quant au Basileus, il traitait avec les Turcs pour qu'on les massacrât. Tant Manuel leur fut meurtrier que Conrad, afin d'acquérir son alliance, lui donna sa parente Berthe en mariage. A Byzance, on la nomma Irène, on l'éduqua, et la princesse Comnène, alors très vieille, veuve, put voir les fêtes des noces. Son fils Alexis venait de recevoir la

dignité de Grand Duc et on lui confiait des commandements d'importance. C'était un allègement à sa rancœur.

Cependant autour d'elle florissait encore un parti puissant. Il était de ses amis, le patriarche Côme que la cour accusait de conspirer avec Isaac, le frère de l'Empereur. Les courtisans désireux de s'en débarrasser prétendirent qu'il suivait l'hérésie du moine Néphon, un dissident orthodoxe avec qui vivait le patriarche. On le chassa de son église. Côme, indigné, prononça l'anathème et maudit le ventre de l'Impératrice Irène afin qu'il ne produisît jamais d'enfants mâles. Cantostéphane, un familier de l'Empereur, voulut le frapper. « Laissez-lui recevoir sa pierre », dit alors le patriarche prédisant ainsi la mort de l'insolent; au siège de Corfou un éclat de pierre le frappa aux reins, le tua. A la suite de cette alliance, Manuel perdit sa popularité. Mais Anne Comnène mourut trop tôt pour assister à l'expiation, au triomphe d'Andronique; et il lui fallut quitter la terre en 1148 sans autre satisfaction que d'avoir dirigé trente années durant les intelligences de l'époque.

En suprême vengeance, elle écrivit *l'Alexiade,* ce panégyrique de son père qui devait ternir l'éclat des règnes suivants et qui contribua fort à faire accoler par les chronologues l'épithète de grand au nom d'Alexis Comnène. Elle-même s'y montrait parfaite et malheureuse, une sorte de modèle humain en relief sur la déchéance de la société byzantine après Alexis; portant ce suprême bon goût de ne point même attaquer son frère Jean Kalos au récit de la mort de leur père. Il est vrai qu'elle ne le nomme pas. Peut-être nourrissait-elle le vague espoir que son œuvre donnerait aux âges futurs le document-type de l'époque où elle vécut, et

que le silence pèserait plus sur la mémoire de son frère que les pires accusations. Car il sied de repousser l'hypothèse d'une tyrannie gouvernementale qu'elle eût craint de froisser et qui interdisait les révélations sur la manière dont Jean Kalos (1) avait pris possession du trône.

(1) Jean Kalos eut quatre fils. Alexis que l'on nommait après lui dans les acclamations, Andronique, Isaac et Manuel. — Le chroniqueur rapporte que l'Empereur vit en songe cet Alexis, alors récemment couronné, s'avancer sur un lion qu'il maintenait par les oreilles au lieu de rênes, n'ayant rien autre pour dompter la bête. On expliqua comment cette vision signifiait que l'enfant tiendrait le nom d'Empereur mais serait privé du pouvoir. En effet, il mourut bientôt d'une fièvre aiguë qui le prit à la tête. Son frère Andronique eut juste le temps de déplorer sa mort puis fut lui aussi « exempté des choses humaines ». — A la proclamation de Manuel, Isaac s'était, pour un temps, cloîtré.

IX. — L'ALEXIADE.

Une épitaphe de plusieurs centaines de pages, écrite dans ce qu'il est convenu de dénommer aux traités de rhétorique « le style noble », pleine de métaphores ampoulées, de citations des anciens, de traits d'esprit et de quiproquos de pensée, tel apparaît ce livre qu'Anne prétend avoir composé trente ans après la mort d'Alexis. Quels qu'en soient les défauts extérieurs, l'ouvrage demeure sûrement le meilleur des précis historiques que nous ait légués le douzième siècle byzantin. On y sent mieux que partout ailleurs l'âme même de ce peuple admirable, purement épris de beautés intellectuelles et fort dédaigneux des âpres luttes où s'exterminaient misérablement les nations au moyen âge. De ce que cet élan intellectuel gardait la forme de discussions religieuses, il en acquérait plus d'unité, c'est-à-dire plus de force effective. Il était moins sot assurément de quitter le cirque et les courses pour aller entendre les pieux évêques disserter sur un texte de saint Jean, l'initié des vieilles philosophies perdues, que d'y rester comme le fait au-

jourd'hui le peuple de France dans le seul espoir de se délasser vers la nuit aux idioties des petits théâtres.

Anne Comnène a scellé dans son œuvre ce haut esprit de la Byzance finissante. Elle s'efforce, au long de ses discours, à en garder la dignité rigide, la suprême attitude des saints peints aux icones et qui, dans leurs personnes étroitement ascétiques splendidement ornées, offrent l'admirable alliance du mysticisme esthétique et du mysticisme religieux. L'exagération qu'elle affiche des qualités et des mérites impériaux, de la piété indispensable et des vertus entières démontre au moins que le Bien n'avait rien de ridicule alors, que, si la volonté humaine se laissait parfois défaillir, son plus vif appétit se vouait à le pratiquer et à vouloir en être parée dans les histoires. C'était l'extrême tenue d'habits et d'âme.

Le style se ressent de la pompe des intelligences; il n'a que plis lourds, phrases étendues et redondantes, images de bas-reliefs, accents de prophéties, proses liturgiques.

Dès le début du livre, l'historienne explique « le cours des temps », puis se présente avec ses titres d'érudition, se déclare experte dans tous les arts, philosophe et mathématicienne, nourrie d'Aristote et de Platon. Mais son embarras est extrême : va-t-elle encourir le reproche que les Écritures font à Cham d'avoir découvert la nudité de son père Noé, en rapportant avec exactitude les faits du règne d'Alexis? Suivant la parole d'Homère, elle méprisera les envieux et accomplira sa tâche. Son époux Bryenne avait commencé la chronique perpétuée jusqu'au temps de Botaniate. Le mal de Cilicie l'a malheureusement interrompu dans cette grande tâche. Suit aussitôt un portrait de Bryenne travaillé comme les médaillons des littérateurs du dix-huitième siècle,

anobli des plus aimables épithètes : « Si vaste d'esprit, d'une si grande expérience, de si bon conseil, de si profonde science, d'une si rare probité et d'une mine *non seulement digne de l'Empire* mais empreinte d'une majesté presque divine... il était magnifique soit qu'on le regardât soit qu'on l'écoutât... » cette pensée exprimée vers la possibilité de l'Empire à lui octroyer est peut-être la seule allusion de toute *l'Alexiade* au complot manqué.

« Comme les corps qui, tantôt affligés de maux extérieurs et tantôt portant en eux-mêmes les causes de leurs maladies. nous font parfois attribuer l'origine de la fièvre à l'intempérie de l'air, à une nourriture malsaine ou bien aux humeurs corrompues, ainsi l'Empire romain prépara en ce temps pour lui-même des destins mortels, je veux dire Ursel et Basilas... Et si quelques autres jadis affectaient la tyrannie, maintenant que les tyrans étrangers et nomades y ont été attirés, la fortune a précipité l'État dans des maux qu'on ne sait guérir... » Cela veut dire simplement qu'Ursel et Basilas, chefs des milices franques, s'étaient révoltés avec l'espoir de conquérir le trône. Voilà la forme générale des phrases et des idées pour le récit ordinaire. Ajoutez à cela les concetti, ces paillettes éclatantes semées sur l'étoffe du discours et qui passèrent ensuite dans les mœurs littéraires de l'Italie pour venir briller en France avec les Médicis. signaler aux dames du dix-septième siècle le génie de Corneille. De nombreux portraits encadrés dans la narration. comme les figures des médaillons dans l'émail des céramiques, complètent cette manière d'écrire dont hérita intégralement notre grand siècle. Quelques citations ne sauraient que préciser.

« Ceux de l'Hespérie ayant appris l'arrivée de l'Autocrator, tous allèrent vers lui, comme les corps pesants sont portés vers le centre... »

« Quand je considère les actions et les guerres que la Fortune lui (Alexis) a suscitées. je le compare à une personne qui étant frappée en même temps et par une dangereuse maladie née de la corruption de ses humeurs et par des armes poussées par les mains de ses persécuteurs, triomphe de l'une par la force de son tempérament et des autres par celle de son courage... »

Suit maintenant le portrait de Boëmond, la page la plus soignée du livre, et pour cause d'affection, ainsi que le disent quelques commentateurs.

« Sa présence éblouissait autant les yeux que sa réputation étonnait l'esprit. Sa taille était si avantageuse qu'il dépassait d'une coudée les plus grands. Il était menu par le ventre et par les côtes, et gros par le dos et par l'estomac; il avait les bras forts et robustes. Il n'était ni maigre, ni gras, mais dans un juste tempérament et tel que Polyclète l'exprimait ordinairement dans ses ouvrages qui *étaient une imitation fidèle de la perfection de la nature.* Il avait les mains grandes et pleines, les pieds fermes et solides. Il était un peu courbé, non par aucun défaut de l'épine du dos mais par une accoutumance de jeunesse. Il était blanc par tout le corps. mais il avait sur le visage un juste et agréable mélange de blanc et de rouge. Il avait des cheveux blonds qui lui couvraient les oreilles sans lui battre sur les épaules à la façon des Barbares. Je ne sais si sa barbe était rousse ou d'une autre couleur parce qu'il était rasé fort près. Ses yeux étaient bleus et paraissaient pleins de colère et de fierté. Son nez était fort

ouvert. *Car comme il avait l'estomac large et le cœur grand, il fallait que son poumon attirât une grande quantité d'air pour en modérer la chaleur.* Sa bonne mine avait quelque chose de doux et de charmant mais la grandeur de sa taille et la fierté de ses regards avaient quelque chose de farouche et de terrible. Son rire n'imprimait pas moins de terreur que la colère des autres n'en imprime. Il parlait fort à propos et il ne manquait jamais de réponse à quelque demande qu'on lui pût faire. Ayant de si grandes qualités, il n'était inférieur qu'à Alexis en dignité, en fortune, en esprit et en éloquence ».

Il est besoin d'un esprit bien ingénieux pour parvenir à farder de quelqu'apparence de charme cette brute colossale.

Ailleurs : « Alexis n'eut pas besoin d'être averti par les dieux durant le sommeil pour se préparer à la bataille, comme Agamemnon, fils d'Atrée, le fut autrefois; mais brûlant d'envie de combattre... » Cette image revient souvent pour appuyer la vigilance d'Alexis.

« Si je n'avais eu ce voile, j'aurais tué autant de Scythes que j'ai de cheveux sur la tête », s'écrie Alexis en parlant du voile de la Vierge qui lui servait d'étendard. Au lendemain de la victoire, le peuple chantait : « Il ne s'en faut que d'un jour que les Scythes aient vu le mois de mai..... »

« Ils participent aux divins mystères du corps et du sang du Sauveur et en même temps ils (les prêtres croisés) respirent le meurtre et ils sont des hommes de sang, selon l'expression dont David se sert dans un de ses Psaumes. Cette nation barbare ne s'attribue pas moins le droit de l'épée que la gloire du sacerdoce. Ce prêtre était revêtu d'une étole et avait la rame à la main pour combattre les hommes et les

flots. Nos prêtres, au contraire, sont de fidèles imitateurs de la douceur d'Aaron, de Moïse et du souverain pontife de qui ils exercent visiblement la puissance ». Ne voilà-t-il pas un beau passage de Massillon sur la charité obligatoire et l'humanité ecclésiastique?

« Je n'ai aussi jamais vu un méchant homme faire rien de bien, parce que depuis qu'on s'est une fois éloigné du milieu de la vertu, on se porte toujours à des extrémités vicieuses ».

« Alexis ayant échappé aux tempêtes de la mer devait trouver sur terre des tempêtes plus furieuses ».

Sous cet appareil, et une fois qu'on a su en découvrir la clef, il n'est guère malaisé de lire la pensée véritable de l'historienne. Il suffit d'étudier quelque peu les textes, de faire des rapprochements entre des passages divers. Ainsi, bien qu'elle ne mentionne aucune atrocité commise lors de l'entrée d'Alexis et de ses partisans à Byzance après la défaite de Botaniate, elle rappelle, en contant l'arrivée des croisés, comme les dignitaires craignaient que ce fût là le châtiment de leurs anciens meurtres et pillages.

Si elle narre une traîtrise de son père, elle laisse comprendre que des gens s'en fâchaient avec raison et ne le blâme pas. En sorte que ce panégyrique de *l'Alexiade* finit bien par être un document fort précieux pour ces temps, le plus précieux même.

L'érudit Gretser reproche, il est vrai, à la princesse d'avoir donné de fausses raisons sur la primauté du siège pontifical de Constantinople et accusé le pape à tort. Ce sont là querelles spéciales d'érudit, auxquelles nous ne saurions contredire, mais il importe de répliquer que Gretser

n'a pas tenu compte dans cette critique des opinions et préjugés en cours parmi le monde ecclésiastique de Byzance, préjugés que la princesse Anne partageait nécessairement. Que l'on refute encore l'assertion par elle émise où elle cite l'arrivée des croisés sous Pierre l'Hermite par la Dacie, quelques autres fautes sur la géographie ou la succession des batailles, il semble que ce soit là minimes accidents faciles, du reste, à réparer par des confrontations de textes chronologiques.

L'intérêt de l'œuvre consiste surtout dans l'expression d'une âme féminine autoritaire et ambitieuse, de haute supériorité sur les hommes du temps et qui manqua sa vie, ses espoirs, qui porta jusqu'à l'âge de soixante-cinq ans la rancune de sa défaite contre l'injustice du peuple et la faiblesse d'un époux hésitant.

Le sort lui voulut cette malice de vivre jusqu'à un âge avancé dans le triomphe de ses adversaires, et de souffrir en longue peine le spectacle de la victoire combattue par les plus importants efforts de son existence.

Puis c'est encore le tableau d'une grande époque de l'Empire byzantin au moment où, parvenu à se soutenir nominalement, par l'esprit seul pour ainsi dire, il lutte cependant contre les flots de Barbares croisés jetés sur sa frontière par le flux rythmique des migrations humaines. Un temps, il les arrête, il leur impose sa majesté d'apparat et la splendeur de sa pensée héritière du monde romain, imbue du plus pur christianisme qu'avaient affiné huit cents ans de discussions liturgiques et d'homélies savantes.

Époque merveilleuse et vraiment grandiose où l'âme de potentats sublimes maintenait debout un État sans territoi-

res, sans armées, sans impôts, et refoulait, avec leurs déserteurs passés en ses rangs, les Barbares ignorant le réel de cette miraculeuse faiblesse et croyant Byzance puissante parce qu'ils la voyaient admirablement riche, extrêmement habile et qu'ils la savaient plus ancienne d'origine que les dieux oubliés de leurs ancêtres.

La nuit qui précédait une bataille importante, nous dit Anne Comnène, les soldats fichaient des cierges sur les fers de leurs lances et chantaient des hymnes. Le Scythe, étonné des mélodies de ce chant religieux suave et grave, croyait à un appui surnaturel donné aux Grecs. Le lendemain, il combattait avec défiance, puis se retirait « comme le lion devant le feu ».

Si Jean Kalos fut le saint et le héros de ce temps, Alexis en fut le politique extraordinaire. La princesse rapporte qu'un fils du Basileus romain Diogènes, détrôné par Michel Parapinace, avait été mis au monastère par cet empereur. A son avènement, Alexis le tira du cloître avec son frère Léon et sa mère Eudoxie. Mais Nicéphore Diogènes rêvait de reconquérir les souliers de pourpre. Il conspira. En campagne, il plaçait sa tente près du pavillon impérial cherchant l'heure propice au meurtre. Une nuit, il pénètre, trouve une servante éventant le lit où sont couchés l'Empereur et l'Impératrice. Il remet son coup. Alexis averti refuse de se prémunir, et se contente d'appeler devant lui les principaux partisans de Nicéphore, de parler en leur présence des devoirs à garder.

« Mais comme un Éthiopien ne devient jamais blanc, quelque peine que l'on prenne de le laver, Diogènes demeura toujours le même quelque soin que l'Empereur apportât

pour le changer ». Enfin Nicéphore mis à la torture, après une nouvelle tentative, avoue ses complices. On découvre que Marie d'Alanie, l'ancienne fiancée du Basileus, a dirigé le complot dénoncé par un de ses fils. Alexis bannit les conjurés. Cependant il craint encore, se découvrant entouré d'assassins parmi les plus proches de sa cour, que cette peine ne désespère les conspirateurs. Il les assemble dans sa tente, en cérémonie, lui assis sur le trône, la tête couverte de ce double diadème d'or d'où pendaient des bandelettes de perles et de pierreries le long des tempes. Sous un dais de drap d'or, solennel et ferme, les yeux baissés, il leur parle. Il se défend d'avoir fait perdre la vue à Nicéphore comme la renommée l'en accuse; il les adjure de croire à sa clémence; tous les conjurés se récrient et protestent ne vouloir d'autre empereur qu'Alexis, « bien que ce ne fut pas le sentiment du plus grand nombre », ajoute la princesse en flétrissant la foule lâche qui acclame le triomphe et insulte au malheur. Par précaution toutefois, on aveugla Nicéphore.

Quelque temps après, un soldat veut se faire croire fils de Romain Diogènes. « Ce fut, dit-elle, comme un événement comique qui se mêla aux événements tragiques de la vie passée d'Alexis. Il semble que la nature ait voulu imiter ceux qui, après s'être remplis de viandes froides, prennent des fruits confits et d'autres mets délicats pour réveiller l'appétit et pour rappeler la faim; et, qu'après s'être rassassiée des maux qu'elle lui avait fait souffrir en suscitant les révoltes de plusieurs personnes considérables par leur naissance et par leurs emplois, elle avait pris plaisir à l'exposer à la raillerie du monde en le commettant avec un prince supposé

qui ne s'était jamais signalé que par l'excès de son insolence ».

Railleries et misères, rien n'épargne l'Empereur. Voici qu'un soldat turc, pendant qu'il joue à la paume, s'approche afin de le tuer. L'homme ne peut tirer son épée du fourreau. Il se jette à genoux et implore le pardon. Alexis lui fait des présents : « Si le Seigneur ne garde la ville, c'est en vain que veillent ceux qui la gardent. Il faut se fier à sa providence et le prier de nous conserver ».

A force de clémence, il lasse l'acharnement des conspirateurs.

Anne Comnène l'assistait en ces conjonctures difficiles. Elle avait pris pour elle la peine et les malheurs comme Irène l'avait su faire; et, encore qu'elle-même, avant la mort d'Alexis n'eût point souffert personnellement, elle pouvait dire : « J'ai été inondée comme par une mer de malheurs qui comme autant de flots furieux ont succédé les uns aux autres... »

Parfois le scrupule la saisit de penser qu'on ne croira point à une telle suite de disgrâces, qu'on l'imaginera soumise à des haines de famille.

« Je jure par les saintes âmes de mes parents que depuis trente ans je n'ai vu familièrement aucun des anciens domestiques de mon père, la plupart étant morts et ceux qui vivent n'osant me visiter *de peur de déplaire à Ceux qui commandent.* Je prends aussi Dieu à témoin, et sa sainte Mère qui est au-dessus de toutes les créatures, que je ne me suis servie d'aucuns mémoires qui ne fussent fort exacts et fort fidèles. La plupart de ceux qui me sont tombés entre les mains avaient été écrits par de vieux officiers qui, après

avoir servi sous le règne de mon père et après avoir été battus de la tempête sur la mer du monde, s'étaient retirés dans le port de la vie religieuse. Ils avaient écrit sans ornement et dans la simplicité de la vérité... La preuve de ce que j'avance est fort aisée puisque ce que j'écris ne s'est pas fait il y a mille ans. Ceux qui en ont été témoins vivent encore et ils s'accordent à le rapporter de la même sorte... Je n'ai pas toutefois appris par leur bouche tout ce que j'écris. J'en ai vu la plus grande partie de mes propres yeux durant que j'ai suivi mon père et ma mère, n'ayant pas été élevée dans la mollesse comme les autres personnes de ma condition... »

La crainte qu'on ne la crût peut-être pas, tracassa son esprit méticuleux de vieille personne. Elle y revient souvent et accumule les preuves de sa véracité. C'était le meilleur d'elle-même, sa pensée, son être qu'elle laissait ainsi à la postérité, espérant dans la mémoire des générations à venir une réhabilitation et un triomphe que lui refusaient, en son temps, les détenteurs du trône.

Subsisterait-elle après sa mort cette réputation de princesse savante qui lui attirait les compliments des rhéteurs et des évêques? Cette suprême ambition de persister par l'esprit et la pensée au-delà de la vie nous est le meilleur garant de sa sincérité. Trop d'ennemis l'entouraient, et placés au pouvoir, qui eussent sans pitié démenti ses histoires si elles n'avaient valu comme la stricte vérité. Pour réussir à une œuvre parfaite elle n'omet rien, même pas les techniques de la stratégie. Elle décrit l'ordre de marche des armées enfermant au milieu des troupes les enfants, les prisonniers et les bagages. Quand une femme se trouve près

d'accoucher, la trompette sonne, l'armée s'arrête, pour ne reprendre sa marche qu'avec un être humain de plus. Elle explique l'organisation des hôpitaux et comment les familles riches et les monastères étaient tenus de nourrir les captifs ennemis. Ailleurs, elle donne la formule pour composer ce feu grégeois qui mit plus d'une fois en déroute les Barbares croisés. « Les pins et les arbres toujours verts produisent une gomme que l'on pile jusqu'à ce qu'elle soit en poudre. On mêle cette poudre avec du soufre ; on verse l'une et l'autre dans des cannes au bout desquelles on met le feu. Et on souffle dans ces cannes aux yeux, au visage de l'ennemi qui s'enfuit comme les abeilles étouffées par la fumée ».

Et elle recommence à conseiller l'étude de la rhétorique au détriment du calcul « qui n'est qu'un jeu ». Elle écrit avec un souci rare de ne se commettre aux vulgarités du récit, tournant les malséances par des périphrases ou des défaites.

Qu'un président de cour ait tenté de traduire Anne Comnène et l'ait fait avec soin, au XVIIe siècle, cela n'était que naturel. Tout l'esprit, le style d'Anne sont pareils à ceux révérés du temps de Bossuet. Le président Cousin a donc traduit Anne Comnène, sans scrupuleuse exactitude, comme il était coutume alors. Cependant, si l'on prend soin de garder sous les yeux le texte grec, c'est une grande satisfaction d'observer à cinq cents ans de distance cette concordance des âmes lettrées.

C'est la même tenue de langage chez l'une et chez l'autre ; et certaines métaphores brillantes que notre scepticisme moderne eût maltraitées sont parfaitement rendues par la

version du président pour qui c'était enchantement sans doute de les goûter. Aussi lui pardonnera-t-on d'avoir naïvement conclu son travail par ces deux vers saugrenus :

> La savante Comnène a fini son histoire
> Où la mort de son père emporte la victoire.

En son temps, on plaisanta fort le président Cousin, et, comme il vécut jusque l'an 1707, d'Alembert jugea fort mal ce quasi contemporain avec la présomption très ignorante qui fit le fonds de l'esprit encyclopédiste si prisé depuis. N'imagina-t-il point, ce hardi journaliste, de définir Anne Comnène et les chroniqueurs du temps : « une populace d'historiens sans élégance, sans goût ».

X. — LE TOMBEAU.

Quand vivait Du Cange, les habitants de Byzance montraient encore dans l'église Patriarcale le tombeau d'Anne Comnène, Cœsarissa. C'était une seule et énorme pierre dressée de terre contre le mur et qui le dépassait. On y voyait gravé profondément dans la dure matière un aigle aux ailes étendues.

Le symbole était heureusement choisi pour la mémoire de l'altière dame; et peut-être avait-elle commandé avant sa mort que le monument fût élevé en cette forme.

Elle y reposa seule. Alexis, son fils, mena une vie de guerrier et de stratège malheureux. Andronique Comnène, fils d'Alexis, préfet de Thessalonique, convaincu d'aspirer à la tyrannie, eut les yeux crevés pour n'avoir su dominer le sang de sa race, le vieil esprit de révolte de son aïeule. Il engendra un fils qui se mêla d'une conspiration et subit le supplice même de ce Bryenne contre qui Botaniate avait envoyé combattre le bisaïeul, Alexis le Grand.

L'esprit d'Anne Comnène semblerait ainsi avoir inspiré les actes de sa descendance mâle et perpétué la lutte où son sexe lui avait valu la défaite. Il est des mouvements, engendrés dans une race par une individualité puissante, qui se continuent par une sorte de force acquise vibrant de génération en génération, et qui mènent la famille suivant l'idée mère de l'ancêtre.

Si pleine de grands desseins avait vécu la princesse qu'on ne rencontre point en son œuvre le moindre dénigrement envers les femmes. Elle avait échappé même à cette nécessité de son sexe; et nous savons que si, en ses écrits, elle garde toute la pudeur d'une vierge, elle se laissa emporter en paroles obscènes dignes d'un soudard, le jour où le destin la terrassa.

Pendant toute la fin du moyen âge, et aux temps plus clairs de la Renaissance, cette hautaine figure d'Anne Comnène sollicita les chroniqueurs et les lettrés. On la trouve souvent citée comme la « Dixième Muse », la « Pallas de la Grèce byzantine ». La réputation que lui avait édifiée le pieux compilateur Zonaras demeurait en toutes les mémoires d'érudits. Ils la révérèrent moins pour la connaissance qu'ils avaient de son œuvre que pour l'admiration de son ardeur à l'étude, car « atticisant, disaient-ils, d'une façon exquise, elle n'en avait pas moins l'esprit très subtil pour la contemplation des plus abstraites vérités. »

Léon Allatius écrivit son éloge. Les modernes ont placé son livre dans la *Patrologie Grecque* parmi l'œuvre des docteurs ecclésiastiques qui la célébrèrent ou l'entourèrent dans le plus saint et raffiné des commerces spirituels.

Et, parce que sa vie manquée se devait presque effacer de la mémoire des hommes, nous ne possédons nulle image qui nous ait gardé le souvenir de ses traits qu'on se plairait à croire un peu durs avec de beaux yeux héroïques.

FIN.

TABLE

LA TRÈS PIEUSE IRÈNE.

Pages.

I. — La fureur iconoclaste 1
II. — Irène l'Athénienne 9
III. — La Régence 25
IV. — La maternité impériale 37
V. — Les luttes intestines 51
VI. — La très pieuse impératrice 77
VII. — La déchéance et la mort 93

ANNE COMNÈNE.

I. — Les origines des Comnènes 109
II. — Alexis et Irène 121
III. — Enfance d'Anne Comnène 129

Pages.

IV. — Ame de princesse 137

V. — La face des barbares. 155

VI. — Une conspiration de palais 163

VII. — L'agonie impériale 175

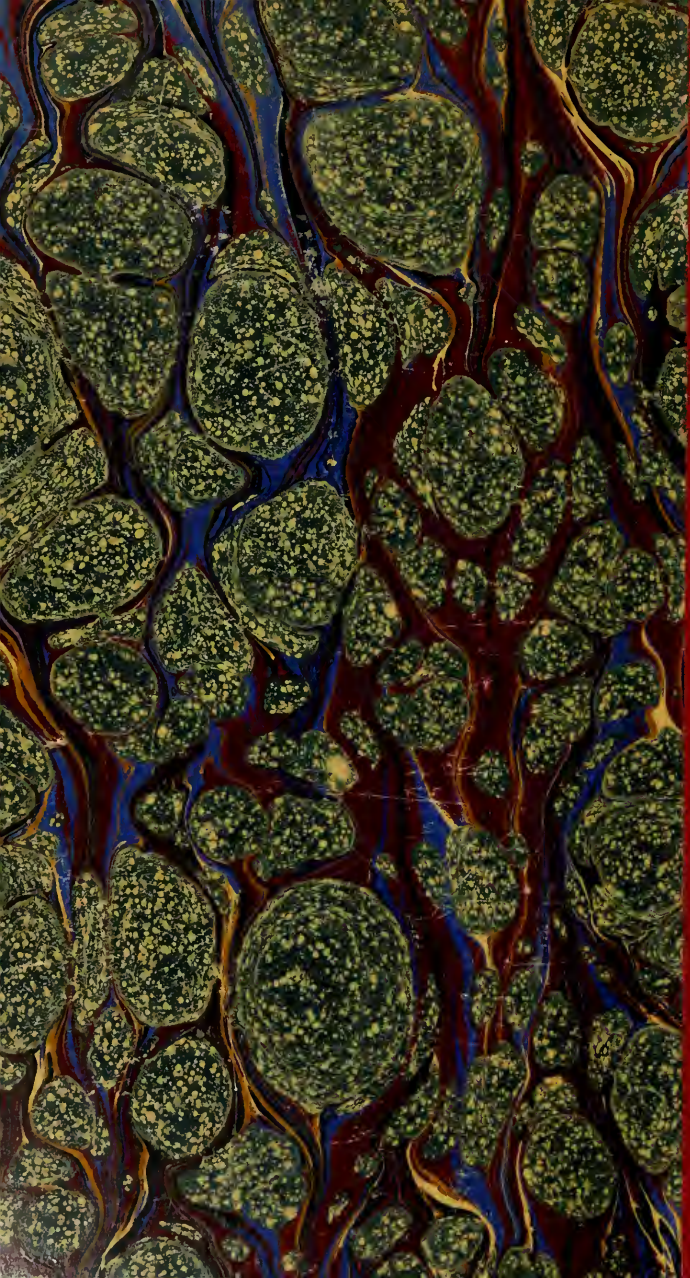
VIII. — Les temps de retraite. 185

IX. — L'Alexiade. 195

X. — Le tombeau 209

DF
506
A32

Adam, Paul Auguste Marie
Princesses byzantines

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY